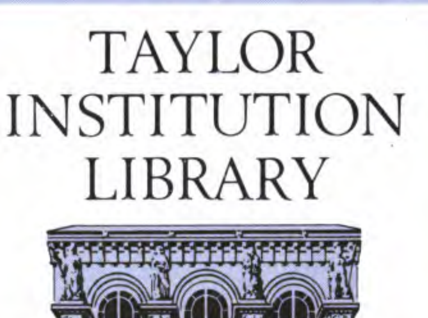








COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES DE M^R. DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-HUITIEME.

THÉATRE COMPLET DE Mr. DE VOLTAIRE.

Le tout revu & corrigé par l'AUTEUR même.

TOME VII. SECONDE PARTIE.

CONTENANT

JULES CÉSAR, TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR, TRADUIT DE L'ANGLAIS.

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE DE CALDERON DE LA BARCA, Traduit de l'espagnol.

LES LOIX DE MINOS, *Tragédie.*

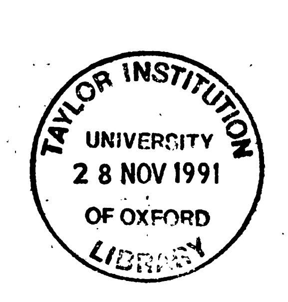
LA GUERRE CIVILE DE GENEVE,

Et autres pieces de poësies, &c. &c. &c.



A LONDRES,

M. DCC. LXXIV.



TABLE

DES PIECES CONTENUES DANS CE VOLUME.

JULES

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

AYant entendu ſouvent comparer *Corneille* & *Shakeſpear*, j'ai cru convenable de faire voir la manière diférente qu'ils employent l'un & l'autre dans les ſujets qui peuvent avoir quelque reſſemblance; j'ai choiſi les premiers actes de la mort de *Céſar*, où l'on voit une conſpiration comme dans *Cinna*, & dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration juſqu'à la fin du troiſième acte. Le lecteur poura aiſément comparer les penſées, le ſtile & le jugement de *Shakeſpear*, avec les penſées, le ſtile & le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un & l'autre. Un Français & un Anglais feraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a falu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpear*; on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, & preſque toujours vers pour vers. Ce qui eſt familier & bas eſt traduit avec familiarité & avec

baſſeſſe. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; & lorſqu'il eſt enflé & guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant ſeulement le fond de ſes penſées; mais pour le bien faire connaitre, pour donner une idée juſte de ſa langue, il faut traduire non ſeulement ſes penſées, mais tous les acceſſoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui ſubſtituer une autre métaphore; s'il ſe ſert d'un mot qui ſoit bas dans ſa langue, on doit le rendre par un mot qui ſoit bas dans la nôtre. C'eſt un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés; ſans quoi vous donnez votre ouvrage pour le ſien.

Nous avons en français des imitations, des eſquiſſes, des extraits de *Shakeſpear*, mais aucune traduction (*). On a voulu aparemment ménager notre délicateſſe. Par exemple, dans la traduction du maure de Veniſe, *Yago* au commencement de la pièce vient avertir le ſénateur *Bra-*

(*) On traduit actuellement à Paris les ouvrages de *Shakeſpear*, & c'eſt le traducteur des *Nuits de Young* qui fait ce préſent au public.

bantio, que le maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi *Yago* à la française :

„ Je dis, monsieur, que vous ètes trahi, &
„ que le maure est actuellement possesseur des
„ charmes de votre fille ".

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

„ Tète & sang, monsieur, vous ètes un de
„ ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable
„ vous le commandait ; parce que nous venons
„ vous rendre service, vous nous traitez de ru-
„ fiens. Vous avez une fille couverte par un
„ cheval de Barbarie ; vous aurez des petits-fils
„ qui henniront, des chevaux de course pour
„ cousins germains, & des chevaux de manège
„ pour beaux-frères.

LE SÉNATEUR.

„ Qui ès-tu, misérable profane ?

YAGO.

„ Je suis, monsieur, un homme qui viens
„ vous dire que le maure & votre fille font main-
„ tenant la bète à deux dos.

LE SÉNATEUR.

„ Tu ès un coquin ; &c.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ;

je dis ſeulement qu'il n'a pas fait connaitre *Shakeſpear*, & qu'on ne peut deviner quel eſt le génie de cet auteur, celui de ſon tems, celui de ſa langue, par les imitations qu'on nous en a données ſous le nom de traduction. Il n'y a pas ſix lignes de ſuite dans le *Jules Céſar* français, qui ſe trouvent dans le *Céſar* anglais. La traduction qu'on donne ici de ce *Céſar* eſt la plus fidèle, & même la ſeule fidèle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien ou étranger. On trouve à la vérité dans l'original quelques mots qui ne peuvent ſe rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils ſont en très petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'eſt que les vers blancs ne coutent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus dificile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des tragédies en vers blancs, & de les jouer ſur notre théâtre, la tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la dificulté, vous ôtez le mérite.





JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE (a).

FLAVIUS.

HOrs d'ici ; à la maison ; retournez chez vous, fainéans ; est-ce aujourd'hui jour de fête ? ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, sans les marques de votre profession (*b*) ? Parle, toi, quel est ton métier ?

(*a*) Il y a trente-huit acteurs dans cette piéce, sans compter les assistans. Les trois premiers actes se passent à Rome. Le quatrième & le cinquième se passent à Modène & en Grèce. La première scène représente des rues de Rome. Une foule de peuple est sur le théâtre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius*, leur parlent. Cette première scène est en prose.

(*b*) C'était alors la coutume en Angleterre.

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monſieur, je ſuis charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir? où eſt ta règle? pourquoi portes-tu ton bel habit? (*en s'adreſſant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité, pour ce qui regarde les bons ouvriers,... je ſuis... comme qui dirait un ſavetier.

MARULLUS.

Mais di-moi, quel eſt ton métier? te dis-je; répons poſitivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monſieur? mais j'eſpère que je peux l'exerçer en bonne conſcience. Mon métier eſt, monſieur, racommodeur d'ames (*c*).

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, vilain ſalopé?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monſieur, ne vous mettez pas hors de vous; je pourais vous racommoder.

(*c*) Il prononce ici le mot de *ſemelle* comme on prononce celui d'ame en anglais.

Il faut ſavoir que *Shakeſpear* avait eu peu d'éducation; qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les ſpectacles, & que *Shakeſpear* le ſervait ſelon ſon goût.

FLAVIUS.

Qu'apelles-tu me racommoder? que veux-tu dire par-là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en éfet savetier? l'es-tu? parle.

LE SAVETIER.

Il est vrai; monsieur, je vis de mon alêne; je ne me mêle point des afaires des autres marchands, ni de celles des femmes; je suis un chirurgien de vieux souliers; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues?

LE SAVETIER.

Eh, monsieur, c'est pour user leurs souliers, afin que j'aye plus d'ouvrage. Mais la vérité, monsieur, est que nous nous faisons une fête de voir passer César, & que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS, (*il parle en vers blancs*).

Pourquoi vous réjouir? quelles sont ses conquêtes?
Quels rois par lui vaincus enchainés à son char
Aportent des tributs aux souverains du monde?
Idiots, insensés, cervelles sans raison,
Cœurs durs, sans souvenir, & sans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée & toutes ses vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, sur les toits, & sur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,

Atendiez-vous le tems où le char de Pompée
Trainait cent rois vaincus au pied du capitole ?
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris;
Les rivages du Tibre & ſes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux ! vous aſſemble aujourd'hui ?
Quoi ! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang !
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats;
Implorez à genoux la clémence des dieux,
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude (*d*).

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes,
Aſſemblez vos amis, & les pauvres ſurtout :
Pleurez au bord du Tibre, & que ces triſtes bords
Soient couverts de ſes flots qu'auront enflés vos larmes.

(*Le peuple s'en va.*)

Tu les vois, Marullus, à peine repentans :
Mais ils n'oſent parler, ils ont ſenti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin;
Renverſons d'un tyran les images ſacrées.

MARULLUS.

Mais quoi ! le pouvons-nous le jour des lupercales ?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abatons ces images funeſtes.....
Aux ailes de Céſar il faut ôter ces plumes :....

(*d*) Si le commencement de la ſcène eſt pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiſſeurs.

Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux :
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

SCENE II.

CÉSAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*) CALPHURNIA femme de César, PORCIA femme de Brutus, DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA & un astrologue. (*Cette scène est moitié en vers, & moitié en prose.*)

CÉSAR.

Écoutez, Calphurnia.

CASCA (*e*).

Paix, messieurs, hola, César parle.

CÉSAR.

Calphurnia !

CALPHURNIA.

Quoi ! milord.

CÉSAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il coura.

ANTOINE.

Pourquoi, milord ?

(*e*) *Shakespear* fait de *Casca* sénateur une espèce de boufon.

CÉSAR.

Quand vous courez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette courſe ſainte,
C'eſt ainſi qu'on guérit de la ſtérilité.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

CÉSAR.

Va, cours, aquite-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar!

CÉSAR.

Qui m'apelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix encor une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a apellé dans la foule? j'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui fredonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle; Céſar ſe tourne pour l'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, pren garde aux ides de Mars (*f*).

CÉSAR.

Quel homme eſt-ce là?

(*f*) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plûpart des incidens de la piéce. *Shakeſpear* l'avait donc lu: comment donc a-t-il pu avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des boufons & des crocheteurs? On l'a déja dit, il voulait plaire à la populace de ſon tems.

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue qui vous dit de prendre garde aux ides de Mars.

CÉSAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voye ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, fen la preſſe, regarde Céſar.

CÉSAR.

Que diſais-tu tout à l'heure? répète encor.

L'ASTROLOGUE.

Pren garde aux ides de Mars.

CÉSAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.

(*Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.*)

SCENE III.

BRUTUS & CASSIUS.

CASSIUS.

VOulez-vous venir voir les courſes des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'eſprit d'Antoine,
Ne ſont point faits pour moi; courez ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un tems je ne vois plus en vous
Cette afabilité, ces marques de tendresse
Dont vous flatiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé; quelques ennuis secrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon visage;
Ils me regardent seul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même;
J'ai l'air indiférent, mais mon cœur ne l'est pas.

CASSIUS.

Cet air sévère & triste, où je m'étais mépris,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais parle moi, Brutus, peux-tu voir ton visage?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raison: que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploye à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre? Aprenez, aprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées;

(g) Rien n'est plus naturel que le fonds de cette scène, rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un sentiment si naturel & si vrai par des tours qui le sont si peu? c'est que le goût n'était pas formé.

Tous disent en plaignant ce siécle infortuné,
Ah si du moins Brutus pouvait avoir des yeux!

BRUTUS.

A quel écueil étrange oses-tu me conduire?
Et pourquoi prétens-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse?

CASSIUS.

Écoute, cher Brutus, avec atention,
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Suposons qu'un miroir puisse avec modestie
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus.
Pardonne! tu le sais, je ne suis point flateur.
Je ne fatigue point par d'indignes sermens
D'infidèles amis qu'en secret je méprise.
Je n'embrasse personne afin de le trahir.
Mon cœur est tout ouvert, & Brutus y peut lire.

(*On entend des aclamations & le son des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône?

BRUTUS.

Non; ami, non, jamais, quoique j'aime César.
Mais pourquoi si longtems me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause?
Si l'amour de l'état les fait naitre en ton sein,
Parle, ouvre moi ton cœur, montre moi sans frémir
La gloire dans un œil & le trépas dans l'autre.

Je regarde la gloire & brave le trépas ;
Car le ciel m'eſt témoin, que ce cœur tout romain
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais ; je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidèle.
Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie ;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les loix d'un mortel mon égal ;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nouris comme lui, comme lui nous ſavons
Suporter la fatigue & braver les hyvers.
Je me ſouviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en couroux lutait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jetter dans le fleuve ?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon couroux ?
Il dit, & dans l'inſtant, ſans ôter mes habits,
Je plonge, & je lui dis, Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en éfet, & de nos bras nerveux
Nous combatons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entens Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce, & moi dans le moment,
Semblable à notre aieul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arachai ce Céſar aux vagues en fureur ;
Et maintenant cet homme eſt un dieu parmi nous !
Il tonne, & Caſſius doit ſe courber à terre,

Quand

Quand ce dieu par hazard daigne le regarder!
(*h*) Je me fouviens encor qu'il fut pris en Efpagne
D'un grand accès de fièvre, & que dans le friffon,
Je crois le voir encor; il tremblait comme un homme;
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triftement de fes lèvres poltrones.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels;
Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces foupirs;
Et cette même voix qui commande à la terre;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots foient écrits dans tes livres;
Cette voix qui tremblait, difait; *Titinius*,
Titinius (*i*); *à boire*. Une fille, un enfant
N'eût pas été plus faible, & c'eft donc ce même homme;
C'eft ce corps faible & mou qui commande aux Romains!
Lui notre maître! ô dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit;
J'entends des cris de joye. Ah! Rome trop féduite
Surcharge encor Céfar & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
Comme un vafte coloffe; & nous petits humains,

(*h*) Tous ces contes que fait *Caffius* reffemblent à un difcours de *Gille* à la foire. Cela eft naturel, oui; mais c'eft le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec fon compère dans un cabaret. Ce n'eft pas ainfi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

(*i*) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, & qui parle d'une voix grêle.

Rampans entre ſes pieds nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur.
Ah! l'homme eſt quelquefois le maître de ſon ſort:
La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rampe dans les fers;
Céſar! Brutus! eh bien! quel eſt donc ce Céſar?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
Écrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien:
Prononcez-les, tous deux ſont égaux dans la bouche:
Peſez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également (*k*).
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand! O ſiècle! ô jours honteux!
O Rome! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge
Aucun tems ne te vit ſans mortels généreux;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue & dit.*

Ah! c'eſt aujourd'hui que Roume exiſte en éfet;
Car il n'y a de roum (de place) que pour Céſar (*l*).

(*k*) Ces idées ſont priſes des contes des ſorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philoſophe, grace aux *Bacons*, aux *Shaftsburi*, aux *Colins*, aux *Wholaſtons*, aux *Dodwels*, aux *Midletons*, aux *Bolingbrokes*, & à tant d'autres génies hardis.

(*l*) Il y a ici une plaiſante pointe; Rome en anglais ſe prononce *roum*, & *roum* ſignifie auſſi *place*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtile de *Cinna;* mais chaque peuple & chaque ſiécle ont leur ſtile & leur ſorte d'éloquence.

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*
Ah dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ſerait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime;
Je vois ce que tu veux; j'y penſai plus d'un jour.
Nous en pourons parler: mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai peſé tes diſcours, tout mon cœur s'en ocupe;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, ſois ſûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payſan que d'être un ſénateur,
Un citoyen romain menacé d'eſclavage.

SCENE IV.

CÉSAR *rentre avec tous ſes courtiſans,* & BRUTUS *continue.*

CÉſar eſt de retour. Il a fini ſon jeu.

CASSIUS.

Croi-moi, tire Caſca doucement par la manche;
Il paſſe, il te dira dans ſon étrange humeur,
Avec ſon ton groſſier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais obſerve avec moi
Combien l'œil de Céſar annonce de colère.
Voi tous ſes courtiſans près de lui conſternés.

La pâleur ſe répand au front de Calphurnie.
Regarde Ciceron, comme il eſt inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu ſouvent, quand quelques ſénateurs
Réfutant ſes raiſons bravent ſon éloquence.

CASSIUS.

Tu ſauras de Caſca tout ce qu'il faut ſavoir.

CÉSAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, Céſar!

CÉSAR *regardant Caſſius & Brutus qui ſont ſur le devant.*

Puiſſai-je déſormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Caſſius eſt trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il penſe trop; je crains ces ſombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crain point, Céſar, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble romain qui t'eſt fort ataché.

CÉSAR (*m*).

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout obſerver;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,

(*m*) Cela eſt encor tiré de *Plutarque.*

Tout ce qu'Antoine & moi nous goutons sans remords;
Il sourit rarement, & dans son dur sourire
Il semble se moquer de son propre génie;
Il parait insulter au sentiment secret,
Qui malgré lui l'entraine & le force à sourire.
Un esprit de sa trempe est toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je suis toujours moi-même.
Passe à mon côté droit, je suis sourd d'une oreille.
Di-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(*César sort avec Antoine & sa suite.*)

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Casca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

CÉsar sort, & Brutus par la manche me tire:
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui, je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! si je le savais, vous le demanderais-je?

(Cette scène est continuée en prose.)

CASCA.

Oui-da! Eh bien, on lui a ofert une couronne, & cette couronne lui étant présentée, il l'a rejettée du revers de la main. (*il fait ici le geste qu'a fait César.*) Alors le peuple a aplaudi par mille aclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a aplaudi trois fois. Pourquoi ce troisième aplaudissement?

CASCA.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi! on lui a ofert trois fois la couronne.

CASCA.

Et pardieu oui, & à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, & à chaque signe qu'il faisait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'aplaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a ofert la couronne?

CASCA.

Eh qui donc? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca?

CASCA.

Je veux être pendu ſi je ſais préciſément la manière; c'était une pure farce; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet (*n*), & comme je vous l'ai dit, il l'a rejetté. Mais ſelon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a ofert encore, il l'a rejetté encore; mais à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts deſſus. On le lui a encor préſenté, il l'a encor refuſé; & à ce dernier refus la canaille a pouſſé de ſi hauts cris, & a batu de ſes vilaines mains avec tant de fracas, & a tant jetté en l'air ſes ſâles bonnets, & a laiſſé échaper tant de bouſées de ſa puante haleine, que Céſar en a été preſque étoufé; il s'eſt évanoui, il eſt tombé par terre; & pour ma part, je n'oſais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçuſſe le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Di-moi, je te prie; Céſar s'eſt évanoui?

(*n*) Les coronnets ſont de petites couronnes que les paireſſes d'Angleterre portent ſur la tête au ſacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il eſt bien étrange que *Shakeſpear* ait traité en comique un récit dont le fonds eſt ſi noble & ſi intéreſſant: mais il s'agit de la populace de Rome; & *Shakeſpear* cherchait les ſufrages de celle de Londres.

CASCA.

Il eſt tombé tout au milieu du marché; ſa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela eſt vraiſemblable, il eſt ſujet à tomber du haut mal.

CASSIUS.

Non, Céſar ne tombe point du haut mal; c'eſt vous & moi qui tombons; c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par-là; mais je ſuis ſûr que Jules Céſar eſt tombé: & regardez moi comme un menteur, ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & ſifflé, ſelon qu'il lui plaiſait ou déplaiſait, comme il fait les comédiens ſur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vû la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, & leur a ofert de ſe couper la gorge.... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée, meſſieurs, ſi j'ai dit ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'atribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi ſe ſont miſes à crier, hélas! la bonne ame! mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs méres, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Ciceron a-t-il dit quelque chofe?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne fais, je ne pourai plus guères vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu fe font regardés en fouriant, & ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céfar de leurs ornemens, font réduits au filence. Adieu: il y a eu encor bien d'autres fotifes, mais je ne m'en fouviens pas.

CASSIUS.

Cafca, veux-tu fouper avec moi ce foir?

CASCA.

Non, je fuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu diner avec moi demain?

CASCA.

Oui, fi je fuis en vie, fi tu ne changes pas d'avis, & fi ton diner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'atendrons.

CASCA.

Aten moi. Adieu tous deux.

(le refte de cette fcène eft en vers.)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il eſt devenu brute!
Je l'ai vû tout de feu jadis dans ma jeuneſſe.

CASSIUS.

Il eſt le même encor, quand il faut acomplir
Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'aparence eſt chez lui rude, lente & groſſière;
C'eſt la ſauſſe, croi-moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me parait: ami, ſéparons-nous;
Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y reſterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers j'y viendrai.
Allez, en atendant ſouvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *ſeul.*

BRutus, ton cœur eſt bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aiſément des formes diférentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ſes ſemblables:
Le plus beau naturel eſt quelquefois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus;
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,

Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jetter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César;
Son joug est trop afreux, songeons à le détruire,
Ou songeons à quiter le jour que je respire.

(Cassius sort.)

(Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans l'original.)

SCENE VII.

(On entend le tonnerre; on voit des éclairs. CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Casca.)*

CICERON.

BOn soir, mon cher Casca. César est-il chez lui?
Tu parais sans haleine, & les yeux éfarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec éfroi jusqu'en ses fondemens?
J'ai vu cent fois les vents & les fières tempêtes
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux océan, tout écumant de rage,
Élever jusqu'au ciel ses flots ambitieux;
Mais jusqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage

Qui fit pleuvoir ainſi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile eſt dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à fraper les malheureux humains.

CICERON.

Caſca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un eſclave, je crois qu'il eſt connu de vous,
A levé ſa main gauche; elle a flambé ſoudain,
Comme ſi vingt flambeaux s'allumaient tous enſemble,
Sans que ſa main brulât, ſans qu'il ſentît les feux:
Bien plus (depuis ce tems j'ai ce fer à la main)
Un lion a paſſé tout près du capitole;
Ses yeux étincelans ſe ſont tournés ſur moi;
Il s'en va fiérement ſans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir ſans bruler la ville épouvantée.
Le triſte & ſombre oiſeau qui préſide à la nuit
A dans Rome en plein jour pouſſé ſes cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel aſſemble ſes prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raiſons,
Et de vouloir ſonder les loix de la nature.
C'eſt le ciel qui nous parle & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraiſſent éfroyables;
Mais pour les expliquer chacun ſuit ſes penſées;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Caſca, Céſar demain vient-il au capitole?

CASCA.

Il y viendra ; ſachez qu'Antoine de ſa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre auſſi.

CICERON.

Bon ſoir donc, cher Caſca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer; adieu.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

QUi marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un romain.

CASSIUS.

C'eſt la voix de Caſca.

CASCA.

Votre oreille eſt fort bonne.
Quelle éfroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas ;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus couroucés ?

CASSIUS.

Oui, celui qui connait les crimes de la terre.
Pour moi dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;

J'ai préſenté mon corps à la foudre, aux éclairs ;
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux ?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoye
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier ! que ce feu du génie
Qui luit chez les Romains eſt éteint dans tes ſens !
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards & ce viſage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant couroux veux-tu ſavoir la cauſe ?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchainés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent ?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites ?
Tant de monſtres, croi moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore ;
Et ſi je te nommais un mortel, un romain,
Non moins afreux pour nous que cette nuit afreuſe,
Que la foudre, l'éclair & les tombeaux ouverts ;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole ;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux & ces afreux prodiges.

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétens parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faibleſſe & l'eſprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes!

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateurs
Acordent à Céſar ce titre afreux de roi;
Et ſur terre & ſur mer il doit porter le ſceptre,
En tous lieux, hors de Rome, où déja Céſar règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
Dieux! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
Ni les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaines de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-même.
N'en doute point, Caſca, tout mortel courageux
Peut briſer à ſon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en ſens capable, oui, tout homme en ſes mains
Porte la liberté de ſortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc Céſar nous peut-il oprimer?
Il n'eut jamais oſé régner ſur les Romains;

Il ne ferait pas loup, s'il n'était des moutons (*o*).
Il nous trouva chevreuils quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille:
Que de paille dans Rome! & que d'ordure, ô ciel!
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
Mais que dis-je? ô douleurs! où vai-je m'emporter?
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?
Etes-vous un esclave? êtes-vous un romain?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous sufise.
Je ne sais point flater César par des raports.
Pren ma main, parle, agi, fai tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voila le marché fait: je veux te confier
Que de plus d'un Romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée;
Allons, car à présent dans cette horrible nuit

Où

(*o*) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'atachent point à ces mots une idée basse; ils n'ont point le proverbe, *qui se fait brebis le loup le mange.*

On ne peut fe tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés enfemble confondus
Sont comme mes projets fiers, fanglans & terribles.

CASCA.

Arête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'eft Cinna, fa démarche eft aifée à connaitre.
C'eft un ami (*p*).

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

CInna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ferait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'eft Cafca; je peux répondre de fon zèle;
C'eft un des conjurés.

CINNA.

J'en rens graces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des vifions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les efprits.

(*p*) Prefque toute cette fcène me parait pleine de grandeur, de force & de beautés vrayes.

CASSIUS.

M'atendiez-vous ?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah! si le grand Brutus était gagné par vous.

CASSIUS.

Il le sera, Cinna. Va porter ce papier (q)
Sur la chaire où se sied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre:
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus qui sut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous atendent,
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

CASSIUS.

Allons, Casca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus: les trois quarts de lui-même
Sont déja dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots sufiront pour subjuguer son ame.

(q) Un papier du tems de *César* n'est pas trop dans le *costume;* mais il n'y faut pas regarder de si près; il faut songer que *Shakespear* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à son seul génie.

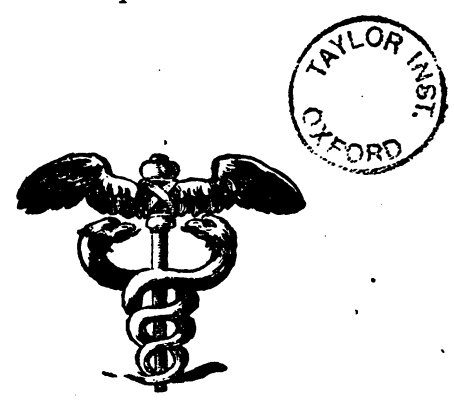
CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraitre un forfait,
Quand il nous aidera paſſera pour vertu.
Son crédit dans l'état eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'atens tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'eveiller & s'aſſurer de lui.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS & LUCIUS *l'un de ses domestiques dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

OH Lucius! hola! j'obſerve en vain les aſtres.
Je ne puis deviner quand le jour paraitra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah, Lucius, debout, éveille toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'apellez-vous? milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y ſera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reſte ſeul.*)

Il faut que Céſar meure, --- oui, Rome enfin l'exige; ---
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cauſe publique eſt tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! ---- mais, quoi! le diadême
Change-t-il après tout la nature de l'homme.
Oui; le brillant ſoleil fait croitre les ſerpens.
Penſons-y: nous allons l'armer d'un dard funeſte,
Dont il peut nous piquer ſitôt qu'il le voudra.
Le trône & la vertu ſont rarement enſemble.

Mais quoi! je n'ai point vu que Céſar juſqu'ici
Ait à ſes paſſions acordé trop d'empire.
N'importe, — on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs;
Et quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eſt là ſon deſtin, c'eſt là ſon caractère;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui s'il était couvé
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race.
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déja dans votre cabinet;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, monſieur, ſur la fenêtre,
Cacheté comme il eſt, & je ſuis très certain
Que ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
Mais à propos, demain n'avons-nous pas les ides (*a*)?

LUCIUS.

Je n'en ſais rien, monſieur (*b*).

BRUTUS.

Pren le calendrier,

(*a*) Ce ſont ces fameuſes ides de Mars, 15 du mois, où *Céſar* fut aſſaſſiné.

(*b*) Il l'apelle tantôt *mylord*, tantôt monſieur, *ſir*.

Et vien m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'inftant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaifons
Font affez de clarté pour que je puiffe lire. (*il lit*)
„ Tu dors; éveille toi, Brutus, & fonge à Rome;
„ Tourne les yeux fur toi, tourne les yeux fur elle.
„ Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
„ Debout. Sers ton pays, parle, frape, & nous venge.
J'ai reçu quelquefois de femblables confeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je penfe à Rome affez --- Rome --- c'eft de tes rues
Que mon aïeul Brutus ofa chaffer Tarquin.
Tarquin! c'était un roi. --- *Parle, frape & nous venge.*
Tu veux donc que je frape --- oui, je te le promets,
Je fraperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'eft fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frape à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Caffius m'a parlé de Céfar,
Mon cœur s'eft échaufé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le tems qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'acompliffement n'eft qu'un fantôme afreux,
Un rêve épouvantable, un affaut du génie,

Qui dispute en secret avec cet atentat (*c*);
C'est la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Cassius votre frère (*d*) est là qui vous demande.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

Non, monsieur, sa suite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs (*e*) chapeaux jusques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages;
Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaitre:
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.
O conspiration! quoi! dans la nuit tu trembles!
Dans la nuit favorable aux autres atentats!
Ah quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pouras-tu donc cacher ton monstrueux visage?
Va, ne te montre point, pren le masque imposant
De l'afabilité, des respects, des caresses.
Si tu ne sais cacher tes traits épouvantables,

(*c*) Il y a dans l'original, *le génie tient conseil avec ces instrumens de mort.* Cet endroit se retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

(*d*) *Votre frère* veut dire ici *votre ami.*

(*e*) *Hats*, chapeaux.

Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, METELLUS, *envelopés dans leurs manteaux.* TRÉBONIUS *en ſe découvrant.*

TRÉBONIUS.

NOus venons hardiment troubler votre repos.
Bon jour, Brutus; parlez, ſommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le ſommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.

(*à part à Caſſius.*)

Ceux que vous amenez ſont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le ſont; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puiſſiez-vous ſeulement, en vous rendant juſtice,
Vous eſtimer, Brutus, autant qu'ils vous eſtiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'acompagne eſt Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre eſt Caſça.

Celui-là c'eſt Cimber, & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très bien venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

(*Il lui parle à l'oreille; & pendant ce tems-là les conjurés ſe retirent un peu.*)

DÉCIMUS.

L'orient eſt ici; le ſoleil va paraitre.

CASCA.

Non.

DÉCIMUS.

Pardonnez, monſieur; déja quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés:
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printems.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'aproche de l'ourſe,
(*f*) Mais ſes traits à préſent frapent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos deſſeins généreux.

(*f*) On a traduit cette diſſertation parce qu'il faut tout traduire.

BRUTUS.

Laiſſons là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laiſſez veiller l'afreuſe tyrannie;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flate,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc beſoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ſerment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu (g).
Les prêtres, les poltrons, les fripons & les faibles,
Ceux dont on ſe défie aux ſermens ont recours.
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepriſe;
Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe
De penſer qu'un ſerment ſoutienne vos grands cœurs.
Un Romain eſt bâtard s'il manque à ſa promeſſe.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? voulez-vous le ſonder?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

(g) Y a-t-il rien de plus beau que le fonds de ce diſcours? Il eſt vrai que la grandeur en eſt un peu avilie par quelques idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles & fortes, ſans épithètes & ſans langueur.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faiſons rien ſans lui.

CIMBER.

Pour nous faire aprouver, ſes cheveux blancs ſuffiſent,
Il gagnera des voix ; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence.
Notre âge jeune encor, & notre emportement
Trouveront un apui dans ſa grave vieilleſſe.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien,
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions fraper ?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive ;
Il eſt trop dangereux, vous ſavez ſes meſures ;
Il peut les pouſſer loin ; il peut nous perdre tous ;
Il faut le prévenir : que Céſar & lui meurent.

BRUTUS.

Cette (*h*) *courſe* aux Romains paraitrait trop ſanglante ;

(*h*) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi *ſervice de plats ſur table*.

On nous reprocherait la colère & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hachons les membres;
Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
(*i*) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'eſt l'eſprit de Céſar.
Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frapons avec audace, & non pas avec rage;
Faiſons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maitre habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde enſuite. Ainſi notre vengeance
Paraitra néceſſaire, & non pas odieuſe.
Nous ſerons médecins, & non pas aſſaſſins.
Ne penſons plus, amis, à fraper Marc-Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous
Que le bras de Céſar, quand la tête eſt coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Caſſius, ne le redoute point;

(*i*) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théâtre de Londres. *Pope* & l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

S'il aime tant César, il pourait tout au plus
S'en ocuper, le plaindre, & peut-être mourir :
Il ne le fera pas, car il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non, il n'est point à craindre, il ne faut point qu'il meure ;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(*On entend l'horloge sonner ; ce n'est pas que les Romains eussent des horloges sonnantes, mais le costume est observé ici comme dans tout le reste.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déja trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore
Si César osera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux superstitions.
Il ne méprise plus les revenans, les songes ;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces éfrayans prodiges,
Les discours des devins, les rêves des augures
Pouraient le détourner de marcher au sénat.

DÉCIMUS.

Ne crain rien, si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes ;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes ;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,

Qu'à l'aide d'un miroir on atrape les ours,
Et que dans des filets on ſaiſit les lions;
Mais les flateurs, dit-il, ſont les filets des hommes.
Je le louerai ſurtout de haïr les flateurs.
(*k*) Il dira qu'il les hait, étant flaté lui-même.
Je lui tendrai ce piége & le gouvernerai.
J'engagerai Céſar à ſortir ſans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce tems au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caius Ligarius veut du mal à Céſar.
Céſar, vous le ſavez, l'avait perſécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eſt-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime:
Qu'il vienne; à nous ſervir je ſaurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour parait, nous vous laiſſons, Brutus.
Amis, diſperſez-vous; ſongez à vos promeſſes;
Qu'on reconnoiſſe en vous des Romains véritables.

(*k*) L'évêque *Warburton* dans ſon commentaire ſur *Shakeſpear* dit que cela eſt admirablement imaginé.

BRUTUS.

(*l*) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bon jour, & partez.

(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

BRUTUS.

Eh, garçon, — Lucius — Il dort profondément.
Ah, de ce doux ſommeil goute bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude acable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

SCENE III.

BRUTUS & PORCIA *ſa femme.*

PORCIA.

BRutus — mylord. —

BRUTUS.

Pourquoi paraitre ſi matin?
Que voulez-vous? ſongez que rien n'eſt plus mal ſain,
Pour une ſanté faible ainſi que vous l'avez,
D'afronter le matin la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air eſt ſi mal ſain, il doit l'être pour vous.

(*l*) On traduit exactement.

Ah Brutus! ah pourquoi vous dérober du lit?
Hier quand nous foupions vous quitates la table,
Et vous vous promeniez penfif & foupirant;
Je vous dis, qu'avez-vous? Mais en croifant les mains,
Vous fixates fur moi des yeux fombres & triftes.
J'infiftai, je preffai, mais ce fut vainement.
Vous frapates du pied en vous gratant la tête.
Je redoublai d'inftance, & vous fans dire un mot,
D'un revers de la main figne d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(*m*) Que fouvent les maris font fentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laiffer parler,
Ni vous laiffer manger, ni vous laiffer dormir,
Sans favoir le fujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus --- Ah! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte affez mal, c'eft là tout mon fecret.

PORCIA.

Brutus eft homme fage, & s'il fe portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la fanté.

BRUTUS.

Auffi fais-je; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous reftaurer,

A l'air

(*m*) C'eft encor là un des endroits qu'on admire, & qui font marqués avec des guillemets.

À l'air humide & froid vous marchez presque nud,
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume?
Pensez-vous vous guérir, en étant plus malade?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour, & si notre himenée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce secret à moi votre moitié,
À moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien, vous soupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raisons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
Parlez; dans mon contrat est-il donc stipulé
Que je ne saurai rien des secrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve?
Et moi ne suis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les fauxbourgs de votre volonté?
S'il est ainsi, Porcie est votre concubine (*n*),

(*n*) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, & plus chère à mon cœur
Que les goutes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton; pouriez-vous bien douter
Que je ſois élevée au deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naitre, & qui j'ai pour époux (*o*)?
Confiez vous à moi, ſoyez ſûr du ſecret.
J'ai déja ſur moi-même eſſayé ma conſtance;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit;
J'ai ſoufert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire?

BRUTUS.

Dieux, qu'entens-je? Grands dieux, rendez moi digne d'elle.
Écoute, écoute, on frape, on frape, écarte toi.
Bientôt tous mes ſecrets dans mon cœur enfermés
Paſſeront dans le tien. Tu ſauras tout, Porcie.
Va, mes ſourcils froncés prennent un air plus doux.

(*o*) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornélie*:

Certes vos ſentimens font aſſez reconnaître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez, &c.

Il eſt vrai qu'un vers ſufiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix en étant répétée, retournée; mais il eſt beau que *Shakeſpear* & *Corneille* ayent eu la même idée.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

QUi va là? répondez.

LUCIUS *en entrant & adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant,

Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.

(*à Lucius.*)

Garçon, retire toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bon jour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre tems!
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,

Qui comme un (*p*) exorciste as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes éforts combatront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire ? di.

BRUTUS.

Un exploit qui poura guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pouront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Vien, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais vien, je le ferai: tu parles, il sufit.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE V.

Le théâtre représente le palais de CÉSAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CÉSAR.

LA terre avec le ciel est cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au secours, César meurt; venez, on l'assassine.
Hola! quelqu'un.

(*p*) L'exorciste dans la bouche des Romains est singulier. Toute cette piéce pourait être chargée de pareilles notes; mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

UN DOMESTIQUE.

Mylord.

CÉSAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un facrifice, & tu viendras foudain.
M'avertir du fuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller ? vous ne fortirez point,
Céfar, vous refterez ce jour à la maifon.

CÉSAR.

Non, non, je fortirai; tout ce qui me menace
(*q*) Ne s'eft montré jamais que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'affiftai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à préfent. Les gens de la maifon
Difent que l'on a vu des chofes éfroyables.
Une lionne a fait fes petits dans la rue.
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts font échapés.
Des bataillons armés combatant dans les nues,
Ont fait pleuvoir du fang fur le mont Tarpeïen:
Les airs ont retenti des cris des combatans;
Les chevaux henniffaient; les mourans foupiraient.
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.

(q) Encor une fois la traduction eft fidèle.

On n'avait jamais vu de pareils accidens ;
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre? on ne peut éviter
Ce que l'arêt des dieux a prononcé fur nous.
Céfar prétend fortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céfar.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir il n'eft point de comètes ;
Mais le ciel enflamé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eft plus étonnant, rien ne me furprend plus,
Que lorfque l'on me dit qu'il eft des gens qui craignent.
Que craignent-ils? la mort eft un but néceffaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domeftique revient.*)

CÉSAR.

Que difent les augures ?

LE DOMESTIQUE.

Gardez vous, difent-ils, de fortir de ce jour.
En fondant l'avenir dans le fein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*Il s'en va.*)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainfi fe moquer des poltrons.
Céfar ferait lui-même une bête fans cœur,
S'il était au logis arêté par la crainte,

Il ſortira, vous dis-je, & le danger (*r*) ſait bien
Que Céſar eſt encor plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée;
Je ſuis l'ainé; je ſuis le plus vaillant des deux;
Je ne ſortirais point!

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher mylord,
Votre témérité détruit votre prudence:
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au ſénat aſſemblé;
Il dira que Céſar eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux, faites moi cette grace.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

SCENE VI.

DÉCIUS *entre.*

CÉSAR à DÉCIUS.

AH! voilà Décius, il fera le meſſage.

DÉCIUS.

Serviteur & bon jour, noble & vaillant Céſar;
Je viens pour vous chercher, le ſénat vous atend.

(*r*) Traduit mot à mot.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les fénateurs faites mes complimens.
Dites leur qu'au fénat je ne faurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux (c'eft très faux), je n'ofe (encor plus faux).
Dites leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il eft malade.

CÉSAR.

Eh quoi! Céfar mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'ofer dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz feulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand Céfar, dites moi du moins quelque raifon;
Si je n'en difais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raifon, Décius, eft dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot fufit pour le fénat;
Mais Céfar vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et pour vous fatisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je fuis malgré moi-même
Retenu par ma femme: elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma ftatue en fontaine changée,
Jetter par cent canaux des ruiffeaux de pur fang;
De vigoureux Romains acouraient en riant,
Et dans ce fang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce fonge eft un avis des dieux,
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprête mal ce songe favorable:
C'est une vision très belle & très heureuse.
Tous ces ruisseaux de sang sortant de la statue,
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée
Reçoit un nouveau sang & de nouveaux destins.

CÉSAR.

C'est très bien expliquer le songe de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en serez certain, lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi;
Et s'il aprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire,
„ Sénat, séparez vous, vous vous rassemblerez
„ Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux.
Ils diront tous, César est devenu timide.
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi:
L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos sotes terreurs,
Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au sénat.

SCENE VII.

CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CÉSAR *continuant.*

AH, voila Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bon jour, Céſar.

CÉSAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin!
Bon jour, Caſca; bon jour, Caius Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il?

BRUTUS.

Céſar, huit heures ſont ſonnées.

CÉSAR.

Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.

(*Antoine entre, & Céſar continue.*)

Antoine dans les jeux paſſe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bon jour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bon jour, noble Céſar.

CÉSAR.

Va, fai tout préparer.

On doit fort me blâmer de m'être fait atendre.
Cinna, Cimber, & vous mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au sortir du sénat venez à ma maison;
Mettez vous près de moi pour que je m'en souvienne.

TRÉBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas... Va, j'en serai si près,
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble (*s*),
Et puis en bons amis nous irons au sénat.

BRUTUS (*à part.*)

Ce qui parait semblable est souvent diférent.
Mon cœur saigne en secret de ce que je vai faire.

(*Ils sortent tous, & César reste avec Calphurnie*).

SCENE VIII.

Le théâtre représente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTEMIDORE *arive en lisant un papier dans le fond du théâtre.*

ARTEMIDORE *lisant.*

„ CÉsar, garde toi de Brutus; pren garde à Cassius;
„ ne laisse point Casca t'aprocher; observe bien Cinna;
„ défie toi de Trébonius; examine bien Cimber, Dé-

(*s*) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

„ cius. Brutus ne t'aime point; tu as outragé Ligarius;
„ tous ces gens-là ſont animés du même eſprit, ils ſont
„ aigris contre Céſar. Si tu n'es pas immortel, pren
„ garde à toi. La ſécurité enhardit la conſpiration.
„ Que les dieux tout-puiſſans te défendent! *Ton fidèle*
„ *Artémidore* ".

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toujours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,
Sinon la deſtinée eſt du parti des traitres.

(*Il ſort, & ſe met dans un coin.*)

(*Porcia arive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au ſénat, ne me répon point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déja tu fuſſes de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O conſtance! ô courage! animez mes eſprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne ſuis qu'une femme, & penſe comme un homme.

(*à Lucius.*)

Quoi! tu reſtes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprens pas;

Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade... aten... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent —
Reste un moment, garçon—Quels bruits, quels cris j'entens!

LUCIUS.

Je n'entens rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entens des voix, des cris, un bruit de combatans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité je n'entens rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APproche ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il eſt ?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais Céſar eſt-il au capitole ?

ARTEMIDORE.

Pas encore, je l'atens ici ſur ſon chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préſenter quelque placet, ſans doute ?

ARTEMIDORE.

Oui; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar!
Que Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, madame!
Mon placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu ? l'on ferait quelque mal à Céſar.

ARTEMIDORE.

Je ne ſais ce qu'on fait; je ſais ce que je crains.
Bon jour, madame, adieu, la rue eſt fort étroite;
Les ſénateurs, préteurs, courtiſans, demandeurs,
Font une telle foule, une ſi grande preſſe,
Qu'en ce paſſage étroit ils pourraient m'étoufer;
Et j'atendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.

(*il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre... Hélas! quelle faibleſſe

Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus! ah, Brutus!
Puiffent les immortels hâter ton entreprife!
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait-il écoutée?
Ah! Brutus à Céfar va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vite, & di bien à Brutus —
— Que je fuis très joyeufe, & revole me dire —

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du fecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une rue qui mène au capitole: le capitole est ouvert, CÉSAR *marche au son des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *& un autre devin.*

CÉSAR *à l'autre devin.*

EH bien, nous avons donc ces ides si fatales!

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTEMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DÉCIUS *du côté oposé.*

Trébonius par moi vous en présente un autre;
Daignez le parcourir quand vous aurez le tems.

ARTEMIDORE.

Lisez d'abord le mien, il est de conséquence;
Il vous touche de près. Lisez, noble César.

CÉSAR.

L'afaire me regarde? elle est donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne diférez pas, lisez dès ce moment.

CÉSAR.

CÉSAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraut, fai place.

CASSIUS.

Peut-on donner ainsi des placets dans les rues?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'aprochant de Cassius.*

Écoutez, Cassius,
Puisse votre entreprise avoir un bon succès!

CASSIUS *étonné.*

Comment! quelle entreprise?

POPILIUS.

Adieu, portez vous bien.

BRUTUS *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de succès & de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle, observons.

CASSIUS *à Casca.*

Sois donc prêt à fraper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais si César sait tout, qu'allons-nous devenir?
Cassius à César tournerait-il le dos?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Cassius.*

Va, ne pren point d'allarme:
Popilius Léna ne parle point de nous.
Voi comme César rit; son visage est le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement!
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment
Pour ocuper César il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné, serrons-nous près de lui.

CINNA *à Casca.*

Souvien-toi de fraper & de donner l'exemple.

CÉSAR *s'assied ici, & on supose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.*

Eh bien, tout est-il prêt? est-il quelques abus
Que le sénat & moi nous puissions coriger?

CIMBER *se mettant à genoux devant César.*

O très grand, très puissant, très redouté César,
Je mets très humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flateries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
Les prières, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frère est exilé.
Flate, prie à genoux, & lèche moi les pieds;

(a) Va, je te rosserai comme un chien; loin d'ici.
Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER *en se retournant vers les conjurés.*

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son couroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baisant la main de César.*

Je baise cette main, mais non par flaterie;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rapellé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, César, César, pardon!
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rapelle Cimber.

CÉSAR.

On pourait me fléchir si je vous ressemblais.
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus afermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon (b),
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables:
Ces astres sont de féu, tous sont étincelans;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière; on y voit des mortels
Tout de chair & de sang, tout formés pour la crainte.

(a) Traduit fidélement.
(b) Traduit avec la plus grande exactitude.

Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,
Qui ſache réſiſter, & cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible:
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber;
Et tel je veux paraitre en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar!

CÉSAR.

Prétens-tu faire ébranler l'Olimpe?

DÉCIUS *à genoux.*

Grand Céſar!

CÉSAR *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(Il le frape, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contr'eux; il marche en chancelant tout percé de coups, & vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frape comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant:)

Et toi, Brutus, auſſi?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie eſt morte.
Courons tous, & crions liberté dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, & criez liberté.

BRUTUS *aux sénateurs & au peuple qui arivent.*
Ne vous éfrayez point, ne fuyez point, restez.
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.
Brutus, à la tribune.

CIMBER.
Et vous aussi, volez.

BRUTUS.
Où donc est Publius ?

CINNA.
Il est tout confondu.

CIMBER.
Soyons fermes, unis; les amis de César
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.
Non, ne m'en parlez pas.
Ah! c'est vous, Publius; allons, prenez courage,
Soyez en sureté; vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.
Publius, laissez nous; la foule qui s'empresse
Pourait vous faire mal, vous étes faible & vieux.

BRUTUS.
Allez, qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre & de parler pour nous;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.



SCENE II.

Les conjurés, TRÉBONIUS.

CASSIUS.

QUe fait Antoine?

TRÉBONIUS.

Il fuit interdit, égaré;
Il fuit dans sa maison: pères, mères, enfans,
L'éfroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin! nous saurons bientôt tes volontés.
On connait qu'on moura, l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le tems est le maitre.

CASSIUS.

Eh bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainsi donc la mort est un bienfait;
Ainsi César en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le tems qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arêtez, baissons nous sur le corps de César;

Baignons tous dans ſon ſang nos mains juſques au coude (c);
Trempons-y nos poignards, & marchons à la place;
Là brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons nous, lavons nous dans le ſang de Céſar.

(*Ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)

Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux états en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théâtres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière!

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on jouera cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

(*c*) C'eſt ici qu'on voit principalement l'eſprit diférent des nations. Cette horrible barbarie de Caſca ne ſerait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théâtre, ſi ce n'eſt dans des ocaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve autant qu'on peut cette atrocité dégoutante.

Fin du troiſième acte.



ne me donnât de la curiofité ; & malgré tant de difparates ridicules, je fentis que la pièce m'atachait.

Troifiémement, il y a beaucoup de naturel : ce naturel eft fouvent bas, groffier & barbare. Ce ne font point des Romains qui parlent : ce font des campagnards des fiécles paffés qui confpirent dans un cabaret ; & Céfar qui leur propofe de boire bouteille ne reffemble guère à Céfar. Le ridicule eft outré ; mais il n'eft point languiffant. Des traits fublimes y brillent de têms en têms comme des diamans répandus fur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encor ce monftrueux fpectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raifonnemens de politique encor plus froids.

Enfin une quatrième raifon, qui jointe aux trois autres eft d'un poids confidérable, c'eft que les hommes en général aiment le fpectacle ; ils veulent qu'on parle à leurs yeux ; le peuple fe plait à voir des cérémonies pompeufes, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du fang répandu : & beaucoup de grands, comme on l'a déja dit, font peuple. Il faut avoir l'efprit très cultivé, & le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au feizième fiécle, & les Français au dix-feptième, pour ne vouloir rien que de raifonnable, rien que de fagement écrit, & pour exiger qu'une pièce de théâtre foit digne de la cour des Médicis, ou de celle de Louis XIV.

Malheureufement Lopez de Vega & Shakefpear

eurent du génie dans un tems où le goût n'était point du tout formé ; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrèmement ignorans. Plusieurs auteurs dramatiques en Espagne & en Angleterre tâchèrent d'imiter Lopez & Shakespear ; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par-là ils servirent encor à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, & le nôtre a peut-être aquis trop de rafinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux & adroit mêlange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres & de Madrid avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* & *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* & *Athalie*, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites celles qui aprochent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune pièce parfaite ; on l'excuse sans doute ; il était presque sans modèle & sans conseil ; il travaillait trop rapidement ; il négligeait sa langue qui n'était pas perfectionnée encore ; il ne luttait pas assez contre les dificultés de la rime qui est le plus pesant de tous les jougs, & qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakespear, & plein de génie comme lui : mais le génie de Corneille était à celui de Shakespear, ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

RÉPONSE

A UN ACADÉMICIEN.

VOus me reprochez, monſieur, de n'avoir point étendu ma critique dans mes commentaires ſur pluſieurs vers de *Corneille*; vous voudriez que j'euſſe examiné plus ſévérement les fautes contre la langue & contre le goût; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée* (*a*):

Qu'il eût voulu ſoufrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes allarmes.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.

J'avoue que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut ſe dire, & qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des ſoupçons n'eſt pas tolérable. Mais il y a tant de fautes de cette eſpèce, que j'ai craint de charger trop les commentaires. J'ai laiſſé quelquefois au lecteur le ſoin d'obſerver par lui-même les beautés & les défauts.

Prenez donc en ces lieux liberté toute entière,

ne me parait point un vers aſſez défectueux pour en faire une note. Vous avez trouvé trop de dé-

(*a*) Acte III. Scène IV.

clamation, trop de répétitions dans le rôle de *Cornélie*. Il me semble que je l'indique assez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que *Cornélie* dit au cinquième acte, en tenant l'urne de *Pompée* dans ses mains :

N'atendez pas de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux aplique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Il est vrai qu'en général on ne doit point dire de soi qu'on a un grand cœur ; il est vrai qu'aujourd'hui on n'aplique point de charmes à des maux ; il est encor vrai que quand on parle assez longtems, on ne doit point dire que les faibles déplaisirs s'amusent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que *Cornélie* s'impose ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne se vante d'en avoir un.

Apliquer des charmes à des maux m'a paru bien, parce que dans ce tems-là ce qu'on apellait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, & que même *Sextus Pompée* fils de *Cornélie* fut très connu pour avoir employé les prétendus secrets des sortilèges. *Les faibles déplaisirs s'amusent à parler*, semble signifier ici, *s'amusent à se plaindre*, & *Cornélie* s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

Mettant leur haine bas me sauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.

Je conviens avec vous qu'ils ſont mauvais ; mais ayant déja remarqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes ſur *Pompée.*

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous ſavez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de ſévérité ; mais je vous aſſure que je n'ai ſongé ni à être indulgent, ni à être dificile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, ſans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont eſt l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au-deſſus de tout ce qui s'eſt jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre : je ne penſe point ainſi parce que je ſuis né en France, mais parce que je ſuis juſte. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de juſtice que moi aux étrangers ; je peux me tromper, mais c'eſt aſſurément ſans vouloir me tromper.

Le même eſprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille* comme de ſes grandes beautés. Vous avez raiſon de dire que ſes dernières tragédies ſont très mauvaiſes, & qu'il y a de grandes fautes dans ſes meilleures. C'eſt préciſément ce qui me prouve combien il eſt ſublime, puiſque tant de défauts n'ont diminué ni ſon mérite, ni ſa gloire. Je crois de plus qu'il y a des ſujets qui ont par eux-mêmes des défauts abſolument inſurmontables ; par exemple, il me ſemble qu'il était impoſſible de faire cinq actes de la tragédie des *Ho-*

races ſans des longueurs & des aditions inutiles. Je dis la même choſe de *Pompée*; & il me parait évident que l'on ne pouvait faire le beau cinquième acte de *Rodogune*, ſans gâter le caractère de la princeſſe qui donne le nom à la pièce.

Joignez à tous ces obſtacles, qui naiſſent preſque toujours du ſujet même, la prodigieuſe dificulté d'ètre précis & éloquent en vers dans notre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le ſtile noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers qui marchent toujours deux à deux, qui ſoufrent très peu d'inverſions, & qui ne permettent aucun enjambement.

Conſidérez encor la gêne des bienſéances, celle de lier les ſcènes de façon que le théâtre ne reſte jamais vuide, celle de ne faire ni entrer ni ſortir aucun acteur ſans raiſon. Voyez combien nous ſommes aſſervis à des loix que les autres nations n'ont pas connues; vous verrez alors quel eſt le mérite de *Corneille* d'avoir eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a je crois égalées. Mais auſſi vous voyez qu'il n'eſt guère poſſible d'ateindre à la perfection. Les dificultés de l'art, & les limites de l'eſprit ſe montrent partout. Si quelque piéce entière aproche de cette perfection, à laquelle il eſt à peine permis à l'homme de prétendre, c'eſt peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'eſt celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours penſé que ce ſont là les deux chefs-d'œuvre de la France, comme j'ai penſé que le rôle de *Phèdre* était le plus beau de tous les rôles, ſans faire aucun tort au grand mérite

du petit nombre des autres ouvrages qui sont restés en possession du théâtre. Ce mérite est si rare, & cet art est si dificile, qu'il faut avouer que depuis *Racine* nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que presque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu de grands modèles? Vous n'êtes content, monsieur, d'aucune des pièces de théâtre qu'on a faites depuis quatre-vingts ans; voila presque un siécle entier de perdu. Je suis malheureusement de votre avis: je vois quelques morceaux, quelques lambeaux de vers épars çà & là dans nos pièces modernes, mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oserai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*Oedipe* qui est mieux reçue au théâtre que celle de *Corneille*; mais je crois avec la même ingénuité, que cette pièce ne vaut pas grand chose, parce qu'il y a de la déclamation, & que le froid ressouvenir des anciennes amours de *Philoctète* & de *Jocaste* me parait insuportable.

Toutes les autres pièces du même auteur me semblent très médiocres; & la preuve en est que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'ocuper que de ceux de *Racine* & de *Corneille*.

J'ai fait toute ma vie une étude assidue de l'art dramatique; cela seul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toujours remarqué que le peintre le plus médiocre se connaissait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'est sur ce fondement que je me suis cru autorisé

autorisé à dire ce que je pensais sur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, & de mettre sous les yeux des objets de comparaison. Tantôt je fais voir comment un Espagnol & un Anglais ont traité à peu près les mêmes sujets que *Corneille*. Tantôt je tire des exemples de l'inimitable *Racine*. Quelquefois je cite des morceaux de *Quinault*, dans lequel je trouve, en dépit de *Boileau*, un mérite très supérieur.

Je n'ai pu dire que mon sentiment. Ce n'est point ici un vain discours d'apareil, dans lequel on n'ose expliquer ses idées, de peur de choquer les idées de la multitude; mais en exposant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en éfet exposé que des doutes que chaque lecteur poura résoudre.

J'ai toujours souhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que puisque *Cinna* a des remords, il les eut immédiatement après la scène où *Auguste* lui dit :

Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je n'ai pensé ainsi qu'en interrogeant mon propre cœur; il m'a semblé que si j'avais conspiré contre un prince, & si ce prince m'avait acablé de bienfaits dans le tems même de la conspiration; ce serait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs pensent autrement, je ne puis que les laisser dans leur opinion; mais je sens qu'il ne m'est pas possible de leur sacrifier la mienne.

J'observerai encor avec vous, qu'il y a quel-

quefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages ſur d'autres. Tel homme préférera *Cinna*, tel autre *Andromaque*; ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers; un homme plein de ſentiment ſera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en eſt de même dans tous les arts: ce qui ſe raproche le plus de nos mœurs eſt toujours ce qui nous plait davantage.

Ainſi, monſieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* & d'*Iphigénie* me paraiſſent les plus parfaites, je ne prétends point dire que vous deviez avoir moins de plaiſir à celles qui ſeront plus de votre goût. Je prétends ſeulement que dans ces deux pièces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre; que la magnificence de la poëſie y répand ſes charmes avec moins d'enflure, & avec plus d'élégance, que dans les pièces d'aucun autre auteur; que jamais plus de dificultés n'ont produit plus de beautés: mais comme il y a des beautés de diférente eſpèce, celles qui ſeront les plus conformes à votre manière de penſer ſeront toujours celles qui devront faire le plus d'éfet ſur vous.

Je m'en ſuis entiérement raporté à vous ſur tout ce qui regarde la grammaire: c'eſt un article ſur lequel il ne peut guère y avoir deux avis; mais pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre choſe que de conſerver le mien, & de reſpecter celui des autres.

Je ſuis, &c.

L'HÉRACLIUS
ESPAGNOL,
OU
LA COMÉDIE FAMEUSE,
DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ, ET TOUT MENSONGE.

Fête représentée devant leurs majestés, dans le sallon royal du palais, par don Pédro Calderon de la Barca.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

IL s'eſt élevé depuis longtems une diſpute aſſez vive, pour ſavoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de *Corneille*, ou celui de *Calderon*; n'ayant rien vu de ſatisfaiſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'*Héraclius* de *Calderon*, intitulé, *en eſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4°, avant que le recueil de *Calderon* parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, & que le ſavant D. *Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, & le lecteur atentif verra aiſément quelle eſt la diférence du genre employé par *Corneille*, & de celui de *Calderon*; & il découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déja fait la comparaiſon des théâtres français & anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus* & de *Caſſius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.



PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HÉRACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMÉNIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, ſorcier.

FÉDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du ſorcier.

LUQUET, payſan gracieux, ou boufon.

SABANION, autre boufon, ou gracieux.

Muſiciens & ſoldats.



L'HÉRACLIUS ESPAGNOL, OU LA COMÉDIE FAMEUSE.

Dans cette vie tout est vérité, & tout mensonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théâtre représente une partie du mont Etna ; d'un côté on bat le tambour & on sonne de la trompette ; de l'autre on joue du luth & du théorbe : des soldats s'avancent à droite, & Phocas parait le dernier ; des dames s'avancent à gauche, & Cintia reine de Sicile parait la dernière. Les soldats crient, *vive Phocas* : Phocas répond, *vive Cintia*, allons, soldats, dites en la voyant, *vive Cintia*. Alors les soldats & les dames crient de toute leur force, *vive Cintia & Phocas*.

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours & à ses trompettes de battre & de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas ; la musique chante ce couplet.

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour (a).

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main : nous sommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux; ensuite, cette belle reine se tournant vers les spectateurs leur dit; c'est la crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des complimens à un tyran. La musique recommence alors, & on répète que Phocas est venu en Sicile par un heureux hazard. L'empereur Phocas prend alors la parole, & fait ce récit qui, comme on voit, est très à propos.

Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée, car j'y trouve des aplaudissemens, & je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile comme vous savez; & quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'opositions que de fêtes, atendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers,

(a) Il y a dans l'original mot à mot :

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce César toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

furtout quand il revient dans fon pays après tant d'années d'abfence.

Mais voyant que vous êtes politique & avifée, & que vous me recevez fi bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai, ni fur vous ni fur la Sicile, la foif hydropique de fang de mon fuperbe héritage; & afin que vous fachiez qu'il n'y a jamais eu de fi grande clémence, & que perfonne jufqu'à préfent n'a jouï d'un tel privilège, écoutez atentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruières m'ont donné la naiffance, & que je ne dois qu'à moi feul, non à un fang illuftre, les grandeurs où je fuis monté. Avorton de ces montagnes, c'eft grace à ma grandeur que j'y fuis revenu. Vous voyez ces fommets du mont Etna dont le feu & la neige fe difputent la cîme; c'eft là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de ferpens; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; & dans ma jeuneffe je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta longtems fi j'étais homme ou bête, & réfolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre, de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vaffaux furent les grifes des oifeaux, & les armes des hommes contre lefquels je combatis; leurs corps me fervirent de viande & leurs peaux de vêtemens.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits, qui pourfuivis par la juftice, fe re-

tiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, & qui y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine; nous mimes à contribution le plat pays: mais bientôt nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparames de quelques villes bien peuplées; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, & il était assez puissant pour me résister; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire Romain. Il ravagea toutes les campagnes, & il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendarts.

Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage aprocher de ses états, nous acorda un pardon général, à nos voleurs & à moi: (ô sotes raisons d'état!) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, & bientôt mon métier infâme devint une occupation glorieuse. Je combatis l'empereur Maurice avec tant de succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouïrent; son armée me nomma son capitaine par terre & par mer: alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés ni le froid des hyvers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil me fissent quiter mes tranchées: enfin les habitans presqu'ensevelis sous leurs ruines, & demi morts de faim, se soumirent à regret, & me nommèrent César. Depuis

ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'orient, j'ai combatu pendant trente années ; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal-propre peigne assez rarement.

Me voila à présent revenu en Sicile ; & quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, & qui est à présent empereur, j'ai pourtant encor deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires, l'une est la rancune, & l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter atention.

Eudoxe qui était femme & amante de Maurice, & qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille ; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle afaire. Je me souviens très bien de cet Astolphe, & si je le voyais, je le reconnaitrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres). La mère mourut en acouchant de lui. Le bon homme Astolphe, se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains ; on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du

mont Etna, & on ne ſait aujourd'hui s'il eſt mort ou vivant.

Mais laiſſons cela, & paſſons à une autre avanture; elle n'eſt pas moins étrange, & cependant elle ne paraitra pas invraiſemblable; car deux avantures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les hiſtoriens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'hiſtoire tient du prodige.

Il faut que vous ſachiez qu'il y avait une jeune payſanne nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puiſqu'en éfet l'empire eſt dans la beauté; elle fut dame de mes penſées; il n'y a, comme vous ſavez, ſi fière beauté qui ne ſe rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans ſon village, je la laiſſai groſſe. Je mis auprès d'elle un confident atentif.

Quand j'eus vaincu & tué l'empereur Maurice, ce confident m'aprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant ſuporter mon abſence, elle réſolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la ſurprirent en chemin dans un déſert; mon confident qui l'acompagnait alla chercher du ſecours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce tems-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant: elle crut l'intéreſſer davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle reſſentait, elle remit entre les

mains de cet inconnu mon chifre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu disparut aussi-tôt, emportant avec lui mon fils & le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déja dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laissé le tems de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui comme tout l'orient est calme, ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentimens de tendresse & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent, l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse, j'ignore même encor si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins ni peines; je chercherai par toute l'isle, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes espérances & mes craintes finissent.

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder...

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui souhaite? Allons, ne diférons point.

CINTIA *à ses femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, batez du tambour, & sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos.

PHOCAS.

Faites résonner vos diférentes voix:

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(*On entend ici une voix qui crie derrière le théâtre*, meurs.)

PHOCAS.

Écoutez, suspendez vos chants: quelle est cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ces cris, vive Phocas?

LIBIA *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voila tombés d'une peine dans une autre; c'est une femme qui parait

belle ; elle eſt toute troublée ; elle deſcend de la montagne ; elle court ; elle eſt prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'ariverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main malheureuſe, & non pas des mains d'une bête.

PHOCAS *en tendant les bras à Libia lorſqu'elle eſt prête à tomber du penchant de la montagne.*

Tu ne mouras pas, je te ſoutiendrai, je ſerai l'Atlas du ciel de ta beauté ; tu es en ſûreté, repren tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Di-nous qui tu es ?

LIBIA.

Je ſuis Libia fille du magicien Liſippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre ſon maitre ; il s'eſt retiré depuis en Sicile dans une cabane, où il a pour tout meuble ſon almanach, des ſphères, des aſtrolabes, & des quarts de cercle ; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre : il fait des prédictions, & j'ai ſoin du ménage ; je vais à la chaſſe ; je ſuivais une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté, & de la muſique de l'autre. Étonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'aprocher, lorſqu'au milieu de ces précipices j'ai vu une eſpèce de bête en forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en forme de bête ; c'eſt un ſquelette tout courbé, une anatomie ambulante ; ſa barbe & ſes cheveux ſales couvraient en partie un viſage ſillonné de ces rides, que le tems, ce

maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés, qui étant sans écorce & sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crain rien; ne poursui pas; tu ne sais pas quelles idées tu rapelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes? Il y a là dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourez trouver aisément cet homme; car si les tambours & la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il aprochera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faisons entendre encor nos instrumens.

(*La musique recommence, & on chante encore.*)

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire &c.

(*Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, & la fille du sorcier s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre

votre caverne ſans ma permiſſion, & que vous hazardiez ainſi votre vie & la mienne!

LEONIDE.

Que voulez-vous? cette muſique m'a charmé; je ne ſuis pas le maître de mes ſens.

(*On entend alors le ſon des tambours.*)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'eſt un volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LEONIDE.

Quand dans le beau printems les doux zéphirs & le bruit des ruiſſeaux s'acordent enſemble, & que les goſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bien-venue des roſes & des œillets, leur muſique n'aproche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hyver les gémiſſemens de la croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans; le bruit de la chûte des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'aproche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans un tems ſerein; il flate mon cœur & l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HERACLIUS & LEONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas apellé, pour voir comment une femme eſt faite? car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſes du monde que vous m'avez nommées, rien n'aproche d'une femme; je ne ſais quoi de doux & de tendre ſe coule dans l'ame à ſon ſeul nom, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi.

LEONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas apellé pour la voir. Une femme excite en moi un ſentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à ſon nom, comme s'apercevant de ſon danger, ce nom ſeul laiſſe dans l'ame je ne ſais quoi qui la tourmente, ſans qu'elle le ſache.

ASTOLPHE.

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah Léonide, que tu penſes à merveille!

HERACLIUS.

Mais comment ſe peut-il faire qu'en diſant des choſes contraires nous ayons tous deux raiſon?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'une femme eſt un tableau à deux viſages; regardez-la d'un ſens, rien n'eſt ſi agréable; regardez-la d'un autre ſens, rien n'eſt ſi terrible. C'eſt le meilleur ami de notre nature, c'eſt notre plus grand ennemi;

la moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi: on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, & sage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'allégresse & la tristesse; elle blesse & elle guérit, c'est du thériaque & du poison. Enfin elle est comme la langue, il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, & rien de si mauvais quand elle est mauvaise &c.

LEONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, & ce mal pour nous en garantir?

HERACLIUS.

Léonide a très bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté? & quand nous instruirez-vous qui vous êtes & qui nous sommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfans! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrêtien.

(*Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius & Léonide s'échapent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux boufons de la piece viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia & Héraclius sortent d'une grotte.*)

HERACLIUS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel eſt cet objet ?

HERACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aſpect !

CINTIA.

Quelle horrible préſence !

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arivée ici très iréſolue, & je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous, poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe & la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles ; qui êtes-vous ?

CINTIA.

Je ſuis une femme, & rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? & ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie ?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HERACLIUS.

Non, je présume pourtant que si: j'ai vu le ciel; & si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HERACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait & qui a fait tant de peur à une femme?

HERACLIUS.

Je ne le sais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes?

HERACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Tu ne sais rien.

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi, ce n'est pas peu savoir, que de savoir qu'on ne sait rien du tout.

CINTIA.

Je veux aprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flêches.

(*Cintia est armée d'un arc, & porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre ses flèches.*)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

(CINTIA *laissant tomber ses flèches & son carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi?

HERACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel besoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton stile, lorsque tant de férocité est sur ton visage? Ou ta voix n'apartient pas à ta peau, ou ta peau n'apartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une statue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette conversation arivent Libia & Léonide qui se disent à peu près les mêmes choses que Cintia & Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius & Léonide sortent & rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages en revenant s'y méprennent, & con-*

cluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas parait avec sa suite, & trouve Cintia & Libia avec Héraclius & Léonide.)

CINTIA *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier état: qui êtes-vous?

HERACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, & que leurs plantes ont été notre nourriture: nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même; & vous autres, pourai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux?

LEONIDE.

Nous n'en savons rien.

HERACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en saurai rien? Qu'on examine toutes

les grottes, tous les buiſſons, & tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure, c'eſt là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais; c'eſt de là qu'eſt ſorti ce ſpectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez-y avec des ſoldats, & regardez au fond.

(*Héraclius & Léonide ſe mettent à l'entrée de la caverne.*)

LEONIDE.

Que perſonne n'oſe en aprocher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera?

LEONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure ſombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention eſt impoſſible?

HERACLIUS & LEONIDE *enſemble.*

Va, va, arive, arive, tu verras ſi cela eſt impoſſible.

PHOCAS.

Voila une impertinence trop éfrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une fléche qui ne soit lancée dans leur poitrine (*b*).

(*Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, & s'écrie.*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce soit moi qui meure ; tuez-moi, & qu'ils vivent.

(*Tout le monde reste en suspens en s'écriant :*)

Qu'est-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle chose admirable !

(*Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs boufoneries à cette situation, & ils croyent que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif*).

CINTIA.

Je n'ai jamais vu létargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de fraper Phocas.

PHOCAS *à Astolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du tems, de tes cheveux blancs, & de ton vieux visage

(*b*) Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce discours de *Cintia* est peut-être ce qui révolte le plus ; on ne s'étonne point que dans un siécle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens ; mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques sentimens pour *Héraclius*, & qui doit l'épouser à la fin de la piéce, ordonne qu'on le tue lui & *Léonide*, cela choque si étrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de D. *Pédro Calderon de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici? je ne cherche point à t'éfrayer par des rigueurs; je te promets au contraire ma faveur & mes dons: lève toi, & di-moi, si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice que ta fidélité sauva de ma colère?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est, ni qui je suis; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, voi comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment?

LEONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang : ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr ?

HERACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HERACLIUS.

Ma valeur (*c*).

PHOCAS.

Quoi ? vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux ensemble.*)

Oui.

(*c*) On voit que dans cet amas d'avantures & d'idées romanesques, il y a de tems en tems des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce serait au dessus de nos meilleures.

PHOCAS *à Astolphe.*

Di, toi, qui des deux l'est ?

HERACLIUS.

Moi.

LEONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux ; ma tendresse taira qui c'est des deux.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périssent pour en sauver un ? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frape l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire ?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causeroit bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela ?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils ; & pour t'en couvaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoise, qui m'avoua tout dans sa douleur, qui me donna tout, & qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que

l'un des deux eſt né de toi, pouras-tu les faire périr l'un & l'autre ?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu ? qu'ai-je vu ?

CINTIA.

Quel événement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où ſuis-je ? Quand je ſuis prêt de me venger d'un ennemi qui pourait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître ; & le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de ſervir de ſauve-garde au fils de mon prince, de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang ; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas ſera conduit au ſuplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force & ſans chaleur quand un père n'a jamais vu ſon fils, & qu'un autre l'a nourri. Crain que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me déclares qui eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu ſais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre daus la plus horrible priſon : & cette longue mort t'arrachera ton ſecret pièce à pièce.

(Phocas renverſe le vieil Aſtolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent..)

HERACLIUS & LEONIDE.

Non ; ta fureur ne l'outragera pas ; que gagnes-tu à le maltraiter ?

PHOCAS.

Oſez-vous le protéger contre moi ?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a ſauvé notre vie, n'eſt-il pas juſte que nous gardions la ſienne ?

PHOCAS.

Ainſi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne poura rien changer dans vos cœurs ?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien ; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une payſanne.

LEONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un ſuprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la préſomption de vouloir être au-deſſus de moi.

PHOCAS.

Quoi ! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'eſt donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim, la ſoif, la nudité, les tourmens le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts ſur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'eſt là aimer. Hélas ! je cherchais auſſi à aimer l'un des deux. Que mon indignation ſe venge ſur l'un & ſur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les ſoldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'eſpèrent-ils ? qu'on les traîne en priſon, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eſt trop peu de choſe, ne lui ſacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je ſens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

(*Cette ſcene terrible, ſi étincelante de beautés naturelles, eſt interrompue par les deux payſans gracieux. Pendant ce tems-là les deux ſauvages ſe défendent contre les ſoldats de Phocas. Cintia & Libia reſtent préſentes ſans rien dire. Le vieux ſorcier Liſippo père de Libia arive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens ſont peu de choſe; je vais tacher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune & le ſoleil obéiſſent à ma voix.

(*Auſſi-tôt la terre tremble, le théatre s'obſcurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, & tous les acteurs ſe ſauvent en tombant les uns ſur les autres.*)

C'eſt ainſi que finit la premiere journée de la piéce de Calderon.



SECONDE

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce cahos de folies inconséquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libiá de ce sauvage qu'on apelle Heraclius, lui parle ainsi : „ Nous sommes les premières qui avons „ vu combien sa rudesse est traitable. . . . . J'en ai eu „ compassion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord „ si fier, & ensuite si soumis avec moi ! Il s'animait d'un „ si noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur ; „ il était si intrépide avec Phocas, il aimait mieux mou- „ rir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin „ sa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te „ plaire comme à moi.

Cela est naturel & intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime, c'est cette réponse de Phocas au sorcier Lisippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. Phocas répond : „ C'est ainsi qu'en juge ma valeur ; & en voyant l'excès „ de leur courage je les ai crus tous deux mes fils.

Phocas dit enfin au bon homme Astolphe, qu'il est content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes : „ car, dit Astolphe, puisque le son des inst-

„ trumens les a fait ſortir de notre caverne, il les at„ tirera une ſeconde fois. " On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le ſorcier perſuade à Phocas que toute cette avanture pourait bien n'être qu'une illuſion, qu'on n'eſt ſûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt partout jointe au menſonge. „ Pour vous en convaincre, „ dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais ſuperbe, „ élevé au milieu de ces déſerts ſauvages, ſurquoi eſt„ il fondé? ſur le vent; c'eſt un portrait de la vie hu„ maine.

Bientôt après Héraclius & Léonide reviennent au ſon de la muſique, & Héraclius fait l'amour à Cintia, à-peu-près comme *Arléquin ſauvage.* Il lui avoue d'ailleurs, qu'il ſe ſent une ſecrette horreur pour Phocas. Les payſans gracieux aprennent à Héraclius & à Léonide, que Phocas eſt à la chaſſe au tigre, & qu'il eſt dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas; ainſi la nature s'explique dans Léonide & dans Héraclius; mais elle ſe dément bien dans le reſte de la piéce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le ſorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encore entendre de la muſique. On répond en chantant à toutes leurs queſtions. On chante à deux chœurs : le premier chœur dit, *On ne ſait ſi leur origine royale eſt menſonge ou vérité.* Le ſecond chœur dit, *Que leur bonheur ſoit vérité & menſonge.* Enſuite on leur préſente à chacun une épée.

Je ceins cette épée en friſſonant, dit Héraclius : *Je me ſouviens qu'Aſtolphe me diſait que c'eſt l'inſtrument*

de la gloire, le trésor de la renommée; que c'est sur le crédit de son épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal: plusieurs la prennent comme un ornement, & non comme le signe de leur devoir. Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche s'ils savaient à quoi elle oblige.

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais, & ces riches habits dont on lui fait présent, *Tout cela est beau*, dit-il, *cependant je n'en suis point ébloui, je sens qu'il faut quelque chose de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainsi déveloper dans le fils de Maurice l'instinct du courage, & dans le fils de Phocas l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie & sans artifice; & il faut avouer (pour parler le langage de Calderon) qu'il y a des traits de feu qui s'échapent au milieu de ses épaisses fumées.

Phocas vient voir les deux sauvages ainsi équipés; ils se prosternent tous deux à ses pieds, & les baisent. Phocas les traite tous deux comme ses enfans. Héraclius se jette encor une fois à ses pieds, & les baise encore; avilissement qui n'était pas nécessaire. Léonide au contraire ne le remercie seulement pas. Phocas s'en étonne. „ De quoi aurai-je à te remercier? lui dit Léonide: „ si tu me donnes des honneurs, ils sont dûs à „ ma naissance, quelle qu'elle soit: si tu m'as acordé „ la vie, elle m'est odieuse, quand je me crois fils de „ Maurice." Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine Cintia & Libia arivent; elles ne donnent au-

un éclaircissement à Phocas, qui cherche envain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arive un ambassadeur du duc de Calabre, & cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. Phocas le relève, le prétendu ambassadeur parle ainsi :

„ Le grand-duc Fréderic, sachant, ô empereur! que „ vous êtes en Sicile, m'envoye devers vous, & devers „ la reine Cintia, pour vous féliciter tous deux ; vous, „ de votre arivée, & elle de l'honneur qu'elle a de „ posséder un tel hôte ; il veut mériter de baiser sa „ main blanche. Mais, pour venir à des matières plus „ importantes, le grand-duc mon maître m'a chargé de „ vous dire, qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'em- „ pereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il „ ne doit point vous payer les tributs qu'il payoit au- „ trefois à l'empire ; mais que s'il ne se trouve point „ d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître „ qu'apartient le bonnet impérial, & la couronne de lau- „ rier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de „ les restituer.

PHOCAS.

Ne poursui point, tai-toi, tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse, c'est assez que tu les ayes prononcées.

LEONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez ; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur.

HERACLIUS.

Léonide, pren garde : il vient sous le nom sacré d'ambassadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS *à l'ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici ? n'as-tu pas entendu ma réponse ?

FRÉDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes est de la poudre, des canons & des boulets. (*d*)

PHOCAS.

Eh bien soit, que ferons-nous, Cintia ?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique & des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins, & divertissons-nous pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(*Léonide & Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jetter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur, & une si grande majesté.*)

(*d*) Le lecteur remarque assez ici l'érudition de *Calderon*, & celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre & des balles au cinquième siècle sont dignes de la conduite de cette pièce.

LEONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, & que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit ?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LEONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation rustique ; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous aprendre à manier les armes ?

PHOCAS (*qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très bien & avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse ? & di-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, & qui était en son pouvoir ? N'a-t-il pas également pris soin de l'un & de l'autre ?

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité Héraclius parle fort sagement.

LEONIDE.

Quelle est donc cette fidélité ? Il a été compatissant

envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous instruire de notre destinée : mourait qui mourait, & régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tai-toi : puisque tu prends son parti, tu me mets si fort en colère, que je suis prêt de. . . .

ASTOLPHE.

De quoi ? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat puisque tu m'apelles ainsi ; vieux traitre, vieux tyran !

(*Léonide lui saute à la gorge & le jette par terre ; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah ! je suis tout brisé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arêtez !

(*Phocas parait alors. Cintia & le sorcier arivent.*)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaise afaire.

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez. (*Léonide relevé s'excuse devant Phocas & Cintia de sa chûte; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être mal adroit, & veut courir après Héraclius pour s'en venger;* PHOCAS *l'en empêche, & doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia:*) J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vu: mais dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, & l'autre par sa modération.

Fin de la seconde journée.

TROISIEME JOURNÉE.

La troisième journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir; & ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux & sur la voix de Cintia & de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice: Comment le savez-vous? dit Héraclius; C'est, répond Libia que mon pere me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fit mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'apartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non-feulement l'empire, mais auffi la Sicile où je règne, qui eft une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce fecret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le fecret tant qu'il vivra; car l'empire eft hydropique de mon fang, & il s'affouvira du vôtre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le fecret, & voyez comment vous pourez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, & voyons comme vous pourez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que fur le champ

LIBIA.

Plufieurs ne vous fuivent.

CINTIA.

Plufieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me parait impoffible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité.

(*Toutes deux ensemble.*)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LEONIDE.

Écoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, atendez.

LEONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Étonné de tout ce que j'aprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théâtre ayant feint de dormir.*

Déja ils sont informés de cette tromperie, & persuadés de la vérité à mon préjudice; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires & si distincts, celui d'ennemi & celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout à l'heure: mais non; il vaut mieux que je les observe finement, car il est clair qu'ils dissimulent avec moi & qu'ils ne se confient qu'à elles; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flote toujours dans mes incertitudes: mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de père & celui d'ennemi; allons, voyons si la

nature se fera connaitre. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, & qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LEONIDE *sans voir Phocas.*

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle afection secrette: mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, & je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi (*e*).

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais n'importe, je triomphe d'avoir su quel noble sang échaufe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit atiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent: aprochons-nous pour les écouter; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

(*e*) On sent combien ce discours est absurde: comment l'empire était-il à *Léonide?* parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est fils de *Maurice?* Tout cela parait d'une démence inconcevable.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raiſon, ni jugement; je ne veux que régner, & je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi je n'ai d'autre ambition, d'autre déſir que d'être digne de ce que je ſuis. Laiſſons au ciel l'acompliſſement de mes deſſeins. Il ſoutiendra ma cauſe.

(Ici Héraclius ſe retire un moment ſans qu'on en ſache la raiſon.)

LEONIDE.

Il eſt parti, & je reſte ſeul. Non, je ne ſuis pas ſeul; mes inquiétudes, mes peines ſont avec moi; je ſuis ſi ſaiſi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier ſacré des empereurs, que je ne ſais comment je réſiſte aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à perſonne.

LEONIDE.

Cependant ſi Libia m'a fait entendre en m'en diſant davantage, que quand Phocas ſera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois eſpérer (*f*)? Mais quoi? je me ſuis ſenti une ſecrette inclination pour

(*f*) *Libia* ne lui a rien dit de cela; c'eſt à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos: il faut donc qu'elle ait tenu le même diſcours, tantôt à *Héraclius*, tantôt à *Léonide*.

Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrette inclination? Sans doute : donc, qu'eſt-ce que je crains? pourquoi reſtai-je en ſuſpens?

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(*Léonide tire ici ſon poignard, Héraclius tire le ſien, & Phocas qui était endormi s'éveille.*

LEONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'eſt-ce que je vois?

LEONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'eſt moi qui me ſuis opoſé à ſa fureur.

HERACLIUS.

C'eſt Léonide qui voulait t'aſſaſſiner, & c'eſt moi qui te ſauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux, je ne ſuis ni endormi, ni éveillé; j'entends crier, qu'il meure; j'entends crier, qu'il ne meure pas; je confonds ces deux voix, aucune n'eſt diſtincte; ce ſont deux métaux fondus enſemble que je ne peux démêler; il m'eſt impoſſible de rien décider. Si je m'arête à l'action & aux paroles, tout eſt égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main!

HERACLIUS.

Je me ſuis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le ſien pour te fraper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il eſt vrai, porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action que j'ai vue; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur me dit par des cris étoufés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défen-moi, Léonide: toute ma valeur tremble encor à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace; il me ſemble que je le vois encor eſcrimer avec cet aſpic de métal, & ces regards de baſilic.

HERACLIUS.

Eh! ſeigneur, quand je mets à vos pieds, non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, & mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah! ciel, où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril?

(*Il s'en va, & on le laiſſe aller.*)

PHOCAS (*quand Héraclius eſt parti.*)

Défendez-moi contre lui.

LÉONIDE.

(*à part.*)

Moi, ſeigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en

ſuis tiré.... Oui, ſeigneur, je le ſuivrai; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſubitement, ſeigneur?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt; c'eſt une létargie, un évanouiſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe; mes idées ſont toutes troublées; je ne ſais ſi c'eſt un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux. C'eſt un crépuſcule de la vie; je ne ſuis ni mort ni vivant; chacun d'eux prétend qu'il voulait me ſauver au lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable, & que ſi Léonide ne m'avait ſecouru, Héraclius ſe ſerait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice; toute ma colère crève ſur lui. Dites-moi ce que vous en penſez, & ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela eſt ſi obſcur qu'on ne peut pas juger de leur intention: il faut les entendre: notre jugement ne peut ateindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien ſur cette étrange avanture?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déja tout dit; mais la déité qui m'inſpire me menace ſi je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, & les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges?

(*Tous ensemble*).

On ne poura nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet instant même.

(*Tous ensemble.*)

Nous sommes entrainés par la force de l'enchantement.

(*Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas & Lisippo restent sur la scène.*)

PHOCAS.

Écoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu des raisons de mon silence.

(*Il sort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas aussi?

(*On entend derrière la scène des cris de chasseurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(*Libia & Cintia derrière la scène apellent Phocas.*)

PHOCAS.

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer; & que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abîme impénétrable! que de choses tu me dis, & que de choses tu me caches!

(*On entend derrière le théâtre.*)

Voila le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proie (*g*).

(*Tous les chasseurs apellent ici leurs chiens, & les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *sur le devant du théâtre.*

Ainsi donc afin que la conclusion de cette terrible avanture réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi poursuivi par les chiens, sans que j'aye le tems de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon secours.

(*Héraclius & Léonide arivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*)

(*g*) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *afamé*, de *hambre*, *faim.*

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'acours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour savoir...; mais que vois-je?

LEONIDE.

Je viens savoir...; mais qu'aperçois-je?

HERACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LEONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé?

LEONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HERACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais? où était-il?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboyemens des chiens; j'ai apellé, vous êtes venus; sûrement Cintia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvé à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien venus.

(*Tous les chasseurs derrière le théâtre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(Les dames arivent avec les deux paysans gracieux, & une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

Qu'avez-vous fait, dit un des gracieux, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LEONIDE.

Je n'en sais rien.

(Les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échaper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.)

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déja dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de sauvages en habits royaux, & où nous ferons des festins & des réjouissances.

LEONIDE.

O ciel! sera-ce une fiction? & ce que nous avons vu était-il une vérité? quel est le certain? quel est l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus, & bien servis: que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit jouit; soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très ſagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas auſſi des graces que je te fais?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, quand je vois que la pourpre & l'émail de Tyr ne cauſent que des peines, & que les pompes royales ſont ſi paſſagères qu'on ne ſait pas ſi elles ſont un menſonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraiſſent & diſparaiſſent, & qu'on ne ſait ſi elles ſont vraies ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Aſtolphe & Liſippo arivent, & s'arêtent au fond du théâtre.*)

ASTOLPHE.

J'ai ſu que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'oſe aprocher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris, & je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expoſer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds,

je te ſuplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'eſt-ce pas agir en déſeſpéré au mépris de mon honneur ?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus ſont une preuve de ta trahiſon. Que fais-je? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahiſon pouvez-vous avoir découverte en lui, puiſqu'il arive tout-à-l'heure ?

PHOCAS.

Va, ingrat, puiſque tu abhores mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'eſt la vérité ; & puiſque tu ſais le ſecret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je ſuis le fils de Maurice, & je m'enorgueillis à tel point d'un ſi beau titre, que je dirai mille fois que Maurice eſt mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais aſſez ; mais de qui le ſais-tu ?

HERACLIUS.

D'un témoin iréprochable, c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? & de qui aurais-je pu le ſavoir ?

HERACLIUS.

C'eſt Aſtolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel eſpoir me reſte-t-il ? Moi, madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand ſecret, je le paye aſſez par ma mort ; & toi, charitable impie, qui m'a caché tant d'années la gloire de ma naiſſance, puiſque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu ſi hardi de la nier à préſent, & de manquer de reſpect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déja dit que je ne ſais rien du tout.

HERACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te replique rien ; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur m'ôte le jugement, & la vie que je lui ai ſauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LEONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point ſans raiſon ; car s'il eſt vrai que nous avons été dans ce palais, il n'eſt pas vrai que nous ſoyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice eſt mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vu? quand t'ai-je parlé?

LEONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah! voila l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flater ainsi ton audace, & me faire dire ce que je n'ai point dit?

(*Un des paysans gracieux.*)

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchainé.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de sortir de ce profond abime. --- Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a apris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ferait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici ?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence. Ses sourcils froncés me menacent ; il n'est plus tems de feindre ; Léonide est votre fils, c'est assez que je l'afirme, & qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

(*Tous les acteurs crient.*)

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius !

CINTIA.

Arêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius ?

CINTIA.

Oui, je l'empêche ; il est venu sur votre parole & sur la mienne, il faut la tenir ; & si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'emprisonner.

PHOCAS.

Eh bien ; pour vous & pour moi j'acomplirai ma pro-

messe. Allez, vous autres; faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoye courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier & le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père, je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, & qui a dit la vérité en mentant (*h*).

PHOCAS.

Espère mieux, & voi si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraine aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

(*h*) C'est que *Phocas* a fait semblant de savoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'*Astolphe*. Ainsi, selon Calderon, *tout est mensonge & vérité.*

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion !

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissemens ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse; que tous mes vassaux lui baisent la main, & qu'ils disent à haute voix, vive Léonide!

HERACLIUS.

O cieux! favorisez-moi!

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous!

(*La musique chante*, vive Léonide.)

LEONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois en atendant héritier de l'empire; & quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favorisez-moi!

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous!

(*La musique recommence, & chante*, vive Léonide! *On entend de l'artillerie, des tambours & des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius & à Astolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trom-

pettes, des tambours & du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en apareil de guerre.

CINTIA (*qui aparemment s'en était allée, & qui revient sur le théâtre.*)

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents & des flots, & ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verds & salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaitre le port.

PHOCAS.

C'est aparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire, (comme ils le sont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'est la flote du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu nous menacer.

PHOÇAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie & nos divertissemens! Cette flote ne m'inspire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; & pendant que ces vaisseaux répéteront leurs salves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégresse.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA.

Je te ſuis malgré moi avec mes gens.

(*Ils ſuivent Phocas. Aſtolphe & Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient :* ô cieux ! ayez pitié de nous ! *On voit avancer la flote de Fréderic*, & *on entend :* à terre, à terre, aux armes, aux armes, guerre, guerre.)

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins !

(*Troupe de ſoldats de Phocas.*)

Vive Léonide ! vive Léonide !

FREDERIC grand-duc de Calabre, *deſcendant de ſon vaiſſeau.*

Prenons terre, formons nos eſcadrons ; que les ennemis ſurpris ſoient épouvantés : qu'ils ne ſachent mon débarquement que par moi, puiſque les eaux & les vents m'ont été ſi favorables : que le ſang & le feu faſſent voir un autre élément. Le deſtin m'a fait prince de Calabre ; je ſuis neveu de Maurice, ſa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit ? ſurtout, lorſque je ſais que le fils poſthume de Maurice eſt perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il aracha cet enfant à ſa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile : les deſtinées ne m'apellent-elles pas à l'empire, puiſque le tyran eſt ici mal acompagné ? n'eſt-ce pas à moi de ſoutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice ? Enfin quand je n'aurais

d'autre raiſon d'entreprendre cette guerre glorieuſe, que les prédictions ſiniſtres de Liſippo, cette raiſon me ſuffirait; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte ſur ſes craintes.

(*On voit de loin Aſtolphe ſur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déja porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je ſur les eaux? qu'arive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de deſtruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci eſt monſtrueux. J'entends la voix d'un homme, mais il ſoufle comme un animal: ce n'eſt point un oiſeau, car il ne vole pas: ce n'eſt point un poiſſon, car il ne nage pas; il eſt pouſſé par les vagues qui ſe briſent contre ces rochers.

(*Aſtolphe ſur le rivage embraſſe Héraclius qui ſort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux! nous implorons votre ſecours.

FREDERIC.

Il paraiſſait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, & maintenant en voila deux ſur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots & du limon, au

lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous sommes les enfans des rochers; la mer n'a pu nous soufrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune: ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous; & afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard, que sa fidélité a banni si longtems de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre & sur la mer. C'est le généreux Astolphe (*i*). Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds: acordez-moi la mort que j'implore: pourquoi hésitez-vous? pourquoi refusez-vous de finir mes tourmens?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit atendrit tellement mon ame, que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croye

(*i*) Le fonds de cette scène parait intéressant & admirable: on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance & de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraye tragédie, c'est-à-dire, d'une péripétie atendrissante, toute en action, sans aucun embaras, sans le froid recours des lettres écrites longtems auparavant, sans rien de forcé, sans aucun de ces raisonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

avec tant de facilité ; mais je ſens une cauſe ſupérieure qui m'y force. Le ciel parait ici manifeſter ſa juſtice, & la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte & que j'embraſſe.

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Eh qui es-tu donc ? parle.

FREDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joye. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice ! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre ſœur de Maurice ; tes deſtins ſont conformes aux miens ; ton étoile eſt mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprens mes eſprits ; & plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déja vu.

FREDERIC.

Cela eſt impoſſible ; car je n'ai jamais aproché des cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HERACLIUS.

C'eſt la vérité ; mais je t'ai vu ſans te voir.

FREDERIC.

Comment ? me voir ſans me voir !

HERACLIUS.

Oui.

FREDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première ; mais avant de l'aprofondir, va, je te prie, à ma galère capitane ; & après qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'aprendras ce

que je veux ſavoir, & qui me ravit déja en admiration.

HERACLIUS.

Je t'ai déja dit que je ſuis le fils des montagnes, acoutumé au travail & à la peine; & quoique j'aye beaucoup ſoufert, écoute-moi, je me repoſerai en te parlant.

FREDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HERACLIUS.

Écoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna.........

(Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.)

Aux armes, aux armes, aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arivant ſur la ſcène.*

Déja on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opoſer à la hardieſſe de vòtre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon, il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous acompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement vous rendra quelque ſervice.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous ſervir,

servir, je peux mourir du moins, & vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FREDERIC.

J'espère en vous deux. J'atends de vous mon triomphe : déja mes soldats s'avancent avec audace.

(Les troupes de Phocas paraissent, les trompettes & les clairons sonnent la charge, la bataille se donne : on entend d'un côté, vive Phocas ; *& de l'autre,* vive Fréderic. *Puis tous ensemble crient,*

Aux armes, aux armes, combatons, combatons.)

HERACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les sentiers ; si vous marchez de ce côté, vous pourez tout rompre.

CINTIA *paraissant armée, à la tête des siens.*

Non, vous ne romprez rien, c'est à moi de défendre ce poste.

HERACLIUS.

Qui poura soutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frape mes yeux !

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois !

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois, & à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à présent c'est moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? Rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie, moi fuir ? & fuir de vos yeux ! ce sont deux choses si impossibles, que si elles arivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas ariver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage, & si tu restes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combatant contre vous.

(CINTIA *à Libia qui l'acompagne.*)

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai soin de ma réputation & de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

Parce que si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être comme vous avez déja fait, que vous ne vous en souvenez plus, & que mon bien & mon mal vous sont indiférens.

(*Des voix s'élèvent au fond du théâtre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'eſt par-là qu'Héraclius a paſſé.

FREDERIC.

Paſſez tous après lui.

HERACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je ſuis ! quand je voudrais fuir (*k*), je ne pourais ; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'éfraye & qui abandonne le poſte que vous gardiez ? Fuyez, vous pourez à peine ſauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arivant.*

Tournez tête, ſoldats ; ils ont forcé le paſſage que gardait Cintia ; défendons ſa vie, je ſerai le premier à mourir.

HERACLIUS *ſe jettant ſur Léonide.*

Oui, tu mouras de ma main, ingrat, inhumain, cruel !

LEONIDE.

Je ne ſuis point étonné de te voir en vie. Je ſuis perſuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combatent tous deux.*)

HERACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

(*k*) On ne conçoit rien à ce diſcours d'*Héraclius*. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'eſt une ironie avec *Cintia*, il eſt dificile de s'en apercevoir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le défir que j'en ai. Je crains ma ruine fi Héraclius eft vainqueur, puifque fon pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes efpérances font perdues; il eft contre mes intérêts. Que ferai-je? O ciel, fecourez-moi (*l*)!

(*On entend les tambours.*)

PHOCAS.

Brute, infidèle à ton maître, qui en brifant ton frein, brife les loix & le devoir, puifque tu ofes ainfi prendre le mords aux dents, demeure, & en courant ainfi déchaîné, ne fui pas.

FREDERIC *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en fautant aux ennemis.*

O ciel! ma vie eft perdue!

HERACLIUS *courant fur lui.*

C'eft mon ennemi, qu'il meure.

(*l*) On ne conçoit rien à ce difcours de *Cintia.* Je l'ai traduit fidèlement.

Pues, no me puedo declarar:
Aunque quifiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi efperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer? cielos piadofos!

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui eft amoureux d'elle?

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux! qu'ai-je entendu? tout eſt toujours équivoque entr'eux. Toujours ces voix, *qu'il meure*, *qu'il ne meure pas!* Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je ſuis toujours en doute, je ſuis confondu.

HERACLIUS.

Ne ſois plus en doute à préſent. Si tu as voulu faire ici l'eſſai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité ſe montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il diſait la première fois, *qu'il meure*, & moi, *qu'il ne meure pas*. Tout eſt changé; c'eſt lui qui te défend, & c'eſt moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je ſuis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain préſage quand j'ai cru voir ton glaive enſanglanté?

LEONIDE.

Je ne me ſuis donc pas trompé non plus, en de-

vinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Fréderic, & dès soldats s'aprochent.*)

LIBIA.

C'eſt ici qu'eſt tombé Phocas.

FREDERIC.

C'eſt ici que ſon cheval l'a jetté par terre.

LEONIDE.

Je ne ſuis donc venu ici que pour ma perte.

(*Troupe de ſoldats.*)

UN SOLDAT.

Acourez-tous.... mais que vois-je?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par ſon fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas ſon fils.

LE SOLDAT.

Qui eſt-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de ſang, qui ne pouvant boire celui des autres, apaiſe ſa ſoif dans le ſien propre.

(*Phocas meurt en diſant ces paroles; mais comment*

peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang ? il faut donc qu'il se croye son père ; mais comment peut-il le croire ?)

CINTIA.

Déja tous ses gens sont en fuite, & les miens ayant secoué le joug de la tyrannie disent & redisent :

Vive Héraclius, qu'Héraclius vive !
Qu'il ceigne son front du sacré laurier !
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(Les soldats & le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.)

HERACLIUS.

Cette couronne apartient à Fréderic, il l'a méritée ; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, & non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes ; c'est à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FREDERIC.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment ?

HERACLIUS.

C'eſt que je me ſuis déja vu traité & vêtu en prince, & qu'enſuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(Il veut parler du château enchanté & de ſon habit de gala.)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti; j'ai menti auſſi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grace.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère, nous fumes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis & fidèle.

HERACLIUS.

Si par hazard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(Les tambours batent, les clairons sonnent, le peuple & les soldats s'écrient :)

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!

FREDERIC.

Que ces aplaudissemens finissent.

HERACLIUS.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son règne par être détrompé, quand il connoitra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, & qui ne puisse être un mensonge.

Fin de la troisième & dernière journée.



DISSERTATION DE L'ÉDITEUR

SUR

L'HÉRACLIUS DE CALDERON.

QUiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irégularité de Shakespear, sa grandeur & sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre; le même fracas d'action & de momens intéressans.

La grande diférence entre l'*Héraclius* de Calderon, & le *Jules César* de Shakespear, c'est que l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *mille & une nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, & rempli de tout ce que l'imagination éfrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de Shakespear, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de Brutus jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des yvrognes du tems de la reine Elizabeth; mais le fonds est toujours vrai, & ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans Calderon, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de

pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encor pis : mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés, pour ne pas apercevoir dans ce fameux Calderon la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste ; & sûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que Calderon ne savait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance parait assez quand il supose une reine de Sicile du tems de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, & surtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille pour le travestir d'une manière si horrible ? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français jusqu'au règne de Philippe V, & ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos livres de physique ; nous, au contraire, nous primes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols du tems de Louis XIII & de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid* ; il traduisit le *menteur*, la *suite du menteur* ; il imita *D. Sanche d'Arragon*. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de Calderon, il les ait insérés dans son *Héraclius*, & qu'il ait embelli le fonds

du ſujet? Molière ne prit-il pas deux ſcènes du *pédant joué* de Cyrano de Bergerac ſon compatriote & ſon contemporain?

Il eſt bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Calderon, mais il ne l'eſt pas que Calderon ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* eſpagnol était très fameux en Eſpagne, mais très inconnu à Paris. Les troubles qui furent ſuivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe faiſait, quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille? & quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors comme il avait avoué ſes traductions de Guillen de Caſtro, quand on les lui eut injuſtement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du *menteur*. C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de Calderon dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduits de Calderon ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon *Héraclius* eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu Calderon en vue, n'aurait-il pas dit que les Eſpagnols commençaient enfin à imiter les Français, & leur faiſaient le même honneur qu'ils en avaient re-

çu? aurait-il ſurtout apellé l'*Héraclius* de Calderon une belle copie?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comédia* fut jouée; mais on eſt ſûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, & plus tard qu'en 1640. Elle ſe trouve citée (dit-on) dans des romances de 1641. Ce qui eſt certain, c'eſt que le docteur maître Emanuel de Guera, juge eccléſiaſtique, chargé de revoir tous les ouvrages de Calderon après ſa mort, parle ainſi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en eſte raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître Emanuel aurait-il dit que Calderon n'imita jamais perſonne, s'il avait pris le ſujet d'*Héraclius* dans Corneille? Ce docteur était très inſtruit de tout ce qui concernait Calderon; il avait travaillé à quelques-unes de ſes comédies; tantôt ils faiſaient enſemble des pièces galantes, tantôt ils compoſaient des actes ſacramentaux qu'on joue encor en Eſpagne. Ces actes ſacramentaux reſſemblent pour le fonds aux anciennes pièces italiennes & françaiſes, tirées de l'écriture; mais elles ſont chargées de beaucoup d'épiſodes & de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces pièces à Louis XIV les premières années de ſon mariage.

Au reſte, il eſt très inutile au progrès des arts de ſavoir qui eſt l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui eſt utile, c'eſt de ſavoir ce qui eſt bon ou mauvais, ce qui eſt bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, & de ſe faire des idées juſtes d'un art ſi longtems bar-

bare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & preſque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection ſpécieuſe en faveur des irégularités des théâtres eſpagnols & anglais. Des peuples pleins d'eſprit ſe plaiſent, dit-on, à ces ouvrages; comment peuvent-ils avoir tort?

Pour répondre à cette objection tant rebatue, écoutons Lopez de Vega lui-même, génie égal pour le moins à Shakeſpear. Voici comme il parle à peu près dans ſon épitre en vers, intitulée, *nouvel art de faire des comédies en ce tems.*

Les Vandales, les Goths dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains:
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,

Nos aïeux étoient des barbares (m).
L'abus règne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit (n).
Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de ſervir l'ignorance:
J'enferme ſous ſix verroux (o)
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.

(*m*) Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſeñaron el vulgo a ſus rudezas?

(*n*) Muere ſin fama è gallardou.

(*o*) Encierro los preceptos con ſeis llaves &c.

Le public est mon maître, il faut bien le servir ;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche ; & il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épitre, il en est à sa quatre-cent-quatre-vingt-troisième pièce de théâtre ; il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lopez & de Shakespear était d'être comédiens ; mais Molière était comédien aussi ; & au lieu de s'asservir au détestable goût de son siécle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût ; si cela n'était pas, il n'y aurait aucune diférence entre les chansons du pont-neuf & le second livre de Virgile. Les chantres du pont-neuf seraient bien reçus à nous dire : nous avons notre goût ; Auguste, Mécène, Pollion, Varius, avaient le leur, & la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pièces irrégulières & bizares. Qui ? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus & pater & res*, se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième & le sixième livre de Virgile, & le sauront par cœur, soyez sûr que

bar[illegible] [illegible]s beautés de tous les tems & de [illegible]ux. Quand vous verrez les beaux mor[illegible] [illegible] *Cinna* & d'*Athalie* aplaudis sur tous les [illegible]res de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à [illegible]arme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure?



LES

LES
LOIX DE MINOS,
TRAGÉDIE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A Monseigneur le Duc de RICHELIEU, *Pair & Maréchal de France, Gouverneur de Guyenne, &c. Premier Gentilhomme de la chambre du Roi, &c.*

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'Académie avec Varron (car il faut toujours citer quelque ancien pour en imposer aux modernes :)

Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.

Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très invariablement ataché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, & à qui nous devons une reconnaissance éternelle ; mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, & l'Académie vous a fait le nôtre. Permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui

ſerait moins mauvaiſe, ſi je ne l'avais pas faite loin de vous. J'ateſte tous ceux qui vivent avec moi, que le feu de ma jeuneſſe m'a fait compoſer ce petit drame en moins de huit jours pour nos amuſemens de campagne, qu'il n'était point deſtiné au théâtre de Paris, & qu'il n'en n'eſt pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'eſſaier encore ſi on pouvait faire réuſſir en France une tragédie profane qui ne fût pas fondée ſur une intrigue d'amour, ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreſte, dans d'autres pièces, & ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire Valade, qui eſt ſans doute un de vos beaux eſprits de Paris, s'étant emparé d'un manuſcrit de la pièce, ſelon l'uſage, l'a embelli de vers compoſés ou par lui ou par ſes amis, & a imprimé le tout ſous mon nom auſſi proprement que cette rapſodie méritait de l'être. Ce n'eſt point la tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier, c'eſt la mienne en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous ſavez, eſt l'ame du monde. Elle établit ſon trône pour un jour ou deux dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, & s'en retourne bien vite à la cour où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le ſavez, vous le digne diſciple du maréchal de Villars dans la plus brillante & la plus noble de toutes les carrières; vous vites ce hé-

ros qui ſauva la France, qui ſut ſi bien faire la guerre & la paix, ne jouir de ſa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il falut qu'il enterrât ſon ſiécle pour qu'un nouveau ſiécle lui rendit pleinement juſtice. On lui reprochait juſqu'à ſes prétendues richeſſes, qui n'aprochaient pas à beaucoup près de celles des traitans de ces tems-là. Mais ceux qui étaient ſi baſſement jaloux de ſa fortune n'oſaient pas dans le fond de leur cœur envier ſa gloire, & baiſſaient les yeux devant lui.

Quand ſon ſucceſſeur vengeait la France & l'Eſpagne dans l'iſle de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon, qu'il falait envoyer un autre général à ſa place? Et Mahon était déja pris.

Vous fites des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'eſt ni au général, ni au plus aimable des Français que je m'adreſſe ici; je ne parle qu'à mon doyen. Comme il ſait le grec auſſi-bien que moi, je lui citerai d'abord Héſiode, qui dans l'*erga kai imerai*, connu de tous les courtiſans, dit en termes formels.

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton,
Kai ptokos ptoko phdonei, kai aeidon aeido.

Le potier eſt ennemi du potier, le maſſon du maſſon,

le gueux même porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace disait plus noblement à Auguste:

.... diram qui contudit hydram,
Comperit invidiam supremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à Racine:

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent,
Et son trop de lumière importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,
Faire au poids du bon-sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Tout cela est d'un ancien usage; & cette étiquette subsistera longtems. Vous savez que je commentai Corneille il y a quelques années par une détestable envie; & que ce commentaire, auquel vous contribuates par vos générosités, à l'exemple du Roi, était fait pour acabler ce qui restait de la famille & du nom de ce grand hom-

me. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'abbé d'Aubignac, prédicateur ordinaire de la cour qui croyait avoir fait une pratique du théâtre, & une tragédie, apellait Corneille *Mascarille* & le traitait comme le plus méprisable des hommes. Il se mettait contre lui à la tète de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant soi disant jésuites acusèrent Racine de cabaler pour le jansénisme, & le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, si un homme réussit un peu pour quelque tems, ses rivaux ou ceux qui prétendent l'ètre disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins & les convulsions : ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire. Enfin ils soupçonnent qu'il est athée. Ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles, afin qu'ils le disent à leurs pratiques, & que la chose revienne à quelque homme bien zélé, bien morne & bien méchant qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de lettres sont assez comme monsieur Chicaneau & mademoiselle la comtesse de Pimbéche.

Qu'est-ce qu'on vous a fait? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des let-

tres un petit canton où cabalera *le pauvre diable* (*a*) avec ſes ſemblables. Mais auſſi, monſeigneur, il ſe trouvera toujours en France des ames nobles & éclairées, qui ſauront rendre juſtice aux talens, qui pardonneront aux fautes inſéparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux arts. Et à qui apartiendra-t-il plus d'en être le ſoutien qu'au neveu de leur principal fondateur? C'eſt un devoir ataché à votre nom. C'eſt à vous de maintenir la pureté de notre langue qui ſe corrompt tous les jours, c'eſt à vous de ramener la belle littérature & le bon gout dont nous avons vu les reſtes fleurir encore. Il vous apartient de protéger la véritable philoſophie, également éloignée de l'iréligion & du fanatiſme. Quelles autres mains que les vôtres ſont faites pour porter au trône les fleurs & les fruits du génie français, & pour en écarter la calomnie qui s'en raproche toujours, quoique toujours chaſſée? A quel autre qu'à vous les académiciens pouraient-ils avoir recours dans leurs travaux & dans leurs aflictions? Et quelle gloire pour vous dans un âge où l'ambition eſt aſſouvie & où les vains plaiſirs ont diſparu comme un ſonge, d'être dans un loiſir honorable le père de vos confrères! L'ame du grand Armand s'aplaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'académie Françaiſe.

(*a*) Voyez la petite pièce intitulée *le pauvre diable*.

Après avoir fait Œdipe & les loix de Minos, à près de soixante années l'un de l'autre, & après avoir été calomnié & persécuté pendant ces soixante ans, sans en faire que rire, je sors presque octogénaire, (c'est-à-dire beaucoup trop tard) d'une carière épineuse, dans laquelle un gout irésistible m'engagea trop longtems.

Je souhaite que la scène françaife, élevée dans le grand siécle de Louis XIV au-dessus du théâtre d'Athènes & de ceux de toutes les nations, reprenne la vie après moi; qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés; & qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont pas ne s'ameutent point pour le faire tomber, pour l'écraser dans sa chute, & pour l'oprimer par les plus absurdes impostures.

Qu'il ne soit pas mordu par les foliculaires, comme toute chair bien saine l'est par les insectes, ces insectes & ces foliculaires ne mordant que pour vivre.

Je souhaite que la calomnie ne député point quelques-uns de ses serpens à la cour, pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour par hazard entende parler de ses talens.

Puiſſent les tragédies n'être déſormais ni une longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques apellé par les Anglais *ſhow*, & par nous *la rareté*, *la curioſité* !

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour comme un amour de comédie dans le gout de Térence, avec déclaration, jalouſie, rupture, & raccommodement !

Qu'on ne ſubſtitue point à ces langueurs amoureuſes des avantures incroyables & des ſentimens monſtrueux exprimés en vers plus monſtrueux encore, & remplis de maximes dignes de Cartouche & de ſon ſtile.

Que dans le déſeſpoir ſecret de ne pouvoir aprocher de nos grands maitres, on n'aille pas emprunter des haillons afreux chez les étrangers quand on a les plus riches étofes dans ſon pays.

Que tous les vers ſoient harmonieux & bien faits : mérite abſolument néceſſaire, ſans lequel la poëſie n'eſt jamais qu'un monſtre : mérite auquel preſqu'aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne ſoit pas auſſi mépriſé qu'il eſt noble & dificile.

Que Faxhal & les comédiens de bois ne faſſent pas abſolument déſerter *Cinna* & *Iphigénie*.

Que perſonne n'oſe plus ſe faire valoir par la témérité de condamner des ſpectacles aprouvés, entretenus, payés par les rois très chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité ſerait auſſi abſurde que l'était la bulle *in cœna Domini* ſi ſagement ſuprimée.

Enfin j'oſe eſpérer que la nation ne ſera pas toujours en contradiction avec elle-même ſur ce grand art, comme ſur tant d'autres choſes.

Vous aurez toujours en France des eſprits cultivés & des talens. Mais tout étant devenu *lieu-commun*, tout étant problématique à force d'être diſcuté, l'extrême abondance & la ſatiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand ſiècle, le dégout du public ſuccédant à cette ardeur qui nous animait du tems des grands hommes, la multitude des journaux & des brochures & des dictionaires ſatiriques ocupant le loiſir de ceux qui pouraient s'inſtruire dans quelques bons livres utiles, il eſt fort à craindre que le gout ne reſte chez un petit nombre d'eſprits éclairés, & que les arts ne tombent chez la nation.

C'eſt ce qui ariva aux Grecs après Démoſthène, Sophocle & Euripide. Ce fut le ſort

des Romains après Cicéron, Virgile & Horace; ce sera le nôtre. Déja pour un homme à talens qui s'élève, dont on est jaloux & qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talens qu'on acueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, & qui sont remplacés par d'autres éphémères. On est acablé sous le nombre infini de livres faits avec d'autres livres. Et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infames vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la musique, sont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts : mais que le grand artiste est rare !

L'écrivain le plus méprisable & le plus bas peut dire son avis sur trois siècles sans en connaître aucun, & calomnier lâchement pour de l'argent ses contemporains, qu'il connait encor moins : on le soufre, parce qu'on l'oublie. On laisse tranquilement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des états. Mais si dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, monseigneur, ces réflexions; je les soumets à votre jugement & à celui de

l'académie, dont j'espère que vous serez longtems l'ornement & le doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage du respectueux & tendre atachement d'un vieillard plus sensible à votre bienveillance, qu'aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.



Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
L'apareil du pouvoir, & nulle autorité.
J'ai prodigué mon sang, je règne, & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave
Semble dicter l'arêt qui condamne ses jours.
Si je l'avais proscrite elle aurait leurs secours.
Tel est l'esprit des grands, depuis que la naissance
A cessé de donner la suprême puissance.
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on veut partager,
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager (1).

DICTIME.

Ce trône a ses périls; je les connais sans doute;
Je les ai vus de près; je sais ce qu'il en coute.
J'aimais Idomenée, il mourut exilé,
En pleurant sur un fils par lui-même immolé (2).
Par le sang de ce fils il crut plaire à la Crète.
Mais comment subjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconstant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il est entouré?
Ses flots sont élevés, mais c'est contre le trône;
Une sombre tempête en tout tems l'environne.
Le sort vous a réduit à combatre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conseils, les autres par les armes;
Vos jours toujours troublés sont entourés d'allarmes:
Hélas! des meilleurs rois c'est souvent le destin,
Leurs pénibles travaux se succèdent sans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharés à mourir condamnée,

N'ait

N'ait pas à votre exemple atendri tous les cœurs,
Que ce ſaint homicide ait des aprobateurs,
Qu'on ait juſtifié cet uſage exécrable,
C'eſt-là ce qui m'étonne, & cette horreur m'acable.

TEUCER.

Que veux-tu? ces guerriers ſous les armes blanchis,
Vieux ſuperſtitieux aux meurtres endurcis,
Deſtructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquile égorger Polixène (3).
Ils redoutaient Calcas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calcas nouveau plus implacable qu'eux.
Tel eſt l'aveuglement dont la Grèce eſt frapée:
Elle eſt encor barbare (4) & de ſon ſang trempée,
A des dieux deſtructeurs elle ofre ſes enfans:
Ses fables ſont nos loix, ſes dieux ſont nos tirans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire.
D'illuſtres atentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolens dans le crime, & tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras,
S'il faut le ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible; & mon ame atendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, & je plains ſa beauté.
Ami, je crains les dieux; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais ofrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans
Du fond de leurs forets viendront dans peu de tems
Racheter leurs captifs, & furtout cette fille,
Que le fort des combats arache à fa famille.
On peut traiter encor, & peut-être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint fi féroces.
Nos Grecs font bien trompés; je les vois glorieux
De cultiver les arts & d'inventer des dieux.
Cruellement féduits par leur propre impofture,
Ils ont trouvé des arts & perdu la nature.
Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds (5),
Sans autels & fans trône, errans & vagabonds,
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles.
La nature eft leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraitra nous les écouterons.
Les arcontes & moi, felon nos loix antiques,
Donnerons audience à ces hommes ruftiques.
Reçoi-les. Et furtout qu'ils puiffent ignorer
Les facrés atentats qu'on ofe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhore l'entrevue.
Puis-je voir fans frémir ces fauvages guerriers,
De ma famille entière infolens meurtriers?

J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent;
Mais ils ofrent la paix où tous mes vœux aſpirent;
J'étouferai la voix de mes reſſentimens:
Je vaincrai mes chagrins qui réſiſtaient au tems;
Il en coute à mon cœur; tu connais ſa bleſſure;
Ils vont renouveller ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'atend?
On vient. Puiſſent les dieux que ma juſtice implore,
Ces dieux trop mal ſervis, ces dieux qu'on deshonore,
Inſpirer la clémence, acorder à mes vœux
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME: *le pontife* PHARÉS *avance avec les ſacrificateurs à ſa droite. Le roi eſt à ſa gauche acompagné des arcontes de la Crète.*

PHARÉS *au roi & aux arcontes.*

PRenez place, ſeigneurs, au temple de Gortine (6).
Adorez & vengez la puiſſance divine.
(*Ils montent ſur une eſtrade, & s'aſſaient dans le même ordre. Pharès continue.*)
Prêtres de Jupiter, organes de ſes loix,
Confidens de nos dieux. — Et vous rois des Crétois, —
Vous arcontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux ſacrés du maitre du tonnerre,

Voici le jour de ſang, ce jour ſi ſolemnel,
Où je dois immoler aux marches de l'autel
L'holocauſte atendu que notre loi commande.
(7) De ſept ans en ſept ans nous devons en ofrande
Une jeune captive aux mânes des héros.
Ainſi dans ſes décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait ſur les enfans d'Égée
La majeſté des dieux & la mort d'Androgée.
Nos ſufrages, Teucer, vous ont donné ſon rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre ſang.
Nous vous avons choiſi, quand par Idomenée
L'iſle de Jupiter ſe vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté.
Soutenez de nos loix l'inflexible équité.
Jupiter veut le ſang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit ſur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux,
Ennemis de nos loix, & proſcrits par nos dieux,
Des repaires ſanglans de leurs antres ſauvages
Ont cent fois de la Crète infeſté les rivages:
Toujours envain punis ils ont toujours briſé
Le joug de l'eſclavage à leur tête impoſé.
(*à Teucer.*)
Rempliſſez à la fin votre juſte vengeance.
Une épouſe, une fille à peine en ſon enfance,
Aux champs de Bérécinthe en vos premiers combats,
Sous leurs toits embraſés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on apaiſe leurs mânes, —
Exterminez, grands dieux, tous ces peuples profânes!

Le vil ſang d'une eſclave à nos autels verſé
Eſt d'un bien faible prix pour le ciel ofenſé.
C'eſt du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a beſoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais ſoutiens de l'état, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire — & vous, prêtres des dieux.
Dans cette longue guerre où la Créte eſt plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor ſa perte; un coup auſſi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre & le carnage alors ſont légitimes.
Nul ne m'enſeignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'état, à mon cœur.
Mais l'autel ruiſſelant du ſang d'une étrangère
Peut-il ſervir la Crète & conſoler un père?
Plût aux dieux que Minos, ce grand légiſlateur,
De notre république auguſte fondateur,
N'eut jamais commandé de pareils ſacrifices.
L'homicide en éfet rend-il les dieux propices?
Avons-nous plus d'états, de tréſors & d'amis,
Depuis qu'Idoménée eut égorgé ſon fils? —
Guerriers, c'eſt par vos mains qu'aux feux vengeurs en proye
J'ai vu tomber les murs de la ſuperbe Troye.
Nous répandons le ſang des malheureux mortels,
Mais c'eſt dans les combats, & non point aux autels.
Songez que de Calcas & de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le ſang d'Iphigénie (8).

Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuse & florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente ?
Les enfans de Cydon seront-ils plus soumis ?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des dieux rendons un autre hommage.
Méritons ses bontés, mais par notre courage.
Vengeons nous, combatons, qu'il seconde nos coups.
Et vous, prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles
Pour les esprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il sufit. Vous n'êtes en éfet
Que son premier organe & son premier sujet.
C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse ;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troye acorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide ofrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grace. Écoutez en silence
La voix de sa justice ou bien de sa clémence ;
Il commande à la terre, à la nature, au sort,
Il tient entre ses mains la naissance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous presse ?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
Pour le dernier objet qui fut sacrifié.
Nous ne connaissons point cette fausse pitié.

Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète,
Portez celui des dieux dont je suis l'interprête.
Mais voici la victime.
(On amène Astérie couronnée de fleurs & enchaînée.)

SCENE III.

Les personnages précédens, ASTÉRIE.

DICTIME.

A Son aspect, seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encor il est de barbarie !
Que ma triste raison gémit sur ma patrie !

PHARÉS.

Captive des Crétois, remise entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arêt de tes destins,
C'est à toi de parler, & de faire connaitre
Quel est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naitre.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom.
Ma mère est au tombeau ; le vieillard Azémon,
Mon digne & tendre père a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait passer son courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Est notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÉS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Est un fantôme vain que ton impiété
Fait servir de prétexte à ta férocité.

PHARÉS.

Apren que ton trépas, qu'on doit à tes blasphêmes,
Est déja préparé par mes ordres suprêmes.

ASTÉRIE.

Je le sais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le sais, inhumain; mais j'espère un vengeur.
Tous mes concitoyens sont justes & terribles,
Tu les connais, tu sais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton Dieu par un aigle portés
Ne te sauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il existe, & s'il régit la terre,
S'il nâquit parmi vous, s'il lance le tonnerre (9),
Il saura bien sur toi, monstre de cruauté,
Venger son divin nom si longtems insulté.
Puisse tout l'apareil de ton infâme fête,
Tes couteaux, ton bucher, retomber sur ta tête!
Puisse le temple horrible où mon sang va couler,
Sur ma cendre, sur toi, sur les tiens s'écrouler!
Périsse ta mémoire! & s'il faut qu'elle dure,
Qu'elle soit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteste tes dieux.
Voila mes vœux, mon culte, & mes derniers adieux.
Et toi que l'on dit roi, toi qui passes pour juste,
Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguste,

Et qui du tribunal où les loix t'ont porté
Semble tourner sur moi des yeux d'humanité;
Plains-tu mon infortune en voulant mon supplice?
Non, de mes assassins tu n'es pas le complice.

MÉRIONE *arconte à Teucer.*

On ne peut faire grace, & votre autorité
Contre un usage antique, & par tout respecté,
Opposerait, seigneur, une force impuissante.

TEUCER.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente!...

MÉRIONE.

Il faut du sang au peuple, & vous le connaissez.
Ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être;
Mais en Crète elle est sainte! & vous n'êtes pas maître
De secouer un joug dont l'état est chargé.
Tout pouvoir a sa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il est trop barbare il faut qu'on l'abolisse.

MÉRIONE.

Respectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la justice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Busiris on vous vit abhorer?

Oui, j'estime en Minos le guerrier politique.
Mais je déteste en lui le maître tirannique.
Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir.
Je suis moins roi que lui, mais je crois mieux valoir.
En un mot, à mes yeux votre ofrande est un crime.

(à Dictime.)

Vien, suis-moi.

PHARÈS *se lève, les sacrificateurs aussi & descendent de l'estrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous osez! . . . . . .

SCENE IV.

Les personnages précédens. UN HÉRAUT *arive le caducée à la main. Le roi, les arcontes, les sacrificateurs sont debout.*

LE HÉRAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y sont présentés.
De l'olivier sacré les branches pacifiques,
Simbole de concorde, ornent leurs mains rustiques.
Ils disent que leur chef est parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs aporter la rançon.

PHARÉS.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaitre
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maitre.

TEUCER.

La loi veut qu'on difère. Elle ne ſoufre pas
Que l'étendart de paix & celui du trépas
Étalent à nos yeux un coupable aſſemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons diſtinguer (ſi nous avons des mœurs)
Le tems de la clémence, & le tems des rigueurs.
C'eſt par-là que le ciel, ſi l'on en croit nos ſages,
Des malheureux humains atira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut ſauver le jour. ---
Allez, qu'on la remène en cette même tour
Que je tiens ſous ma garde, & dont on l'a tirée
Pour être en holocauſte à vos glaives livrée. ---
Sénat, vous aprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grace, ô roi! ſi tu veux m'épargner.
Mon ſuplice eſt injuſte autant qu'épouvantable.
Et quoique j'y portaſſe un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourir,
Nos premières leçons ſoient d'aprendre à mourir,
Le jour m'eſt cher... hélas, mais s'il faut que je meure,
C'eſt une cruauté que d'en diférer l'heure.

(*On l'emmène.*)

TEUCER.

Le conseil est rompu. — Vous braves combatans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal aisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faiblesse, & réprimer l'audace.
Tels sont mes sentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander,
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie.
Servez-la. Mais sur-tout si vous craignez les dieux,
Aprenez d'un monarque à les connaitre mieux.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, GARDES, DATAME, & les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

Où font ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les faffe aprocher : --- mais je les vois paraitre. ---
Qui de vous eft Datame? & quel titre d'honneur
Diftingue fa naiffance ainfi que fa valeur ?

DATAME.

C'eft moi qui fuis Datame; & ma grandeur unique
Eft de verfer mon fang pour notre république.
Tous les titres font vains. Il fufit de mon nom.

DICTIME.

Eft-ce vous qui venez ofrir une rançon?
Penfez-vous, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougiffons pas de propofer la paix.
Je l'aime, je la veux, fans l'acheter jamais.

Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inſtruiſit à vaincre, & qui me ſert de père,
S'eſt chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres ſurpris.
Nous venons les tirer d'un infâme eſclavage,
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eſt-il ici ?

DATAME.

Son âge
A retardé ſa courſe; & je puis en ſon nom
De la belle Aſtérie annoncer la rançon.
Du ſommet des rochers qui diviſent les nues,
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues:
Tandis que ce vieillard, qui nous ſuivra de près,
A percé les détours de nos vaſtes forêts;
Par le fardeau des ans ſa marche eſt rallentie.

DICTIME.

Il aporte, dis-tu, la rançon d'Aſtérie ?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut préſenter;
Cydon ne produit rien qui puiſſe vous flater.
Vous allez ravir l'or au ſein de la Colchide:
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous ofrir ?

DICTIME.

Votre cœur, & vos bras dignes de nous ſervir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Longtems nos adverſaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en ſouverains.
Remettez, dès ce jour, Aſtérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel eſt ſon ſort ?

DATAME.

Elle me fut ravie.
À peine ai-je touché cette terre ennemie.
J'arive, je demande Aſtérie à ton roi,
A tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je vois.
Je viens ou la reprendre, ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illuſtre infidèle
Arma dix ans vos Grecs indignement ſéduits :
Une cauſe plus juſte ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez moi mon ſeul bien, réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être juſqu'au tombeau vos plus grands ennemis.
Nous mourons dans les murs de vos cités en flammes
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes.....

(*à Dictime.*)

Guerrier, qui que tu ſois, c'eſt à toi de ſavoir
Ce que peut le courage armé du déſeſpoir.
Tu nous connais : prévien le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous ſavons réprimer cette audace indiſcrète.
J'ai pitié de l'erreur qui parait t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous inſulter.
Calme tes vains tranſports. Apren, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince ſe déclare;
Qu'il épargne ſouvent le ſang qu'on veut verſer,
Qu'il punit à regret, qu'il ſait récompenſer;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère ſurtout la juſtice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce roi?
S'il eſt grand, s'il eſt bon, que ne vient-il à moi?
Que ne me parle-t-il?... La vertu perſuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambaſſade
Doit paraitre au ſénat avec tes compagnons.
Il faut ſe conformer aux loix des nations.

DATAME.

Eſt-ce ici ſon palais?

DICTIME.

Non: ce vaſte édifice
Eſt le temple, où des dieux j'ai prié la juſtice

De

De détourner de nous les fléaux destructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui? Minos, ce grand fourbe & ce roi si cruel!
Lui, dont nous détestons & le trône & l'autel,
Qui les teignit de sang. Lui, dont la race impure
Par des amours afreux étonna la nature (10).
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,
Et qui donna des loix pour nous tiranniser!
Lui, qui du plus pur sang que votre Grèce honore
Nourit sept ans ce monstre apellé Minotaure!
Lui qu'enfin vous peignez dans vos mensonges vains
Au bord de l'Achéron jugeant tous les humains,
Et qui ne mérita par ses fureurs impies
Que d'éternels tourmens sous les mains des furies! —
Parle: est-ce là ton sage, est-ce là ton héros?
Crois-tu nous éfrayer à ce nom de Minos?
Oh! que la renommée est injuste & trompeuse!
Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse,
Ses loix & ses travaux sont par nous abhorés.
On méprise en Cydon ce que vous adorez.
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ses abus, & les nôtres sont grands:
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,

Ami de l'équité, dont les loix salutaires
Aboliront bientôt tant de loix sanguinaires.
Pren confiance en lui, sois sûr de ses bienfaits:
Je jure par les dieux....

DATAME.

Ne jure point; promets....
Promets nous que ton roi sera juste & sincère,
Qu'il rendra dès ce jour Astérie à son père....
De ses autres bienfaits nous pouvons le quiter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à souhaiter.
La nature pour nous fut assez bienfaisante:
Aux creux de nos vallons sa main toute puissante
A prodigué ses biens pour prix de nos travaux.
Nous possédons les airs, & la terre & les eaux:
Que nous faut-il de plus? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat fastueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre sont nos arts;
L'enceinte des rochers a formé nos ramparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis. — Méritez-vous de l'être?

DICTIME.

Oui, Teucer en est digne; oui, peut-être aujourd'hui
En le connaissant mieux vous combatrez pour lui.

DATAME.

Nous!

DICTIME.

Vous-même. Il est tems que nos haines finissent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'unissent,

Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puiſſe de mon roi bleſſer la dignité ;
(*à ſa ſuite.*)
Mais il l'eſtimera. --- Vous, allez : qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare.
Qu'on traite avec reſpect ces guerriers généreux.
(*Ils ſortent.*)
Puiſſent tous les Crétois penſer un jour comme eux !
Que leur franchiſe eſt noble, ainſi que leur courage !
Le lion n'eſt point né pour ſoufrir l'eſclavage.
De pareils alliés ſont de mauvais ſujets ;
Leur mâle liberté peut ſervir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les loix de la Crète, & tous les arts d'Athène.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

IL faut prendre un parti ; ma triſte nation
N'écoute que la voix de la ſédition.
Ce ſénat orgueilleux contre moi ſe déclare.
On afecte ce zèle implacable & barbare,
Que toujours les méchans feignent de poſſéder,
A qui ſouvent les rois ſont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeſte induſtrie
Crier de tous côtés religion, patrie ;

Tous prêts à m'acuſer d'avoir trahi l'état,
Si je m'opoſe encor à cet aſſaſſinat.
Le nuage groſſit; & je vois la tempête
Qui ſans doute à la fin tombera ſur ma tête.

DICTIME.

J'oſerais propoſer, dans ces extrêmités,
De vous faire un apui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent ſubir,
Mais amis généreux, ils pouraient nous ſervir.
Il en eſt un ſurtout, dont l'ame noble & fière
Connait l'humanité dans ſon audace altière:
Il a pris ſur les ſiens, égaux par la valeur,
Ce ſecret aſcendant que ſe donne un grand cœur.
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'ateindre à ſa vertu, quoique dure & ſauvage.
Si de pareils ſoldats pouvaient marcher ſous vous,
On verrait tous ces grands ſi puiſſans, ſi jaloux,
De votre autorité qu'ils oſent méconnaitre
Porter le joug paiſible, & chérir un bon maître.
Nous voulions aſſervir des peuples généreux:
Feſons mieux: gagnons les; c'eſt-là régner ſur eux.

TEUCER.

Je le ſais. Ce projet peut ſans doute être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède afreux faut-il m'abandonner?
Faut-il perdre l'état pour le mieux gouverner?

Je veux ſauver les jours d'une jeune barbare,
Du ſang des citoyens ſerai-je moins avare?
Il le faut avouer: je ſuis bien malheureux!
N'ai-je donc des ſujets que pour m'armer contre eux?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourai-je obtenir qu'un illuſtre naufrage?
Ah! je ne ſuis pas roi, ſi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc, contre les loix la vertu ne peut rien!
Le préjugé fait tout! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteſtable!
Il domine au ſénat. On ne veut déſormais
Ni d'ofres de rançon, ni d'acord, ni de paix!

TEUCER.

Quelque ſoit ſon pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point ſa victime.
Va; dans ces mêmes lieux profanés ſi longtems,
J'aracherai leur proie à ces monſtres ſanglans.

DICTIME.

Puiſſiez-vous acomplir cette ſainte entrepriſe!

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favoriſe.
Et lorſque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces atentats ſacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire,)
Mon nom reſpecté d'eux vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'eſt un triſte ſort. —
Qui n'eſt de ſes bienfaits payé qu'après la mort,
Obtint-il des autels, eſt encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre;
Mais il faut bien me rendre à l'aſcendant vainqueur
Qui parle en ſa défenſe & domine en mon cœur. —
Gardes, qu'en ma préſence à l'inſtant on conduiſe
Cette Cydonienne entre nos mains remiſe. —

(*Les gardes ſortent.*)

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On oſe l'aracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour ſon ſuplice,
Qui preſſe au nom des dieux ce ſanglant ſacrifice.
Demeure: la voici. Sa jeuneſſe, ſes traits,
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.



SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE, GARDES.

ASTÉRIE.

Que prétend-on de moi! Quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rapelle?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés?
O roi! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez.

TEUCER.

Non. Je veille sur vous; & le ciel me seconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier séjour. ——
Malheureuse étrangère & respectable fille,
Que la guerre aracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir. —— Oubliez nos autels. ——
Une escorte fidèle aura soin de vous suivre.
Vivez. —— Qui mieux que vous a mérité de vivre?

ASTÉRIE.

Ah feigneur! ah mon roi! je tombe à vos genoux.
Tout mon cœur qui m'échape a volé devant vous.
Image des vrais dieux qu'ici l'on deshonore,
Recevez mon encens: en vous je les adore.
Vous feul, vous m'arachez aux monftres infernaux,
Qui me parlant en dieux n'étaient que mes boureaux.
Malgré ma jufte horreur de fervir fous un maitre,
Efclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je fuis atendri. —
Eft-il vrai qu'Azémon, ce père fi chéri,
Qui près de fon tombeau vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quité fa demeure?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais au fond de ma prifon
Ce qui s'eft pu paffer dans ma trifte maifon.

TEUCER.

Savez-vous que Datame envoyé par un père
Venait nous propofer un traité falutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être acordés?

ASTÉRIE.

Datame! lui, feigneur! que vous me confondez!
Il ferait dans les mains du fénat de la Crète?
Parmi mes affaffins?

TEUCER.

Dans votre ame inquiète
J'ai porté, je le vois, de trop ſenſibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous ſerait-il promis? eſt-ce un parent, un frère?
Parlez, ſon amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous oprima, plus je veux vous ſervir.

ASTÉRIE.

De quelle ombre de joye, hélas! puis-je jouir?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice?
Quels dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La juſtice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'himen n'ont point brillé pour moi.
Seigneur, Datame m'aime, & Datame a ma foi.
Nos ſermens ſont communs, & ce nœud vénérable
Eſt plus ſacré pour nous, eſt plus inviolable
Que tout cet apareil formé dans vos états
Pour aſſervir des cœurs qui ne ſe donnent pas.
Le mien n'eſt plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuſe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches ſoldats, qui dans les champs de Mars
N'oſeraient ſur Datame arêter leurs regards,
Ont ravi loin de lui des enfans ſans défenſe,
Et devant vos autels ont trainé l'innocence;
Ce ſont là les lauriers dont ils ſe ſont couverts.
Un prêtre veut mon ſang, & j'étais dans ſes fers.

TEUCER.

Ses fers !... ils sont brisés, n'en soyez point en doute.
C'est pour lui qu'ils sont faits. Et si le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel,
Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les dieux vous ont sauvée.
Il vous suivra bientôt. Rentrez. Que cette tour,
De la captivité jusqu'ici le séjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie
On vient. Ce serait peu d'assurer votre vie.
J'abolirai nos loix, ou j'y perdrai le jour.

ASTÉRIE.

Ah! que vous méritiez, seigneur, une autre cour,
Des sujets plus humains, un culte moins barbare!

TEUCER.

Allez, avec regret de vous je me sépare;
Mais de tant d'atentats, de tant de cruauté
Je vengerai mes dieux, vous & l'humanité.

ASTÉRIE.

Je vous crois; & de vous je ne puis moins atendre.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MÉRIONE.

MÉRIONE.

SEigneur, ſans paſſion pourez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MÉRIONE.

Les factions ne me gouvernent pas.
Et vous ſavez aſſez que dans nos grands débats,
Je ne me ſuis montré le fauteur ni l'eſclave
Des ſanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui ſéduit ſa faibleſſe, & nourit ſa fureur.
Vous penſez arêter d'une main courageuſe
Un torrent débordé dans ſa courſe orageuſe:
Il vous entrainera; je vous en avertis.
Pharès a pour ſa cauſe un violent parti,
Et d'autant plus puiſſant contre le diadème
Qu'il croit ſervir le ciel, & vous venger vous-même.
„ Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer,
„ A ſon père arachée, expira ſous le fer;
„ Et du ſang le plus vil indignement avare,
„ Teucer dénaturé reſpecte une barbare!...
„ Lui ſeul eſt inhumain: ſeul, à la cruauté
„ Dans ſon cœur inſenſible il joint l'impiété.

„ Il veut parler en roi quand Jupiter ordonne :
„ L'encenſoir du pontife ofenſe ſa couronne.
„ Il outrage à la fois la nature & le ciel,
„ Et contre tout l'empire il ſe rend criminel....
Il dit ; & vous jugez ſi ces accens terribles
Retentiront longtems ſur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les tranſports,
Et dont ſon bras puiſſant gouverne les reſſorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il ſut vous ſéduire.
M'aportez-vous ſon ordre & penſez-vous m'inſtruire ?

MÉRIONE.

Je vous donne un conſeil.

TEUCER.

Je n'en ai pas beſoin.

MÉRIONE.

Il vous ferait utile.

TEUCER.

Épargnez-vous ce ſoin.
Je ſais prendre ſans vous conſeil de ma juſtice.

MÉRIONE.

Elle peut ſous vos pas creuſer un précipice.
Tout noble dans notre iſle a le droit reſpecté (11)
De s'opoſer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MÉRIONE.

Notre pouvoir balance ainſi le vôtre.
Chacun de nos égaux eſt un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le ſais; tout noble eſt tyran tour-à-tour.

MÉRIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public eſclavage.

MÉRIONE.

Nul de nous ne peut rien s'il lui manque un ſufrage.

TEUCER.

La diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois.

MÉRIONE.

Seigneur, vous l'aprouviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès lors, enfin je la déteſte :
Soyez ſûr qu'à l'état elle ſera funeſte.

MÉRIONE.

Au moins, juſqu'à ce jour elle en fut le ſoutien ;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen.

Et j'agis en guerrier quand mon honneur l'exige.
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MÉRIONE.

Vous pouriez hazarder, dans ces diſſenſions,
Des véritables droits pour des prétentions! ...
Conſultez mieux l'eſprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop conſulté la licence anarchique.

MÉRIONE.

Seigneur, entre elle & vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en ſon nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, & pour l'honneur du trône.

MÉRIONE.

Nos loix....

TEUCER.

Laiſſez vos loix, elles me font horreur.
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MÉRIONE.

Propoſez une loi plus humaine & plus ſainte,
Mais ne l'impoſez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs. Il faut perſuader.
La prudence & le tems pouront tout acorder.

TEUCER.

Que le prudent me quite, & le brave me ſuive.
Il eſt tems que je règne & non pas que je vive.

MÉRIONE.

Régnez ; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juſte, & vous aprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, reſpectez votre maitre. —
Et nous, allons, Dictime, aſſembler nos amis,
S'il en reſte à des rois inſultés & trahis.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

PEnſent-ils m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faſte impoſant que la richeſſe étale ?
Croit-on nous amollir ? ces palais orgueilleux
Ont de leur apareil éfarouché mes yeux.
Ce fameux labirinthe, où la Grèce raconte
Que Minos autrefois enſevelit ſa honte,
N'eſt qu'un repaire obſcur, un ſpectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de ſplendeur
Eſt deſcendu, dit-on, du haut de l'empirée,
N'eſt qu'un lieu de carnage à ſa premiere entrée (12);
Et les fronts des béliers égorgés & ſanglans
Sont de ces murs ſacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié ſon infecte demeure.
Que tous ces monumens ſi vantés, ſi chéris,
Quand on les voit de près inſpirent de mépris!

UN

UN CYDONIEN.

Cher Datame, eſt-il vrai qu'en ces pourpris funeſtes
On n'ofre que du ſang aux puiſſances céleſtes ?
Eſt-il vrai que ces Grecs en tous lieux renommés
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés ?
La nature à ce point ſerait-elle égarée !

DATAME.

A des flots d'impoſteurs on dit qu'elle eſt livrée,
Qu'elle n'eſt plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux préſent des dieux, l'inſtinct de la vertu.
C'eſt en nous qu'il réſide; il ſoutient nos courages.
Nous n'avons point de temple en nos déſerts ſauvages;
Mais nous ſervons le ciel, & ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels & des aſſaſſinats.
Puiſſions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aſtérie & partir avec elle !

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié ſeule au glaive dérobés,
Eſclave pour eſclave; & quitons la contrée,
Où notre pauvreté qui dut être honorée
N'eſt aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils deſcendaient vers nous par un acueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos aziles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs & leurs bruyantes villes.
Ils ſont cruels & vains, polis & ſans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah ! furtout de leurs mains reprenons Aftérie.
Pouriez-vous reparaitre aux yeux de la patrie,
Sans lui rendre aujourd'hui fon plus bel ornement ?
Son père eft atendu de moment en moment ;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a fatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un feul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce filence & ces larmes ?
Je voulais à Teucer aporter mes allarmes ;
Mais on m'a fait fentir que, graces à leurs loix,
Des hommes tels que nous n'aprochent point les rois.
Nous fommes leurs égaux dans les champs de Bellone,
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immenfe intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels ?
Il ne falait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Aftérie à fon époux livrée,
On payait fa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moiffons, des fruits, des tréfors véritables
Qu'arachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs, Aftérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir fans elle, & venir la reprendre
Dans des ruiffeaux de fang & des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les persōnages précédens, UN CYDONIEN arivant.

LE CYDONIEN.

AH! savez-vous le crime?...

DATAME.

O ciel! que me dis-tu?
Quel désespoir est peint sur ton front abatu?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Astérie.....

DATAME.

Eh bien?...

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple est prêt pour son suplice.

DATAME.

Pour Astérie!

LE CYDONIEN.

Aprens que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet afreux séjour,
De je ne sais quels grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorans l'a déja condamnée.
Ils apaisent ainsi Jupiter ofensé.

O 2

DATAME.

Elle eſt morte !

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arêt eſt prononcé :
On doit l'exécuter dans ce temple barbare.
Voila, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide & qu'ils ont conſacré
Son ſang ofert aux dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguſte ils livrent à la flamme
Ces reſtes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.
(Il tombe entre les bras d'un Cydonien.)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en eſt encore un, bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De fraper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME *(revenant à lui.)*

Qui ! moi ! je ne pourais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les boureaux qui t'arachent la vie ! . . .

Je le pourai fans doute. — O mes braves amis,
Montrez ces fentimens que vous m'avez promis.
Périffez avec moi. Marchons.

(*On entend une voix d'une des tours.*)

Datame ! arrête !

DATAME.

Ciel ! .... d'où part cette voix ! quels dieux ont fur ma tête
Fait retentir au loin les fons de ces accens ?
Eft-ce une illufion qui vient troubler mes fens ?

La même voix.

Datame ! ...

DATAME.

C'eft la voix d'Aftérie elle-même ! —
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu fuprême,
Ombre chère & terrible à mon cœur défolé,
Eft-ce du fein des morts qu'Aftérie a parlé ?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à fon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entens plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là fa tombe ? Eft-ce là fa prifon ?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre ?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible furprife eft égale à la nôtre ?

Des prisons ! est-ce ainsi que ces adroits tirans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans !

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines !
Ne pourons-nous marcher sur leurs vastes ruines !

DATAME (*avance vers la tour.*)

Quel nouveau bruit s'entend ? — Astérie ? — ah grands dieux !
C'est elle, je la vois, elle marche en ces lieux. —
Mes amis, elle marche à l'afreux sacrifice :
Et voila les soldats armés pour son suplice.
Elle en est entourée.

(*On voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'est à ses pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir sacrifiés.

SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

Où pensez-vous aller, & qu'est-ce que vous faites ?
Quel transport vous égare, aveugles que vous êtes,
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah ! que de cet esclave ils suivent donc les pas ;

Qu'ils s'écartent furtout de ces autels horribles,
Dreffés par la vengeance à des dieux inflexibles ;
Qu'ils fortent de la Crête. Ils n'ont vu parmi nous
Que de juftes fujets d'un éternel couroux.
Ils nous déteſteront ; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aftérie au fuplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs afreux déferts. . . .
Mais de quels cris foudains retentiffent les airs !
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes
Que ce jour eft funefte & fait pour les allarmes !
Ah ! nos mœurs & nos loix, & nos rites afreux
Ne pouraient nous donner que des jours malheureux !
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure, cher Dictime.
Demeure. Il n'eft plus tems de fauver la victime.
Tous mes foins font trahis ; ma raifon, ma bonté,
Ont envain combatu contre la cruauté.
Envain bravant des loix la trifte barbarie,
Au fein de fes foyers je rendais Aftérie.
L'humanité plaintive implorant mes fecours
Du fer déja levé défendait fes beaux jours.

Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'aracher aux tirans leur innocente proie
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment ? quels atentats ?

TEUCER.

Ah ! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame....

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence ?

TEUCER.

Il payra de ſa tête une telle inſolence.
Lui ! s'ataquer à moi, tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté ;
Lorſque déja ma garde à mon ordre atentive
Allait loin de ce temple enlever la captive !
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne conçois pas ?
Étaient-ils contre moi tous deux d'intelligence ?
Était-ce là le prix qu'on dut à ma clémence ?
J'y cours ; le téméraire en ſa fougue emporté
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront ; voila tout le fruit de mon zèle.
Je faiſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche,
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche ;

Et dont je dois furtout à jamais me venger.
Où ma compaffion m'allait-elle engager !
Je trahiffais mon fang, je rifquais ma couronne,
Et pour qui ?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute eft commune ils doivent l'expier.
S'ils font tous deux ingrats il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'eft pas fans regret, mais la raifon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majefté du trône,
Ces parvis tout fanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Aftérie en fecret la grace, la jeuneffe,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéreffe.
Mais je ne dois penfer qu'à fervir mon pays.
Ces fauvages humains font mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encor une loi trop févère;
Mais il eft des mortels dont le dur caractère
Infenfible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé fur eux.
D'ailleurs, ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère ?
Ils ont voulu périr. C'en eft fait. — Mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne foient pas les témoins!

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HÉRAUT.

TEUCER.

Que font-ils devenus ?

LE HÉRAUT.

Leur fureur inouïe
D'un trépas mérité fera bientôt fuivie,
Tout le peuple à grands cris preffe leur châtiment :
Le fénat indigné s'affemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure fainte,
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainfi l'on va conduire Aftérie au trépas.

LE HÉRAUT.

Rien ne peut la fauver.

TEUCER.

(Je lui tendais les bras.)
Ma pitié me trompait fur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deftinée. —
L'arêt eft-il porté ?

LE HÉRAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer fur nos autels Aftérie à la mort.

Bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice.
On réserve Datame aux horreurs du suplice.
On ne veut point sans vous juger son atentat ;
Et la seule Astérie ocupe le sénat.

TEUCER.

C'est Datame en éfet, c'est lui seul qui l'immole.
Mes éforts étaient vains & ma bonté frivole.
Revolons aux combats : c'est mon premier devoir.
C'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir ;
Mon autorité faible est ici désarmée.
J'ai ma voix au sénat, mais je régne à l'armée.

LE HÉRAUT.

Le pére d'Astérie, acablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas pesans,
Se soutenant à peine, & d'une voix tremblante,
Dit qu'il aporte ici pour sa fille innocente
Une juste rançon, dont il peut se flater
Que votre cœur humain poura se contenter.

TEUCER.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes !
Ce vieillard a choisi des momens bien funestes.
De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flaté ?
Je ne le verrai point. Il n'est plus de traité.

LE HÉRAUT.

Il a, si je l'en crois, des présens à vous faire

Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père !
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux
Du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

LE HÉRAUT.

Il insiste, il nous dit qu'au bout de sa carière
Ses yeux se fermeraient sans peine à la lumière,
S'il pouvait à vos pieds se jetter un moment.
Il demandait Datame avec empressement.

TEUCER.

Malheureux !

DICTIME.

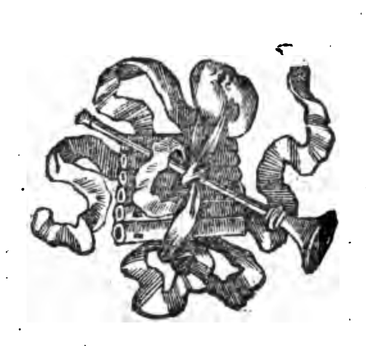
Acordons, seigneur, à sa vieillesse
Ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouse, & ma fille expirer dans mes bras,
Les consolations dans ce moment terrible
Ne descendirent point dans mon ame sensible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes sujets,
Et de civiliser l'agreste Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la sagesse infinie

Réſerve, je le vois, pour le plus heureux tems
Le jour trop diféré de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe (13),
Et la nuit des erreurs eſt encor ſur la Grèce. —
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés,
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfaiſante;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre eſt contente.

Fin du troiſième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZÉMON, *acompagné d'un esclave qui lui donne la main.*

AZÉMON.

Quoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires!
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout tems à leurs heureux Crétois,
Et daignaient rassurer l'étranger en allarmes,
Ne laissent voir au loin que des soldats en armes.
Un silence profond règne sur ces ramparts.
Je laisse errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour sanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté.
On n'ofre aucun azile à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie,
Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
O mes concitoyens simples & généreux,
Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
Que pourez-vous penser quand vous saurez l'outrage
Dont la fierté crétoise a pu flétrir mon âge !

Ah! si le roi savait ce qui m'amène ici,
Qu'il se repentirait de me traiter ainsi !
Une route pénible & la triste vieillesse
De mes sens fatigués acablent la faiblesse.

(Il s'assied.)

Goûtons sous ces cyprès un moment de repos.
Le ciel bien rarement l'acorde à nos travaux.

SCENE II.

AZÉMON sur le devant, TEUCER dans le fond précédé du HÉRAUT.

AZÉMON *au héraut.*

Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naitre,
Sans avoir dans la Crête entretenu ton maitre ?

LE HÉRAUT.

Étranger malheureux, je t'annonce mon roi,
Il vient avec bonté ; parle, rassure toi.

AZÉMON.

Va, puisqu'à ma prière il daigne condescendre,
Qu'il rende grace aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien, que prétends-tu, vieillard infortuné ?
Quel démon destructeur, à ta perte obstiné,
Te force à déserter ton pays, ta famille,
Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

AZÉMON *s'étant levé.*

Si ton cœur eſt humain, ſi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flater,
Elle n'eſt point à plaindre; & graces à mon zèle,
Un heureux avenir ſe déploira pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apren que déſormais
Il n'eſt plus de rançon, plus d'eſpoir, plus de paix.
Quite ce lieu terrible. Une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZÉMON.

Va, crain que je ne parte.

TEUCER.

Ainſi donc de ſon ſort
Tu ſeras le témoin, tes yeux verront ſa mort!

AZÉMON.

Elle ne moura point. Datame a pu t'inſtruire
Du deſſein qui m'amène & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cauſé le trépas.
Loin de l'afreux bucher précipite tes pas.
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémiſſant les reſtes de ta vie.
La mienne eſt plus cruelle, & tout roi que je ſuis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.

Va

Ton peuple a maſſacré ma fille avec ſa mère.
Tu reſſens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut aprendre à ſoufrir;
On voit mourir les ſiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Aſtérie eſt perdue.
Sa mort par mes bontés fut en vain ſuſpendue.
La guerre recommence; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de ſang déja prêts à courir.

AZÉMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.
Elle vivra, crois-moi; j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah! père infortuné, quelle erreur te tranſporte!

AZÉMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'aporte,
Sois ſûr que ces tréſors à tes yeux préſentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés;
Ceux qu'Achille reçut du ſouverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoye.

TEUCER.

Ceſſe de t'abuſer; remporte tes préſens.
Puiſſent les dieux plus doux conſoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai ſoin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZÉMON, LE HÉRAUT, GARDES.

DICTIME.

AH! quitez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur, du ſacrifice on fait tous les aprets:
Ce ſpectacle eſt horrible & la mort eſt trop près.
Le ſeul aſpect des rois ailleurs ſi favorable
Porte partout la vie, & fait grace au coupable.
Vous ne verriez ici qu'un apareil de mort.
D'un barbare étranger on va trancher le ſort.
Mais vous ſavez quel ſang d'abord on ſacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauſte impie.
Comme on eſt aveuglé! mes raiſons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi ſuſpendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'atend comme une fête auguſte & ſolemnelle.
L'autel de Jupiter eſt orné de feſtons.
On y porte à l'envi ſon encens & ſes dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette.
A ce lugubre ſon qui trois fois ſe répete
Sous le fer conſacré la victime à genoux.....
Pour la dernière fois, ſeigneur, retirons nous.
Ne ſouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.

Va, furtout qu'on ait foin de fes malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eft père; & je plains ce facré caractère.

AZÉMON.

Je te plains encor plus; & cependant j'efpère.

TEUCER.

Fui malheureux, te dis-je.

AZÉMON (*l'arêtant.*)

Avant de me quiter
Écoute encor un mot. Tu vas donc préfenter
D'Aftérie à tes dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres Crétois les mains toutes fanglantes
Vont chercher l'avenir dans fon fein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUÇER.

Il m'a défefpéré.
Il m'acable d'éfroi, je le hais, je l'abhore,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenais foin de fes jours innocens:
Je rendais Aftérie à fes triftes parens.
Je fens quelle eft ta perte & ta douleur amère.
Ç'en eft fait.

AZÉMON.

Tu voulais la remettre à fon père!
Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens aportent une caffette couverte de lames d'or. Azémon continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On aporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je ?

AZÉMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures,
Ils t'ont apartenu. — Tu gémis, & tu pleures. —
Ils sont pour Astérie, il faut les conserver.
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Astérie est le prix qu'il est tems que j'obtienne.
Elle n'est point ma fille. — Apren qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O ciel !

DICTIME.

O providence !

AZÉMON.

Oui, reçoi de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de son destin.

(Il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer qui l'examine en tremblant.)

Ce Pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,
Quand le sort des combats à nous deux si contraire
T'enleva ton épouse & qu'il la fit périr.
Voila cette rançon que je venais t'ofrir.
Je te l'avais bien dit : elle est plus précieuse
Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER (*s'écriant.*)

Ma fille !

DICTIME.

Justes dieux !

TEUCER *embrassant Azémon.*

Ah! mon libérateur! —
Mon père! mon ami! mon seul consolateur!

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée;
Je l'ai vu croître en grace, en beautés, en vertus.
Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER *à Dictime.*

Ma fille! — Allons, suis moi.

DICTIME.

Quels momens!

TEUCER.

Ah! peut-être
On l'entraine à l'autel, & déja le grand prêtre....
Gardes qui me suivez, secondez votre roi.

(*On entend la trompette.*)

Ouvrez vous, temple horrible (*a*)! ah! qu'est-ce que je voi!
Ma fille!

PHARÉS.

Qu'elle meure!

TEUCER.

Arête, qu'elle vive!

(*a*) Il enfonce la porte, le temple s'ouvre. On voit Pharès entouré de sacrificateurs. Astérie est à genoux aux pieds de l'autel. Elle se retourne vers Pharès en étendant la main & en le regardant avec horreur: & Pharès le glaive à la main est prêt à fraper.

AZÉMON.

Aftérie !

PHARÈS *à Teucer.*

Ofes-tu délivrer ma captive !

TEUCER.

Miférable ! ofes-tu lever ce bras cruel ! —
Dieux ! béniffez les mains qui brifent votre autel,
C'était l'autel du crime.

(*Il renverfe l'autel, & tout l'apareil du facrifice.*)

PHARÈS.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilège tiran, fera bientôt punie.

ASTÉRIE *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, augufte protecteur,
Eft-ce vous dont le bras équitable & vengeur
De mes jours malheureux a réuni la trame !
Ah ! fi vous les fauvez, fauvez ceux de Datame ;
Étendez jufqu'à lui vos fecours bienfaifans.
Je ne fuis qu'une efclave.

DICTIME.

O bienheureux momens !

TEUCER.

Vous efclave ! ô mon fang ! fang des rois ! fille chère !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTÉRIE.

Qui ! moi ?

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands.
Goute un deftin nouveau dans mes embraffemens.

Image de ta mère, à mes vieux ans rendue,
Join ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTÉRIE.

O mon roi!

TEUCER.

Dis, mon père — il n'eſt point d'autre nom.

ASTÉRIE.

Hélas! eſt-il bien vrai, généreux Azémon?

AZÉMON.

J'en ateſte les dieux.

TEUCER.

Tout eſt connu.

ASTÉRIE.

Mon père! —

TEUCER *à ſes gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment proſpère. —
Vous, écoutez.

ASTÉRIE.

O ciel! ô deſtins inouis!
Oui, ſi je ſuis à vous, Datame eſt votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déja la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès.
Déja de la vengeance ils font tous les aprêts:

On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il eſt, il parait leur apui.
Eſt-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye?
Quelle fureur aveugle à mes yeux ſe déploye?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poiſons de ſon ame allumé les ardeurs?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous acuſer de fraude, d'impoſture.
Datame en ſa puiſſance & de ſes fers chargé
A reçu ſon arêt, & doit être égorgé.

ASTÉRIE.

Datame! ah! prévenez le plus grand de ſes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui, ni ſes dieux n'auront plus de victimes.
Va, l'on ne verra plus de pareils atentats.

DICTIME.

Tranquile, il fraperait votre fille en vos bras.
Et le peuple à genoux, témoin de ſon ſuplice,
Des dieux dans ſon trépas bénirait la juſtice.

TEUCER.

Quand il ſaura quel ſang ſa main voulut verſer;
Le barbare, croi-moi, n'oſera m'ofenſer.
Quoique Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère.

Je ferai reſpecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous atendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaiſſe à vous complaire.
Il ateſte les loix, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de ſa vie. Et j'aurais de ma main
Dans ce temple à l'autel immolé l'inhumain,
Si le reſpect des dieux n'eut vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le ſanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je ſais être obéi.
S'il ne me rend Datame il en ſera puni,
Dût ſous l'autel ſanglant tomber mon trône en cendre.

(*à Aſtérie.*)

Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'atendre.

ASTÉRIE.

Seigneur! — ſauvez Datame, — aprouvez notre amour.
Mon ſort eſt en tout tems de vous dévoir le jour.

TEUCER *au héraut.*

Prends ſoin de ce vieillard qui lui ſervit de père
Sur les ſauvages bords d'une terre étrangère,
Veille ſur elle.

AZÉMON.

O roi! ce n'eſt qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis. —

(*Teucer sort avec Dictime & ses gardes.*)

O toi Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on ose nommer temple, & qu'avec tant d'horreur
Du sang des nations on souille en ton honneur!
C'est en ces lieux de mort, en ce repaire infâme,
Qu'on allait immoler Astérie & Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé sur eux?
Leur as-tu préparé des destins moins afreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore (14);
Dans nos bois, dans nos champs je te vois, je t'adore;
Ton temple est comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'ofrir, rien à sacrifier.
C'est toi qui donne tout. Ciel! protège une vie
Qu'à celle de Datame, hélas, j'avais unie!

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, si tel est notre sort,
Nous savons vous & moi comme on brave la mort.
Vous me l'avez apris, vous gouvernez mon ame;
Et je mourai du moins entre vous & Datame.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

TEUCER, AZÉMON, MÉRIONE, LE HÉRAUT, suite.

TEUCER *au héraut.*

ALlez, dites leur bien que dans leur arogance
Trop longtems pour faiblesse ils ont pris ma clémence,
Que de leurs atentats mon courage est lassé,
Que cet autel afreux par mes mains renversé
Est mon plus digne exploit & mon plus grand trophée.
Que de leurs factions enfin l'hydre étoufée,
Sur mon trône avili, sur ma triste maison,
Ne distilera plus les flots de son poison.
Il faut changer de loix, il faut avoir un maitre. —

(*Le héraut sort.*)

(*à Mérione.*)

Et vous qui ne savez ce que vous devez être,
Vous qui toujours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour servir votre roi,
Prétendez-vous encor, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abatre ou soutenir mon trône?
Ce roi, dont vous osez vous montrer si jaloux,
Pour vaincre & pour régner n'a pas besoin de vous.

Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour ou contre moi tirez enfin l'épée.
Il faut dans le moment les armes à la main
Me combatre, ou marcher sous votre souverain.

MÉRIONE.

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux acorde à votre fille,
Je vous ofre mon bras, mes trésors & mon sang.
Mais si vous abusez de ce suprême rang,
Pour fouler à vos pieds les loix de la patrie,
Je la défends, seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez résolu
D'usurper malgré nous un empire absolu,
De courber sous le joug de la grandeur suprême
Les ministres des dieux, & les grands, & moi-même.
Des vils Cydoniens vous osez vous servir
Pour oprimer la Crète & pour nous asservir.
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'état l'emporte sur un homme.

TEUCER.

Tout l'état est dans moi. — Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tirans.

MÉRIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'espère
Vous punir tous ensemble. Oui marchez, téméraire,

Oui, combatez ſous eux, je n'en ſuis point jaloux:
Je les mépriſe aſſez pour les joindre avec vous.

(*Mérione ſort.*)

(*à Azémon.*)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république;
Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi par qui je ſuis père, aten ſous ces ombrages,
Ou le comble, ou la fin de mes ſanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*Il ſort.*)

AZÉMON.

Ah! tu deviens mon roi. — Rendez-moi, juſtes dieux,
Avec mes premiers ans la force de le ſuivre!
Que ce héros triomphe, ou je ceſſe de vivre!
Datame & tous les ſiens, dans ces lieux raſſemblés,
N'y feraient-ils venus que pour être immolés!
Que devient Aſtérie? — Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verſer des larmes paternelles.



SCENE II.

ASTÉRIE, AZÉMON, GARDES.

ASTÉRIE.

Ciel! où porter mes pas, & quel sera mon sort!

AZÉMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille! — de ce nom mon amitié t'apelle;
Digne sang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conservés.
Tremble.

ASTÉRIE.

Qui moi trembler! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'ayiez instruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,
C'est moi seule, c'est moi qui dois le partager.

AZÉMON.

Ton père le défend.

ASTÉRIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZÉMON.

Sans armes & sans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir:
Va, nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE (*voulant sortir.*)

Ne puis-je pas mourir?

AZÉMON (*se mettant au devant d'elle.*)
Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue
Sans doute était horrible à mon ame abatue.
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime & tombais sans honneur.
La mort avec Datame est du moins généreuse;
La gloire adoucira ma destinée afreuse.
Les filles de Cydon toujours dignes de vous
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon sang, faut-il qu'il dégénère?
Les plaintes, les regrets & les pleurs sont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus;
Et s'il en est besoin, rafermissez mon ame.
J'ai honte de pleurer sans secourir Datame.

SCENE III.

Les personnages précédens, DATAME.

DATAME.

IL aporte à tes pieds sa joie & sa douleur.

ASTÉRIE.

Que dis-tu?

AZÉMON.

Quoi mon fils?

ASTÉRIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur!

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTÉRIE.

Vous vivez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre?
O ciel! ô providence, enfin triomphe auſſi
De tous ces dieux afreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combatre en ce jour mémorable
Des tirans de l'état le parti redoutable,
Les arcontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes dieux.
Nous entendions leurs cris tels que ſur nos rivages
Les ſiflemens des vents apellent les orages;
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux
De ne pouvoir mourir en combatant contre eux.
Teucer a pénétré dans la priſon profonde
Où cachés aux rayons du grand aſtre du monde
On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en ſacrifice oferts,
Ainſi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs geniſſes,
Dont le ſang, diſent-ils, plait à leurs dieux propices.
Il nous arme à l'inſtant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois
Moiſſonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ſes Crétois une foule craintive
Fuit, & laiſſe un champ libre au héros que je ſers.
La foudre eſt moins rapide en traverſant les airs.

Il vole

Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à ses pieds, aux fers on l'abandonne,
On l'enchaine à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'acompagnent soudain.
Je les vois sous mes coups roulans dans la poussière.
Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible & si chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les détestables loix
Avaient proscrit ta tête en holocauste oferte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux le front ceint d'un bandeau,
Prête à verser ton sang sous les coups d'un boureau.
Ce boureau sacrilège était Pharès lui-même;
Il conservait encor l'autorité suprême
Qu'un délire sacré lui donna si longtems
Sur les serfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Apellant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et poussant jusqu'au ciel des hurlemens afreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux,
Je l'ateins, je le perce, il tombe & je m'écrie.
Barbare, je t'immole à ma chère Astérie.
De ma juste vengeance & d'amour transporté,
J'ai trainé jusqu'à toi son corps ensanglanté;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les siens étonnés de leur crime
Sont tombés en silence, & saisis de terreur,
Le front dans la poussière aux pieds de leur vainqueur.

AZÉMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTÉRIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour eſt donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi,
Mais ce jour de ta gloire eſt horrible pour moi.

ASTÉRIE.

Eſt-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame eſt heureux.

DATAME.

Je l'euſſe été ſans doute,
Lorſque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur atendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence,
Quand ta main fut le prix de ma perſévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaiſir s'honorer de mon nom.
Tu le ſais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZÉMON.

Et je dois l'aprouver encor plus que jamais.

ASTÉRIE.

Tes exploits, mon eſtime, & tes nouveaux bienfaits,
Seraient-ils un obſtacle au ſuccès de ta flame?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au ſortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,

Non pas comme le prix de mon faible service,
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
Un bien qui m'apartient puisque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts & d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTÉRIE.

Eh bien, est-il en Crète une ame assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on apelle grands dans cette étrange cour,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne. —
S'ils osaient devant moi....

AZÉMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTÉRIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majesté des rois serait deshonorée.
Je ne m'atendais pas que d'un pareil afront
Dans les champs de la Crète on pût couvrir mon front.

ASTÉRIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce.

Voila leurs loix, leurs mœurs.

ASTÉRIE.

Elles ſont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux :
De ces fameuſes loix qu'on vante avec étude
La première en ces lieux ſerait l'ingratitude ! . . .
La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injuſte, & n'eût pas moins d'horreur.
Je reſpecte mon père, & je me ſens peut-être
Digne du ſang des rois où j'ai puiſé mon être.
Je l'aime : il m'a deux fois ici donné le jour.
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'ofrait l'himenée,
Je lui préférerais Datame & mes déſerts.
Datame eſt mon ſeul bien dans ce vaſte univers.
Je foulerais aux pieds trône, ſceptre, couronne.
Datame eſt plus qu'un roi.



SCENE IV & DERNIERE.

Les perſonnages précédens, TEUCER, MÉRIONE enchainé, Cydoniens, ſoldats, peuple.

TEUCER.

TOn père te le donne,
Il eſt à toi. Nos loix ſe taiſent devant lui.

ASTÉRIE.

Ah! vous ſeul êtes juſte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui.
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie.
Commençons tous les trois une nouvelle vie;
Qu'Azémon ſoit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flame:

(*On voit le temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théâtre.*)

Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame.
Reconnaiſſez ma fille, & ſervez nous tous trois
Sous de plus juſtes dieux, ſous de plus ſaintes loix.

(*à Aſtérie.*)

Le peuple en aprenant de qui vous êtes née,
En déteſtant la loi qui vous a condamnée,

Eperdu, consterné, rentre dans son devoir,
Abandonne à son prince un suprême pouvoir (15).

(*à Mérione.*)

Vis, mais pour me servir, superbe Mérione.
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir,
Et ton seul châtiment sera de m'obéir. —

Braves Cydoniens, goutez des jours prospères:
Libres, ainsi que moi, ne soyez que mes frères:
Aimez les loix, les arts; ils vous rendront heureux. —

Honte du genre humain, sacrifice afreux,
Périsse pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire! —

Nobles, soyez soumis & gardez vos honneurs. —
Prêtres, & grands, & peuple, adoucissez vos mœurs.
Servez Dieu désormais dans un plus digne temple,
Et que la Grèce instruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi dieu sur la terre, ô grand homme! ô grand roi!
Règne, règne à jamais sur mon peuple & sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'apelle.
Mais j'adore Astérie, & me crois digne d'elle.

Fin du cinquième & dernier acte.



NOTES.

(1) *Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.*

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eut en Grèce un seul roi despotique. La tirannie asiatique était en horreur, ils étaient les premiers magistrats, comme encor aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs monarques assujettis aux loix de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Œdipe de Sophocle; quand Œdipe en colère contre Créon crie, *Thèbes*, Créon dit, *Thèbes*, *il m'est permis comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute, *qu'il serait bien fâché d'être roi*, *que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque*, *qu'il est plus libre & plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentimens dans l'Electre d'Euripide, dans les supliantes, & dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprêtes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le paricide consacré d'Idoménée en Crète n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

(3) *Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.*

Les poëtes & les hiſtoriens diſent qu'on immola Polixène aux mânes d'Achille ; & Homère décrit le divin Achille ſacrifiant de ſa main douze citoyens Troyens aux mânes de Patrocle. C'eſt à peu près l'hiſtoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique ſeptentrionale. Il parait par tout ce qu'on nous raconte des anciens tems de la Grèce, que ſes habitans n'étaient que des ſauvages ſuperſtitieux & ſanguinaires, chez leſquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des dieux ridicules & des guerriers très groſſiers vivans de rapine. Mais ces *Bardes* étalèrent des images frapantes & ſublimes, qui ſubjuguent toujours l'imagination.

(4) *Elle eſt encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'occident, à commencer par les Grecs, fuſſent des barbares du tems de la guerre de Troye. Euripide, dans un fragment qui nous eſt reſté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur iſle les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On ſait d'ailleurs que dans pluſieurs de ces antiques orgies Bacchus était ſurnommé mangeur de chair crue.

Mais ce n'était pas ſeulement dans l'uſage de cette nouriture que conſiſtait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'Homère pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'eſt d'abord un grand roi qui refuſe avec outrage de

rendre à un prêtre sa fille dont ce prêtre aportait la rançon; c'est Achille qui traite ce roi de lâche & de chien. Diomède blesse Vénus & Mars qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient soupé avec tous les dieux. Jupiter, qui a déja pendu sa femme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs assemblés, que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies.* Si les dieux sont perfides que doivent être les hommes!

Et que dirons-nous de la générosité d'Achille envers Hector? Achille invulnérable à qui les dieux ont fait une armure défensive très inutile; Achille secondé par Minerve, dont Platon fit depuis le *logos* divin, le Verbe; Achille qui ne tue Hector que parce que la sagesse fille de Jupiter, le *logos*, a trompé ce héros par le plus infâme mensonge & par le plus abominable prestige. Achille enfin ayant tué si aisément pour tout exploit le pieux Hector, ce prince mourant prie son vainqueur de rendre son corps sanglant à ses parens, Achille lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux & te manger tout cru.* Cela pourait justifier les prêtres Crétois, s'ils n'étaient pas faits pour servir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là, il perce les talons d'Hector, y passe une lâniere, & le traîne ainsi par les pieds dans la campagne. Homère ne dormait pas quand il chantait ces exploits de Cannibales; il avait la fièvre chaude; & les Grecs étaient ateints de la rage.

Voila pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs absurdes

furent célébrées dans une langue harmonieuſe qui devint la langue univerſelle.

(5) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon eſt au nord de l'iſle de Crète. Elle défendit longtems ſa liberté, & fut enfin aſſujettie par les Crétois, qui le furent enſuite à leur tour par les Romains, par les empereurs Grecs, par les Sarrazins, par les Croiſés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le seront-ils?

(6) *Au temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de Jupiter.

(7) *De ſept ans en ſept ans.*

Le but de cette tragédie eſt de prouver qu'il faut abolir une loi, quand elle eſt injuſte.

L'hiſtoire ancienne, c'eſt-à-dire la fable, a dit depuis longtems que ce grand légiſlateur Minos, propre fils de Jupiter, & tant loué par le divin Platon, avait inſtitué des ſacrifices de ſang humain.

Ce bon & ſage légiſlateur immolait tous les ans ſept jeunes Athéniens: du moins Virgile le dit:

In foribus lethum Androgeo tùm pendere pœnas
Cecropidæ juſſi, miſerum ſeptena quotannis
Corpora natorum.

Ce qui eſt aujourd'hui moins rare qu'un tel ſacrifice, c'eſt qu'il y a vingt opinions diférentes de nos profonds ſcholiaſtes ſur le nombre des victimes & ſur le tems où elles étaient ſacrifiées au monſtre prétendu, connu ſous le nom de Minotaure, monſtre qui était évidemment le petit-fils du ſage Minos.

Quelqu'ait été le fondement de cette fable, il eſt très vraiſemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniaton, cité par Euſèbe (*), prétend que cet acte de religion fut inſtitué de tems immémorial. Ce Sanchoniaton vivait longtems avant l'époque où l'on place Moïſe, & huit cents ans après Thaut, l'un des législateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniaton traduites par Philon de Biblos, raportées par Euſèbe.

„ Chez les anciens, dans les grandes calamités, les „ chefs de l'état achetaient le ſalut du peuple en im„ molant aux dieux vengeurs les plus chers de leurs en„ fans. Ilous (ou Chronos ſelon les Grecs, ou Satur„ ne que les Phéniciens apellent Iſraël, & qui fut de„ puis placé dans le ciel) ſacrifia ainſi ſon propre fils „ dans un grand danger où ſe trouvait la république. „ Ce fils s'apellait Jeüd : il l'avait eu d'une fille nom„ mée Annobret; & ce nom de Jeüd ſignifie en phéni„ cien *premier-né* ".

Telle eſt la première ofrande à l'Etre éternel dont la

(*) Préparation évangelique. Livre premier.

mémoire soit restée parmi les hommes ; & cette première ofrande est un paricide.

Il est dificile de savoir précisément si les bracmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie ; mais il est malheureusement certain que dans l'Inde, ces sacrifices sont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y sont pas encor abolis de nos jours, malgré les éforts des mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français, qui ont déserté leur pays pour aller commercer & s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très souvent de jeunes veuves riches & belles se précipiter par dévotion sur le bucher de leurs maris, en repoussant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'amiral Russel vit, il n'y a pas longtems sur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit suadere malorum.*

• Les Egyptiens ne manquaient pas de jetter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvint pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de Ptolomée Lagus ; elle est probablement aussi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine : mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un instinct de la nature humaine, & qu'il faut un éfort de raison pour les abolir.

Lycaon & Tantale, servant aux dieux leurs enfans en ragout, étaient deux pères superstitieux qui commirent

un paricide par pieté. Il est beau aux mythologistes d'avoir imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette ofrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'histoire ancienne, c'est la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de Juifs. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les usages de ses voisins, non seulement immola ses ennemis aux diférentes divinités qu'il adora jusqu'à la transmigration de Babilone, mais il immola ses enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très longtems coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contre elle, il faut la croire.

Outre le sacrifice de Jephté qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brulaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur dieu Moloc dans la vallée de Tophet. Moloc signifie à la lettre le seigneur : *ædificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos & filias suas igne* (*). "Ils ont „ bâti des hauts lieux en Tophet, qui est dans la val„ lée des enfans d'Hennon, pour y mettre en cendre „ leurs fils & leurs filles par le feu.

Si les Juifs jettaient souvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous aprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre au bord des ruisseaux (*a*) : „ Vous immolez aux dieux vos enfans dans „ des torrens sous des pierres.

(*) Jérémie chap. VIII. ℣. 13.
(*a*) Isaie chap. XLVII.

Il s'eſt élevé une grande diſpute entre les ſavans ſur le premier ſacrifice de trente-deux filles ofert au dieu Adonaï, après la bataille gagnée par la horde Juive ſur la horde Madianite dans le petit déſert de Madian Arabe ſous le commandement d'Eléazar du tems de Moïſe. On ne ſait pas poſitivement en quelle année.

Le livre ſacré, intitulé (*) *les nombres*, nous dit que les Juifs, ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde Madianite & cinq rois de cette horde avec un prophête, & Moïſe leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves, & tous les enfans à la mammelle, on partagea enſuite le butin qui était de quarante-mille-neuf-cent livres en or, à compter le ſicle à ſix francs de notre monnaie d'aujourd'hui: plus, ſix-cent-ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant le reſte des dépouilles; & les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

Pluſieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauſte, un ſacrifice de ces trente-deux filles, puiſqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuſes chez les Juifs, & que s'il y avait eu des vierges conſacrées en Iſraël, on n'aurait pas pris des Madianites pour le ſervice de l'autel; car il eſt clair que ces Madianites étaient

(*) Nombres chap. XXX.

impurs, puiſqu'ils n'étaient pas Juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'eſt un point d'hiſtoire que nous laiſſons aux doctes à diſcuter.

Ils ont prétendu auſſi que le maſſacre de tout ce qui était en vie dans Jérico fut un véritable ſacrifice Car ce fut un anathème, un vœu, une ofrande, & tout ſe fit avec la plus grande ſolemnité. Aprés ſept proceſſions auguſtes autour de la ville pendant ſept jours, on fit ſept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, & devant l'arche ſept autres prêtres ſonnant du cornet. A la ſeptième proceſſion de ce ſeptième jour, les murs de Jérico tombèrent d'eux mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute eſpèce, comme il eſt dit dans l'hiſtoire de Joſué.

Le maſſacre du roi Agag fut inconteſtablement un ſacrifice, puiſqu'il fut immolé par le prêtre Samuel qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promeſſe & la foi du roi Saül qui l'avait réçu à rançon comme ſon priſonnier de guerre.

Vous verrez, dans l'eſſai ſur l'hiſtoire de l'eſprit & des mœurs des nations, les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait ſemblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faiſaient de ces exécrables ſacrifices auſſi communément qu'ils couraient au pillage, & qu'ils s'enivraient de mauvaiſe bière.

La déteſtable ſuperſtition de ſacrifier des victimes humaines ſemble être ſi naturelle aux peuples ſauvages, qu'au raport de Procope un certain Théodebert, petit-

fils de Clovis, & roi du pays Meffin, immola des hommes pour avoir un heureux fuccès dans une courfe qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des bardes tudefques pour chanter de tels exploits.

Ces facrifices du roi Meffin étaient probablement un refte de l'ancienne fuperftition des Francs fes ancêtres. Nous ne favons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous apellons *Gaulois* ; c'était là cette fimplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloife que nous avons tant vantée. C'était le bon tems, quand des *druïdes*, ayant pour temples des forêts, brulaient les enfans de leurs concitoyens dans des ftatues d'ofier plus hideufes que ces druïdes mêmes.

Les fauvages des bords du Rhin avaient auffi des efpèces de *druïdeffes*, des forcières facrées, dont la dévotion confiftait à égorger folemnellement des petits garçons & des petites filles dans de grands baffins de pierre, dont quelques uns fubfiftent encore, & que le profeffeur Schœflin a deffinés dans fon *Alzatia illuftrata*. Ce font là les monumens de cette partie du monde ; ce font là nos antiquités. Les Phidias, les Praxitèles, les Scopas, les Mirons en ont laiffé de diférentes.

Jules Céfar ayant conquis tous ces pays fauvages voulut les civilifer. Il défendit aux druïdes ces actes de dévotion fous peine d'être brulés eux-mêmes, & fit abatre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres perfiftèrent dans leurs rites. Ils immolèrent en fecret des enfans, difant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, que Céfar n'était

grand

grand pontife qu'à Rome, que la religion druidique était la ſeule véritable, & qu'il n'y avait point de ſalut ſans bruler de petites filles dans de l'oſier, ou ſans les égorger dans des grandes cuves.

Nos ſauvages ancêtres ayant laiſſé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquiſition n'eut pas de peine à les renouveller. Les buchers qu'elle alluma furent de véritables ſacrifices. Les cérémonies les plus auguſtes de la religion, proceſſions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantés à grands chœurs, tout y fut employé, & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous apellons nos pères & nos maitres.

Ce ſacrifice n'avait nul raport à la juriſprudence humaine. Car aſſurément ce n'était pas un crime contre la ſocieté de manger dans ſa maiſon, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de Mars. Il eſt clair qu'en cela on ne fait de mal à perſonne. Mais on péchait contre Dieu, qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ſes nouveaux miniſtres.

On voulait donc venger Dieu, en brulant ces Juifs entre un autel & une chaire de vérité dreſſés exprès dans la place publique. L'Eſpagne bénira dans les ſiècles à venir celui qui a émouſſé le couteau ſacré & ſacrilège de l'inquiſition. Un tems viendra enfin où l'Eſpagne aura peine à croire que l'inquiſition ait exiſté.

Pluſieurs moraliſtes ont regardé la mort de Jean Hus & de Jérome de Prague comme le plus pompeux ſacrifice qu'on ait jamais fait ſur la terre. Les deux victi-

mes furent conduites au bucher solemnel par un électeur Palatin, & par un électeur de Brandebourg : quatre-vingt princes ou seigneurs de l'empire y assistèrent. L'empereur Sigismond brillait au milieu d'eux, *comme le soleil au milieu des astres*, selon l'expression d'un savant prélat allemand. Des cardinaux vêtus de longues robes trainantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre auquel pendaient quinze houpes d'or, siégeaient sur la même ligne que l'empereur, au dessus de tous les princes. Une foule d'évêques & d'abés étaient au dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mîtres étincelantes de pierres précieuses. Quatre-cent docteurs sur un banc plus bas tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-sept ambassadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize mille gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq-cent joueurs d'instrumens qui se faisaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; & sept-cent dix-huit courtisanes magnifiquement parées, entre-mêlées avec eux, (quelques auteurs disent dix-huit cent,) composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brula *Jean & Jérome* en l'honneur du même Jésus-Christ qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules. Et les flammes en

s'élevant, dit un auteur du tems, allèrent réjouir le ciel empirée.

Il faut avouer, après un tel ſpectacle, que lorſque le Picard *Jean Chauvin* ofrit le ſacrifice de l'Eſpagnol Michel Servet, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainſi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les ſacrifier qu'à Dieu. Que Policucte & Néarque, animés d'un zèle indiſcret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la proſperité de l'empereur; qu'ils briſent les autels, les ſtatues, dont les débris écraſent les femmes & les enfans; ils ne ſont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer; & quand on les condamne à mort, ce n'eſt qu'un acte de juſtice humaine. Mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propoſitions mal ſonnantes, c'eſt un véritable ſacrifice à la divinité.

On pourait encor regarder comme un ſacrifice notre St. Barthelemi (dont nous célébrons l'anniverſaire dans l'année centenaire 1772), s'il y avait eu plus d'ordre & plus de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai ſacrifice que la mort d'Anne Dubourg prêtre & conſeiller au parlement, également reſpecté dans ces deux miniſtères? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui ſouléveront longtems les eſprits atentifs & les cœurs ſenſibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort afreuſe, & à la torture plus cruelle que la mort, deux enfans qui ne méritaient qu'une corection paternelle?

Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans, s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur, si les reproches qui ont frapé leurs oreilles de toutes parts ont pû amollir leurs cœurs, peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit? Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public soient à jamais en exécration au genre humain.

(8).... *n'accepta point le sang d'Iphigénie.*

Plusieurs anciens auteurs assurent qu'Iphigénie fut en éfet sacrifiée : d'autres imaginèrent la fable de Diane & la biche. Il est encor plus vraisemblable que dans ces tems barbares un père ait sacrifié sa fille, qu'il ne l'est qu'une déesse, nommée Diane, ait enlevé cette victime, & mis une biche à sa place; mais cette fable prévalut : elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce, & servit de modèle à d'autres fables.

(9) *S'il nâquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois disaient Minos fils de Dieu, comme les Thébains disaient Bacchus & Hercule fils de Dieu, comme les Argiens le disaient de Castor & de Pollux, les Romains de Romulus; comme enfin les Tartares l'ont dit de Gengiskan, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros & de législateurs, ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si Jupiter le maître des dieux & le père de Minos était né véritablement en Crète, & si ce Jupiter avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'est dommage que Jupiter soit un nom latin. Les

doctes ont prétendu encor que ce nom latin venait de Jovis, dont on avait fait Jovis pater, Jov piter, Jupiter, & que ce Jov venait de Jeova, ou Hiao, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on apelle théologiens, dit Ciceron, comptent trois Jupiter, deux d'Arcadie & un de Crète (*). *Principio joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce Jupiter, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'atribut réservé au souverain des dieux en Asie, en Grèce, à Rome; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle Ciceron ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit

Primus in orbe Deos fecit timor ardica cælo fulmina cum caderent.

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent qu'il n'y en a qui raisonnent & qui aiment. S'ils avaient raisonné, ils auraient conçu que Dieu l'auteur de la nature envoye la rosée comme le tonnerre & la grêle; qu'il a fait des loix suivant lesquelles le tems est serein dans un canton, tandis qu'il est orageux dans un autre; & que ce n'est point du tout par mauvaise humeur qu'il fait tomber la foudre à Babilone, tandis qu'il ne la lance jamais sur Memphis. La résignation aux ordres éternels & immuables de la providence universelle est une vertu; mais l'idée qu'un homme frapé du tonnerre est puni par les dieux n'est qu'une pusillanimité ridicule.

(*) *De naturâ Deorum*, liv. 3.

(10) *Par des amours afreux étonna la nature.*

Non-ſeulement Platon & Ariſtote ateſtent que Minos ce lieutenant de police des enfers autoriſa l'amour des garçons ; mais les avantures de ſes deux filles ne ſupoſent pas qu'elles euſſent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les ſcoliaſtes qui, pour ſauver l'honneur de Paſiphaé, imaginèrent qu'elle avait été amoureuſe d'un gentilhomme Crétois nommé Tauros, que Minos fit mettre à la baſtille de Créte ſous la garde de Dédale ?

Mais n'admirez-vous pas d'avantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle Paſiphaé s'ajuſta ſi bien que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé ?

Ce n'était pas aſſez de mouler cette vache, il falait qu'elle fût en chaleur, ce qui était dificile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont oſé dire que la reine fit entrer d'abord une geniſſe amoureuſe dans le creux de cette ſtatue, & ſe mit enſuite à ſa place. L'amour eſt ingénieux ; mais voila un bien exécrable emploi du génie. Il eſt vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile eſpéce d'hommes brute & dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus & qui te* de Virgile, témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle égyptienne de Mendès, lorſqu'Hérodote était en Egypte ; témoin les loix juives portées contre les hommes & les femmes qui s'acouplent avec les animaux, & qui or-

donnent qu'on brule l'homme & la bête : témoin la notorieté publique de ce qui se passe encor en Calabre : témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie & d'Estonie à ne plus tant fréquenter les genisses, les ânesses, les brebis & les chêvres.

La grande dificulté est de savoir au juste si ces conjonctions afreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces acouplemens, & surtout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette ; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejetter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. Saint Jérôme raporte des histoires de centaures & de satires dans son livre des pères du désert. Saint Augustin, dans son trente-troisième sermon à ses fréres du désert, a vu des hommes sans tête qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front ; mais il faudrait avoir une bonne atestation pour toute l'histoire de Minos, de Pasiphaé, de Thésée, d'Ariane, de Dédale & d'Icare. On apellait autrefois esprits forts ceux qui avaient quelques doutes sur cette tradition.

On prétend qu'Euripide composa une tragédie de Pasiphaé. Elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont atribuées, & qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux ; mais quand on a lu Poliphème,

on peut croire que Pasiphaé fut mise sur le théâtre.

(11) *Tout noble dans notre île a le droit respecté*, &c.

C'est le *liberum veto* des Polonais ; droit cher & fatal, qui a causé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome ; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses magistrats. Mais quand cette arme est entre les mains de quiconque entre dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, & faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il sufirait d'un yvrogne pour arêter les délibérations de cinq ou six mille sages ? supofé qu'un pareil nombre de sages puisse exister. Le feu roi de Pologne Stanislas Leskinski dans son loisir en Lorraine écrivit souvent contre ce *liberum veto* & contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé, *la voix du citoyen*, imprimée en 1749. „ Notre tour viendra saus doute, où nous serons la proye „ de quelque fameux conquérant. Peut-être même les „ puissances voisines s'acorderont-elles à partager nos „ états : ” (pag. 19.) la prédiction vient de s'acomplir. Le démembrement de la Pologne est le châtiment de l'anarchie afreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa capitale, & n'a échapé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, & qui poura devenir un jour florissant si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & si la liberté peut y subsister avec la royauté.

(12) *N'est qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations & les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chêvres étaient immolées dans le *Périptère.*

Ces temples des anciens, excepté ceux de Vénus & de Flore, n'étaient au fond que des boucheries en colonades. Les aromates qu'on y brulait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jetter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine & de fange, il était bien dificile d'y parvenir.

L'historien Flavian Joseph dit qu'on immola deux cent cinquante mille victimes en deux heures de tems à la Pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce Joseph était exagérateur; quelles ridicules hiperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation; quelle profusion de prodiges impertinens il étala; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains; comme il fut relancé par Appion, & comme il répondit par de nouvelles hiperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait falu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable; mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les

autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au de-là du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poëte anglais.

The priests eat roat-beef, and the people stare.
Les prêtres sont à table, & le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cueillers ou des cueillieres à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, & tout ce qui peut inspirer le dégout & l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, & jusqu'à leurs propres enfans. Mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste de toutes les grosses masses apellées *temples* en Egypte & à Babilone, & du fameux temple d'Ephèse regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à St. Pierre de Rome, pas même à St. Paul de Londres, pas même à Ste. Geneviève de Paris que bâtit aujourd'hui monsieur Souflot, & auquel il destine un dôme plus svelte que celui de St. Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, & les sermons de Tillotson & de Massillon à des augures.

(13) *Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.*

A ne juger que par les aparences, & suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siècles & de révolutions n'a-t-il pas falu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nouriture facile, des vêtemens & des logemens commodes! nous sommes d'hier, & l'Amérique est de ce matin.

Notre occident n'a aucun monument antique. Et que sont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine? Toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très vraisemblable que l'isle Atlantide (dont les isles Canaries sont des restes), étant engloutie dans l'océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt déluges locaux détruisirent tout vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse & qui se renouvellent. Et pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police & à une morale, que de siècles de barbarie! quelle province n'a pas ses sauvages!

Tout philosophe peut dire

In qua scribebat barbara terra fuit.

(14) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Plusieurs peuples furent longtems sans temples & sans autels, & surtout les peuples *Nomades*. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encor de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des co-

fres sur des charettes trainées par des bœufs, ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très longtems avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charette l'idole du dieu *Moloc*, & d'autres idoles dans le désert: *portatis tabernaculum Moloc vestri* (*a*), *& imaginem idolorum vestrorum sidus Dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit dans l'histoire des *juges* qu'un Jonatham, fils de Gersom fils ainé de Moïse, fut le prêtre d'une idole portative, que la tribu de Dan (*b*) avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne, (s'il est permis de se servir de ce mot), tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siècles, par des temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de Salomon. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. Platon, qui voyagea longtems dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité; ainsi que nous l'avons déja remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de

(*a*) Amos ℣. 26.
(*b*) Juges chap. XVIII.

raifons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de Platon au fecond livre des loix. " Si on veut y faire atention on trouvera en „ Egypte des ouvrages de peinture & de fculpture, „ faits depuis dix mille ans qui ne font pas moins „ beaux que ceux d'aujourd'hui, & qui furent exécu- „ tés précifément fuivant les mêmes règles, quand je „ dis dix mille ans, ce n'eft pas une façon de parler, „ c'eft dans la vérité la plus exacte.

Ce paffage de Platon, qui ne furprit perfonne en Grèce, ne doit point nous étonner aujourd'hui. On fait que l'Egypte a des monumens de fculpture & de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat fi fec & fi égal, ce qui a fubfifté quarante fiècles en peut fubfifter cent humainement parlant.

Les chrétiens qui dans les premiers tems étaient des hommes fimples retirés de la foule, ennemis des richeffes & du tumulte, des efpèces de thérapeutes, d'efféniens, de caraïtes, de bracmanes, (fi on peut comparer le faint au profane), les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples, ni autels, pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau luftrale, l'encens, les cierges, les proceffions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent, & ne les fanctifièrent qu'avec le tems. *Nous fommes partout, excepté dans les temples*, dit Tertullien. Athénagore, Origène, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de temples aux chrétiens. Mais

celui de tous qui en rend raison avec le plus d'énergie est *Minutius Felix*, écrivain du troisième siècle de notre ère vulgaire.

„ *Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra*
„ *& aras non habemus? Quod enim simulacrum Deo fin-*
„ *gam, cum si rectè existimes sit Dei homo ipse simula-*
„ *crum? Templum quod extruam, cùm totus hic mun-*
„ *dus ejus opere fabricatus eum capere non possit, &*
„ *cùm homo latius maneam, intra unam ædiculam vim*
„ *tantæ majestatis includam? Nonne meliùs in nostra*
„ *dedicandus est mente, in nostro imo consecrandus est*
„ *pectore?*

„ Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte
„ pour n'avoir ni autel ni temple? Quelle image pou-
„ rions-nous faire de Dieu, puisqu'aux yeux de la rai-
„ son l'homme est l'image de Dieu même! Quel temple
„ lui éléverai-je lorsque le monde qu'il a construit ne
„ peut le contenir? Comment enfermerai-je la majesté
„ de Dieu dans une maison quand j'y suis trop au lar-
„ ge, moi qui ne suis qu'un homme! ne vaut-il pas mieux
„ lui dédier un temple dans notre esprit, & le con-
„ sacrer dans le fond de notre cœur?"

Cela prouve que non-seulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions point; & qu'en cachant aux gentils nos cérémonies & nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de Dioclétien, ce héros guerrier & philosophe qui les protégea dix-huit années en-

tières, mais séduit enfin & devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir longtems auparavant du sénat & des empereurs la permission d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des synagogues à Rome. Mais il est encor plus probable que les Juifs, qui payaient très chérement ce droit, empéchèrent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des dissidens, comme des frères dénaturés, comme des branches pouries de l'ancien tronc. Ils les persécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés chrétiennes n'ont point de temples; tels sont les primitifs nommés quakres, les anabatistes, les dunkards, les pietistes, les moraves & d'autres. Les primitifs même de Pensilvanie n'y ont point érigé de ces temples superbes qui ont fait dire à Juvenal:

Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?

& qui ont fait dire à Boileau avec plus de hardiesse & de sévérité.

Le prélat par la brigue aux honneurs parvenu
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu;
Et pour toute vertu fit au dos d'un carosse
A côté d'une mître armorier sa crosse.

Mais Boileau en parlant ainsi ne pensait qu'à quelques prélats de son tems, ambitieux, ou avares, ou persécuteurs. Il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modestes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de là que l'Egypte,

la Caldée, la Perse, les Indes ayent cultivé les arts depuis les milliers de siècles que tous ces peuples s'atribuent. Nous nous en raportons à nos livres sacrés, sur lesquels il ne nous est pas permis de former le moindre doute.

(15) *Un suprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par suprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tirannie, que le jeune Gustave troisième, si digne de ce grand nom de Gustave, vient d'abjurer & de proscrire solemnellement en rétablissant la concorde, & en faisant régner les loix avec lui. On entend par suprême pouvoir, cette autorité raisonnable, fondée sur les loix mêmes & tempérée par elles, cette autorité juste & modérée qui ne peut sacrifier la liberté & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flateur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'intérêt de l'état à celui du trône, qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre-humain.

FIN DES NOTES.



LA
GUERRE CIVILE
DE GENEVE,
OU LES AMOURS
DE ROBERT COVELLE.
POEME HÉROÏQUE

avec des notes instructives.

NOUVELLE ÉDITION,

exactement corrigée & augmentée par l'auteur.

PROLOGUE.

On a si mal imprimé quelques chants de ce poëme, nous en avons vu des morceaux si défigurés dans diférens journaux, on est si empressé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuse paix dont nous jouissons, que nous avons interrompu notre édition de l'histoire des anciens Babiloniens & des Gomérites, pour donner l'histoire véritable des dissensions présentes de Genève, mise en vers par un jeune Fran-Comtois, qui parait promettre beaucoup. Ses talens seront encouragés sans doute par tous les gens de lettres qui ne sont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au devant du mérite naissant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les piéces nouvelles, jamais écrit la moindre imposture, jamais acusé personne de sentimens erronés sur la grace prévenante, jamais atribué à d'autres leurs obscurs écrits, & jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en question pour faire im-

primer contre lui de petits avertiſſemens ſcandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des eſprits fins & éclairés qui abondent dans notre province. Nous ne nous flatons pas que le Sr. Lémeri, & le nommé Bruiſet marchand libraire à Lyon, le laiſſent ariver juſqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces. Paris eſt une ville trop ocupée d'objets ſérieux pour être ſeulement informée de la guerre de Genève. L'opéra comique, le ſinge de Nicolé, les romans nouveaux, les actions des fermes, & les actrices de l'opéra, fixent l'atention de Paris avec tant d'empire que perſonne n'y ſait, ni ſe ſoucie de ſavoir ce qui ſe paſſe au Grand Caire, à Conſtantinople, à Moſcou & à Genève. Mais nous eſpérons d'être lus des beaux eſprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons Suiſſes, de Mr. l'abbé de St. Gall, de Mr. l'évèque d'Annecy & de ſon chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, &c. &c. &c. *Contenti paucis lectoribus.*

Nous avons ſuivi la nouvelle ortographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conſervant celles qui marquent l'étimologie des mots.

Il nous a paru prodigieusement ridicule d'écrire *François*, de ne pas distinguer les *Français* de *St. François d'Assise*, de ne pas écrire Anglais & Ecossais par un *a*, comme on ortographie Portugais. Il nous semble palpable que quand on prononce *j'aimais*, je *fesais*, je *plaisais* avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il est tout à fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots, & de ne pas ortographier de même, ce qu'on prononce absolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui suivent encor l'ancienne routine, c'est qu'ils composent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi quand je vois un livre où le mot *Français* est imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre, & que je ne le lis point.

J'en dis autant à le Breton imprimeur de l'almanac royal. Je ne lui payerai point l'almanac qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la grossiéreté de dire que Mr. le président... Mr. le conseiller... demeure dans le *cu de sac* de Menard, dans le *cu de sac* des blancs Manteaux, dans le *cu de sac* de l'Orangerie. Jusqu'à quand les Welches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie!

Hodieque manent vestigia ruris.

Comment peut-on dire qu'un grave préſident demeure dans un cu? Paſſe encor pour Fréron: on peut habiter dans le lieu de ſa naiſſance (*a*); mais un préſident, un conſeiller! fi! Mr. le Breton, corrigez-vous, ſervez-vous du mot *impaſſe* qui eſt le mot propre, l'expreſſion ancienne eſt *impaſſe*. Feu mon couſin Guillaume Vadé de l'académie de Bezançon vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos

(*a*) Voyez le pauvre diable, ouvrage en vers aiſés de feu mon couſin Vadé, page 80.

Je m'acoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.
Cet animal ſe nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf, j'étais jeune, ſincère,
Et j'ignorais ſon naturel félon;
Je m'engageai ſous l'eſpoir d'un ſalaire,
A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recouſait,

plats auteurs à qui l'on montre en vain leurs ſotiſes ; ils les laiſſent ſubſiſter, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, Mr. le Breton qui avez du génie, comment dans le ſeul ouvrage où un illuſtre académicien dit que la vérité ſe trouve, pouvez-vous gliſſer une infamie qui fait rougir les dames à qui nous devons tous un ſi profond reſpect? Par notre Dame, Mr. le Breton, je vous atends à l'année 1769.

Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & ſans protecteur.
Je m'enrolai, je ſervis le corſaire;
Je critiquai ſans eſprit & ſans choix
Impunément le théâtre & la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma ſotte manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lys,
Par un fer chaud gravé ſur l'omoplate.
Triſte & honteux je quitai mon pirate,
Qui me vola pour prix de mon labeur
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

PREMIER POSTCRIPT,

A André Prault libraire, quai des Auguſtins.

MOnſieur André Prault, vous avertiſſez le public dans l'avant coureur N°. 9. du lundi 29 Février 1768, que Mr. Le Franc de Pompignan ayant manifiquement & ſuperbement fait imprimer ſes cantiques ſacrés à ſes dépends, vous les avez oferts d'abord pour 18 livres, enſuite pour ſeize; puis vous les avez mis à douze; puis à dix. Enfin vous les cédez pour huit francs, & vous avez dit dans votre boutique

Sacrés ils ſont, car-perſonne n'y touche.

Je vous donnerai ſix francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'apelliez jamais *cu de lampe*, les ornemens, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement inſtruit qu'il n'y a nul raport d'un fleuron à un cu, ni d'un cu à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je répéterai juſqu'à ce qu'on ſe ſoit rangé à ſon devoir.

SECOND POSTCRIPT.

Et vous, Monſieur Pankouke, vous avez ofert par ſouſcription le recueil de l'année litéraire de maitre Aliboron, dit Fréron, à dix ſous le volume relié. Cela eſt trop cher: deux ſous & demi, s'il vous plait, Mr. Pankouke; & je placerai dans ma chaumière cet ouvrage entre Cicéron & Quintilien. Je me forme une aſſez belle bibliothèque dont je parlerai inceſſamment au roi; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIEME POSTCRIPT.

Je ne veux pas vous ruiner non plus. J'aprends que vous imprimez mes fadaiſes in-4°. comme un ouvrage de bénédictin avec eſtampes, fleurons & point de cu de lampe. De quoi vous aviſez-vous? On aime aſſez les eſtampes dans ce ſiècle, mais pour les gros recueils, perſonne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe? Les plaines de Bauſſe ne pouraient pas les contenir: & n'était le grand uſage

qu'on en fait dans votre ville au haut des maisons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne ſavent pas lire. La rage de mettre du noir ſur du blanc, comme dit Sady, le *ſcribendi cacoëtes*, comme dit Horace, eſt une maladie dont j'ai été ataqué, & dont je veux abſolument me guérir; tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous en au moins en fait de belles lettres au ſiècle de Louis XIV.

Mr. d'Aquin, que j'aime & que j'eſtime, a célébré à mon exemple le ſiècle préſent, comme j'ai broché le paſſé: il a fait un relevé des grands hommes d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maitres d'orgues, & quinze joueurs de violon, Mlle. Petit-pas, Mlle. Peliſſier, Mlle. Chevalier, Mr. Cahuſac, pluſieurs baſſes tailles, quelques hautes-contre, neuf danſeurs, autant de danſeuſes. Tous ces talens ſont fort agréables, & les jeunes gens comme moi en ſont fort épris. Mais peut-être le ſiècle des Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Colbert, des Fénelon, des Boſſuet, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Moliére, des La Fontaine, avait-il quelque choſe de plus impoſant. Je puis me tromper; je me défie toujours de mon opinion, & je m'en raporte à Mr. d'Aquin.

LA GUERRE CIVILE DE GENEVE.

CHANT PREMIER.

AUteur ſublime, inégal & bavard (*a*),
Toi qui chantas le rat & la grenouille,
Daigneras-tu m'inſtruire dans ton art?
Poliras-tu les vers que je barbouille?
O Taſſoni (*b*)! plus long dans tes diſcours,
De vers prodigue & d'eſprit fort avare,
Me faudra-t-il dans mon deſſein bizare
De tes langueurs implorer le ſecours?
Grand Nicolas (*c*) de Juvenal émule,
Peintre des mœurs, ſurtout du ridicule,
Ton ſtile pur aurait pu me tenter.
Il eſt trop beau, je ne puis l'imiter.

(*a*) Homère qui a fait le combat des grenouilles & des rats.
(*b*) L'auteur de la ſecchia rapita ou de la terrible guerre entre Bologne & Modène, pour un ſceau d'eau.
(*c*) Nicolas Boileau.

A son génie il faut qu'on s'abandonne.
Suivons le nôtre, & n'invoquons personne.
Au pied d'un mont (*d*) que les tems ont pelé,
Sur le rivage où roulant sa belle onde,
Le Rhône échape à sa prison profonde,
Et court au loin par la Sône apellé,
On voit briller la cité Genevoise,
Noble cité, riche (*e*), fière & sournoise;
On y calcule & jamais on n'y rit.
L'art de Barême est le seul qui fleurit (*f*):
On hait le bal, on hait la comédie.
Du grand Rameau l'on ignore les airs:
Pour tout plaisir Genève psalmodie
Du bon David les antiques concerts,
Croyant que Dieu se plait aux mauvais vers (*g*).
Des prédicans la morne & dure espèce
Sur tous les fronts a gravé la tristesse.
C'est en ces lieux que maître Jean Calvin,
Savant Picard opiniâtre & vain,
De Paul apôtre impudent interprête,
Disait aux gens que la vertu parfaite

(*d*) La montagne de Salève, partie des Alpes.

(*e*) Les seuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cent mille livres de rente sur la France en divers éfets. Il n'y a point de ville en Europe qui dans son territoire ait autant de jolies maisons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cent fourneaux dans Genève où l'on fond l'or & l'argent: on y poussait autrefois des argumens théologiques.

(*f*) Auteur des comptes faits.

(*g*) Ces vers sont dignes de la musique, on y chante les commandemens de Dieu sur l'air: *réveillez vous, belle endormie.*

Eſt inutile au ſalut du chrétien,
Que Dieu fait tout, & l'honnête homme rien.
Ses ſuceſſeurs en foule s'atachèrent
A ce grand dogme & très mal le prêchèrent.
Robert Covelle était d'un autre avis;
Il prétendait que Dieu nous laiſſe faire,
Qu'il va donnant châtiment ou ſalaire
Aux actions, ſans gêner les eſprits.
Ses ſentimens étaient aſſez ſuivis
Par la jeuneſſe aux nouveautés encline.
Robert Covelle au ſortir d'un ſermon
Qu'avait prêché l'inſipide Brognon (*h*),
Grand défenſeur de la vieille doctrine,
Dans un réduit rencontra Catherine
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
Qui laiſſait voir un grand tiers de teton
Rebondiſſant ſous ſa mince étamine.
Chers habitans de ce petit canton,
Vous connaiſſez le grand Robert Covelle,
Son large nez, ſon ardente prunelle,
Son front altier, ſes jarets bien diſpos,
Et tout l'eſprit qui brille en ſes propos.
Jamais Robert ne trouva de cruelle.
Voici les mots qu'il dit à ſa pucelle.
Mort de Calvin! quel ennuyeux prêcheur
Vient d'annoncer à ſon ſot auditoire
Que l'homme eſt faible & qu'un pauvre pécheur

(*h*) C'eſt un nom feint, ainſi que la plûpart des autres noms qu'on trouve dans cet ouvrage de pure plaiſanterie.

Ne fit jamais une œuvre méritoire?
J'en veux faire une; il dit, & dans l'inſtant,
O Catherine, il vous fait un enfant.
Ainſi Neptune en rencontrant Phillire,
Ou Jupiter voyant au fond des bois
La jeune Io pour la première fois,
Ont abrégé le tems de leur martyre;
Ainſi David vainqueur du Philiſtin
Vit Betzabée, & lui planta ſoudain,
Sans ſoupirer, dans ſon pudique ſein
Un Salomon & toute ſon engeance;
Ainſi Covelle en ſes amours commence;
Ainſi les rois, les héros, & les dieux
En ont agi. Le tems eſt précieux.
Bientôt Catin dans ſa taille arondie
Manifeſta les œuvres de Robert.
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert,
Et le ſcandale à la marche étourdie.
Tout fut ému dans les murs genevois,
Du vieux Picard (*i*) on conſulta les loix;
On convoqua le ſacré conſiſtoire.
Trente pédants en robe courte & noire
Dans leur taudis vont ſiéger après boire,
Prêts à dicter leur arêt ſolemnel.
Ce n'était pas le ſénat immortel
Qui s'aſſemblait ſur la voute éthérée,

(*i*) Calvin, chanoine de Noyon.

Pour juger Mars avec sa Cithérée (*k*),
Surpris tous deux l'un sur l'autre étendus,
Tout palpitans, & s'embrassant tout nuds.
La Catherine avait caché ses charmes;
Covelle aussi (de peur d'humilier
Le sanhédrin trop promt à l'envier,)
Cache avec soin ses redoutables armes.
Du noir sénat le grave directeur
Est Jean Virlet (*l*) de maint volume auteur.
Le vieux Virlet ignoré du lecteur,
Mais trop connu des malheureux libraires.
Dans sa jeunesse il a lu les saints pères,
Se croit savant, afecte un air dévot.
Broun est moins fat, & Néedham est moins sot (*m*).
Les deux amans devant lui comparaissent.
A ces objets, à ces péchés charmans,
Dans sa vieille ame en tumulte renaissent

(*k*) Le soleil, comme on sait, découvrit Vénus couchée avec Mars; & Vulcain porta sa plainte au consistoire de là haut.

(*l*) Virlet professeur du XVII siècle, très plat écrivain. Nous avons ses lettres originales par lesquelles il pria l'auteur de l'essai sur l'histoire générale de le gratifier de l'édition, & de l'accepter pour corecteur d'imprimerie. Il fut refusé & se jetta dans la politique.

(*m*) Broun Ecossais qui a écrit des sotises avec des injures de compagnie avec Virlet. Cet Ecossais venait souvent manger chez l'auteur sans être prié, & c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance. Néedham est un jésuite Irlandais, imbécille qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque tems dans sa chimère; & quelques philosophes même ont bâti un systême sur cette prétendue expérience aussi fausse que ridicule.

Les ſouvenirs des tendres paſſe-tems
Qu'avec Javotte il eut dans ſon printems.
Il interroge; & ſa rare prudence
Pèſe à loiſir ſur chaque circonſtance,
Le lieu, le tems, le nombre, la façon.
L'amour, dit-il, eſt l'œuvre du démon.
Gardez-vous bien de la perſévérance;
Et dites-moi ſi les tendres déſirs
Ont ſubſiſté par delà les plaiſirs.
Catin ſubit ſon interrogatoire
Modeſtement jalouſe de ſa gloire,
Non ſans rougir, car l'aimable pudeur
Eſt ſur ſon front comme elle eſt dans ſon cœur.
Elle dit tout, rend tout clair & palpable,
Et fait ferment que ſon amant aimable
Eſt toujours gai, devant, durant, après.
Virlet, content de ces aveux diſcrets,
Va prononcer la divine ſentence.
Robert Covelle, écoutez à genoux,
A genoux moi? *vous-même.* — Qui? moi! — *vous.*
A vos vertus joignez l'obéiſſance.
Covelle alors à ſa mâle éloquence
Donnant l'eſſor, & ranimant ſon feu,
Dit: je fléchis les genoux devant Dieu,
„ Non devant l'homme; & jamais ma patrie
„ A mon grand nom ne poura reprocher
„ Tant de baſſeſſe & tant d'idolâtrie.
„ J'aimerais mieux périr ſur le bucher
„ Qui de Servet a conſumé la vie,

„ J'aimerais

„ J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,
„ Avec Chaufſon (*n*) & tant d'autres élus,
„ Que m'avilir à rendre à mes ſemblables
„ Un culte infâme & des honneurs coupables.
„ J'ignore encor tout ce que votre eſprit
„ Peut en ſecret penſer de Jéſus-Chriſt (*o*).
„ Mais il fut juſte & ne fut point ſévère.
„ Jéſus fit grace à la femme adultère;
„ Il dédaigna de tenir à ſes pieds
„ Ses doux apas de honte humiliés.
„ Et vous pédans, cuiſtres de l'évangile,
„ Qui prétendez remplacer en fierté
„ Ce qui chez vous manque en autorité,
„ Nouveaux venus, troupe vaine & futile,
„ Vous oſeriez exiger un honneur
„ Que refuſa Jéſus-Chriſt mon Sauveur!
„ Tremblez, ceſſez d'inſulter votre maître. —
„ Tu veux parler, tais-toi, Virlet. — Peut-être
„ Me dirais-tu qu'aux murs de St. Médard
„ Trente prélats tous dignes de la hart,
„ Pour exalter leur ſacré caractère,
„ Firent feſſer Louis le débonnaire (*p*).

(*n*) Chauſſon, fameux partiſan d'Alcibiade, d'Alexandre, de Jules Céſar, de Giton, de Des Fontaines, de l'auteur de l'année littéraire, brulé chez les Welches au dix-ſeptième ſiécle.

(*o*) Voyez l'article Genève dans l'encyclopédie. Jamais Virlet n'a ſigné que Jéſus eſt Dieu conſubſtantiel à Dieu le père. A l'égard de l'Eſprit il n'en parle pas.

(*p*) Voyez l'hiſt. de l'Empire & de France.

„ Sur un cilice étendu devant eux.
„ Louis était plus bête que pieux.
„ La difcipline en ces jours odieux
„ Etait d'ufage, & nous venait du Tibre.
„ C'était un tems de fotife & d'erreur.
„ Ce tems n'eft plus ; & fi ce deshonneur
„ A commencé par un vil empereur,
„ Il finira par un citoyen libre.

A ce difcours, tous les bons citadins,
Preffés en foule à la porte aplaudirent,
Comme autrefois les chevaliers romains
Bataient des pieds & claquaient des deux mains
Dans le forum, alors qu'ils entendirent
De Ciceron les beaux difcours difus
Contre Verrès, Antoine & Cétégus (*q*),
Ses tours nombreux, fon éloquente emphafe,
Et les grands mots qui terminaient fa phrafe.
Tel de plaifir le parterre enivré
Fit retentir les clameurs de la joye,
Quand l'écoffaife abandonnait en proye
Aux ris moqueurs du public éclairé
Ce lourd Fréron (*r*) difamé par la ville
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Six cent bourgeois proclamèrent foudain

(*q*) Cétégus complice de Catilina.

(*r*) Maitre Aliboron, dit Fréron, était à la première repréfentation de l'écoffaife. Il fut hué pendant toute la pièce, & reconduit chez lui par le public avec des huées.

Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,
Et défenseur des droits du genre humain.
Chacun embrasse & Robert & Catin.
Et dans leur zèle ils tiennent pour des traîtres
Les prédicans qui de leurs droits jaloux
Dans la cité voudraient faire les maîtres,
Juger l'amour, & parler de genoux.
Ami lecteur, il est dans cette ville
De magistrats un sénat peu commun,
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,
Font le complet de cette troupe habile.
Ces sénateurs de leur place ennuyés
Vivent d'honneur, & sont fort mal payés.
On ne voit point une pompe orgueilleuse
Environner leur marche fastueuse;
Ils vont à pied comme les Manlius,
Les Curius & les Cincinnatus.
Pour tout éclat une énorme perruque
D'un long boudin cache leur vieille nuque,
Couvre l'épaule & retombe en anneaux:
Cette crinière a deux pendans égaux,
De la justice emblème respectable.
Leur col est roide; & leur front vénérable
N'a jamais su pancher d'aucun côté,
Signe d'esprit, & preuve d'équité.
Les deux partis devant eux se présentent,
Plaident leur cause, insistent, argumentent,
De leurs clameurs le tribunal mugit;
Et plus on parle, & moins on s'éclaircit;

L'un ſe prévaut de la ſainte écriture,
L'autre en apelle aux loix de la nature;
Et tous les deux décochent quelque injure,
Pour apuyer le droit & la raiſon.
  Dans le ſénat il était un Caton,
Pierre Agnelin ſindic de cette année,
Qui crut l'afaire en ces mots terminée.
  „ Vos diférens pouraient s'acommoder.
„ Vous avez tous l'art de perſuader.
„ Les citoyens & l'éloquent Covelle
„ Ont leurs raiſons — Les vôtres ont du poids —
„ C'eſt ce qui fait — l'objet de la querelle —
„ Nous en pourons parler une autrefois —
„ Car — en éfet — il eſt bon qu'on s'entende —
„ Il faut ſavoir ce que chacun demande. —
„ De tout état l'égliſe eſt le ſoutien —
„ On doit ſurtout penſer au — citoyen. —
„ Les bleds ſont chers & la diſette eſt grande.
„ Allons diner — les genoux n'y font rien (s).
  A ce diſcours, à cet arêt ſuprême,
Digne en tout ſens de Thémis elle-même,
Les deux partis également flatés,
Egalement l'un & l'autre irités,
Sont réſolus de commencer la guerre.
O guerre horrible! ô fléau de la terre!

(s) C'eſt le refrain d'une chanſon grivoiſe, *& lon, lan, la, les genoux n'y font rien.*

Que deviendront Covelle & ses amours?
Des bons bourgeois le bras les favorise;
Mais les bourgeois sont un faible secours
Quand il s'agit de combatre l'église.
Leur premier feu bientôt se ralentit;
Et pour l'éteindre un dimanche sufit.
Au cabaret on est fier, intrépide;
Mais au sermon qu'on est sot & timide!
Qui parle seul a raison trop souvent.
Sans rien risquer sa voix peut nous confondre.
Un tems viendra qu'on poura lui répondre;
Ce tems est proche, & sera fort plaisant.



CHANT SECOND.

QUand deux partis divisent un empire,
Plus de plaisirs, plus de tranquilité,
Plus de tendresse & plus d'honnêteté;
Chaque cerveau dans sa moëlle infecté
Prend pour raison les vapeurs du délire;
Tous les esprits l'un par l'autre agités,
Vont redoublant le feu qui les inspire:
Ainsi qu'à table un cercle de buveurs
Faisant au vin succéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encor à boire,
Verse à la ronde, & se fait une gloire
En s'enyvrant d'enyvrer son voisin.
  Des prédicans le bataillon divin,
Yvre d'orgueil & du pouvoir suprême,
Avait déja prononcé l'anathême;
Car l'hérétique excommunie aussi.
Ce sacré foudre est lancé sans merci
Au nom de Dieu. Genève imite Rome
Comme le singe est copiste de l'homme.
Robert Covelle & ses braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'église;
On en fait trop; on lit l'esprit des loix,
A son pasteur l'ouaille est peu soumise.
Le fier Roson, l'intrépide Cournois,

Paillart le riche & le disert Flavière
Vont envoyer d'une commune voix
Les prédicans prêcher dans la rivière.
On s'y dispose; & le vaillant Roson
Saisit déja le sot prêtre Brognon,
A la braguette, au collet, au chignon,
Il le soulève ainsi qu'on vit Hercule
En déchirant la robe qui le brule,
Lancer d'un jet le malheureux Licas.
Mais, ô prodige! & qu'on ne croira pas,
Tel est l'ennui dont la sage nature
Dota Brognon, que sa seule figure
Peut assoupir, & même sans prêcher,
Tout citoyen qui l'oserait toucher.
Maitre Brognon ressemble à la torpille;
Elle engourdit les mains des matelots
Qui de trop près la suivent sur les flots.
Roson s'endort, & Paillart le secoue,
Brognon gémit étendu dans la boue.
Tous les pasteurs étaient saisis d'éfroi.
Ils criaient tous au secours, à la loi!
A moi chrétiens, femmes, filles, à moi!
A leurs clameurs une troupe dévote,
Se rajustant, descend de son grenier;
Et crie, & pleure, & se retrousse, & trote,
Et porte en main Saurin (*a*) & le psautier.

(*a*) Les sermons de Saurin prédicant à la Haye, connu pour une petite espiéglerie qu'il fit à mylord Portland, en faveur d'une fille. Ce qui déplut fort au Portland, lequel ne passait pas cependant pour aimer les filles.

Et les enfans vont pleurant après elles ;
Et les amans donnant le bras aux belles,
Diacre, maſſon, corroyeur, patiſſier,
D'un flot ſubit inondent le quartier.
La preſſe augmente, on court, on prend les armes ;
Qui n'a rien vû donne le plus d'allarmes.
Chacun penſe être à ce jour ſi fatal
Où l'ennemi, qui s'y prit aſſez mal,
Aux pieds des murs vint planter ſes échelles (b)
Pour tuer tout excepté les pucelles.
  Dans ce fracas le ſage & doux Dolot
Fait un grand ſigne & d'abord ne dit mot.
Il eſt aimé des grands & du vulgaire,
Il eſt poëte, il eſt apoticaire ;
Grand philoſophe, & croit en Dieu pourtant ;
Simple en ſes mœurs, il eſt toujours content,
Pourvu qu'il rime & pourvu qu'il rempliſſe
De ſes beaux vers le mercure de Suiſſe.
Dolot s'avance ; & dès qu'on s'aperçut
Qu'il prétendait parler à des viſages,
On l'entoura, le déſordre ſe tut.
  Meſſieurs, dit-il, vous êtes nés tous ſages ;
Ces mouvemens ſont des convulſions ;
C'eſt dans le foye, & ſurtout dans la rate
Que Galien, Nicomaque, Hipocrate,
Tous gens ſavans, placent les paſſions.

(b) L'eſcalade de Genève le 12 Décembre 1602.

L'ame eſt du corps la très humble ſervante;
Vous le ſavez, les eſprits animaux
Sont fort légers, & s'en vont aux cerveaux
Porter le trouble avec l'humeur peccante;
Conſultons tous le célèbre Tronchin.
Il connait l'ame, il eſt grand médecin:
Il peut beaucoup dans cette épidémie.
Tronchin ſortait de ſon académie
Lorſque Dolot diſait ces derniers mots.
Sur ſon beau front ſiége le doux repos,
Son nez romain dès l'abord en impoſe;
Ses yeux ſont noirs, ſes lêvres ſont de roſe;
Il parle peu, mais avec dignité.
Son air de maitre eſt plein d'une bonté,
Qui tempérait la ſplendeur de ſa gloire.
Il va tâtant le pouls du conſiſtoire
Et du conſeil, & des plus gros bourgeois.
Sur eux à peine il a placé ſes doigts,
O de ſon art merveilleuſe puiſſance!
O vanités! ô fatale ſcience!
La fiévre augmente: un délire nouveau
Avec fureur ataque tout cerveau.
J'ai vu ſouvent près des rives du Rhône
Un ſerviteur de Flore & de Pomone,
Par une digue arêtant de ſes mains
Le flot bruyant qui fond ſur ſes jardins;
L'onde s'irite, & briſant ſa barière,
Va ravager les œillets, les jaſmins,
Et des melons la couche printanière.

Telle eſt Genève ; elle ne peut ſoufrir
Qu'un medecin prétende la guérir ;
Chacun s'émeut, & tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec ſa mine afable.
Du genre humain voila le ſort fatal.
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère.
Et du bien même il nait encor du mal.
Lui d'un pas grave, & d'une marche lente
Laiſſe gronder la troupe turbulente,
Monte en caroſſe & s'en va dans Paris
Prendre ſon rang parmi les beaux eſprits.
Genève alors eſt en proye au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'inſulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet ;
Chacun écrit, chacun fait un projet ;
On repréſente & puis on repréſente ;
A penſer creux tout bourgeois ſe tourmente.
Un prédicant donne à l'autre un ſouflet :
Comme la horde à Moïſe atachée
Vit autrefois à ſon très grand regret
Sédékia prophête peu diſcret
Qui ſouffletait le prophête Michée (c).
Quand le ſoleil ſur la fin d'un beau jour
De ſes rayons dore encor nos rivages,

(c) Voyez les paralipomènes, chap. 18. ℣. 23. Or Sédékia fils de Kanaa s'aprocha de Michée, lui donna un ſouflet, & lui dit, par où l'eſprit du Seigneur a-t-il paſſé pour aller de ma main à ta joue, (& ſelon la vulgate, de toi à moi ?)

Que Philomèle enchante nos bocages,
Que tout respire & la paix & l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils? Dans quels antres profonds
Etaient cachés les fougueux aquilons?
Où dormaient-ils? Quelle main sur nos têtes
Dans le repos retenait les tempêtes?
Quel noir démon soudain trouble les airs?
Quel bras terrible a soulevé les mers?
On n'en sait rien. Les savans ont beau dire,
Et beau rêver; leurs sistêmes font rire.
Ainsi Genève en ces jours pleins d'éfroi
Etait en guerre & sans savoir pourquoi.
  Près d'une église à Pierre consacrée,
Très sale église, & de Pierre abhorrée,
Sur un vieux mur est un vieux monument,
Reste maudit d'une déesse antique,
Du paganisme ouvrage fantastique,
Dont les enfers animaient les accens,
Lorsque la terre était sans prédicans.
Dieu quelquefois permet qu'à cette idole
L'esprit malin prête encor sa parole.
Les Genevois consultent ce démon
Quand par malheur ils n'ont point de sermon.
Ce diable antique est nommé l'inconstance.
Elle a toujours confondu la prudence.
Une girouette exposée à tout vent
Est à la fois son trône & son emblême;
Cent papillons forment son diadême.

Par ſon pouvoir magique & décevant
Elle envoya Charles-Quint au couvent,
Jules ſecond aux travaux de la guerre;
Fit Amédée & moine, & pape, & rien (*d*):
Bonneval turc (*e*), & Makarti chrêtien (*f*).
Elle eſt fêtée en France, en Angleterre.
Contre l'ennui ſon charme eſt un ſecours.
Elle a, dit-on, gouverné les amours.
S'il eſt ainſi, c'eſt gouverner la terre.
Monſieuf Grillet (*g*), dont l'eſprit eſt vanté,
Eſt fort dévot à cette déité;
Il eſt profond dans l'art de l'ergotiſme;
En quatre parts il vous coupe un ſophiſme,
Prouve & réfute, & rit d'un ris malin
De St. Thomas, de Paul & de Calvin.
Il ne fait pas grand uſage des filles,
Mais il les aime. Il trouve toujours bon
Que du plaiſir on leur donne leçon,
Qnand elles ſont honnêtes & gentilles.

(*d*) Amédée duc de Savoye retiré à Ripaille devenu antipape.

(*e*) Le comte de Bonneval, général en Allemagne, & bacha en Turquie ſous le nom d'Oſman.

(*f*) L'abbé Makarti Irlandais, prieur en Bretagne, Sodomite, Simoniaque, puis Turc. Il emprunta, comme on ſait, à l'auteur de ce grave poëme 2000 liv. avec leſquelles il s'alla faire circoncire. Il a rechriſtianiſé depuis, & eſt mort à Lisbonne.

(*g*). Celui que l'auteur déſigne par le nom de Grillet eſt en éfet un homme d'eſprit qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination.

Permet qu'on change & de fille & d'amant,
De vins, de mode, & de gouvernement.
Amis, dit-il, alors que nos penſées
Sont au droit ſens tout-à-fait opoſées,
Il eſt certain, par le raiſonnement,
Que le contraire eſt un bon jugement.
Et qui s'obſtine à ſuivre ſes viſées
Toujours du but s'écarte ouvertement.
Pour être ſage il faut être inconſtant.
Qui toujours change une fois au moins trouve
Ce qu'il cherchait; & la raiſon l'aprouve.
A ma déeſſe allez ofrir vos vœux.
Changez toujours & vous ſerez heureux.
Ce beau diſcours plut fort à la commune.
Si les Romains adoraient la fortune,
Diſait Grillet, on peut avec honneur
Prier auſſi l'inconſtance ſa ſœur.
Un peuple entier ſuit avec allégreſſe
Grillet qui vole aux pieds de la déeſſe.
On s'agenouille, on tourne à ſon autel.
La déité tournant comme eux ſans ceſſe,
Dicte en ces mots ſon arêt ſolemnel.
» Robert Covelle, allez trouver Jean-Jaques,
» Mon favori, qui devers Neufchâtel
» Par paſſe-tems fait aujourd'hui ſes pâques (*h*).
» C'eſt le ſoutien de mon culte éternel.

(*h*) Jean Jaques Rouſſeau communiait en éfet alors dans le village de Moutier-Travers, diocèſe de Neufchâtel. Il in-

„ Toujours il tourne, & jamais ne rencontre;
„ Il vous foutient & le pour & le contre
„ Avec un front de pudeur dépouillé.
„ Cet étourdi fouvent a barbouillé
„ De plats romans, de fades comédies,
„ Des opéra, de minces mélodies;
„ Puis il condamne en ftile entortillé
„ Les opéra, les romans, les fpectacles.
„ Il vous dira qu'il n'eft point de miracles,
„ Mais qu'à Venife il en a fait jadis.
„ Il fe connait finement en amis,
„ Il les embraffe & pour jamais les quite.
„ L'ingratitude eft fon premier mérite.
„ Par grandeur d'ame il hait fes bienfaiteurs.
„ Verfez fur lui les plus nobles faveurs;

---

prima une lettre dans laquelle il dit, *qu'il pleurait de joye à cette fainte cérémonie*. Le lendemain il écrivit une lettre fanglante contre le prédicant qui l'avait, dit-il, très mal communié. Le furlendemain il fut lapidé par les petits garçons, & ne communia plus. Il avait commencé par fe faire papifte en Savoye, puis il fe refit calvinifte à Genève; puis il alla à Paris faire des comédies; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait pourfuivre au confiftoire de Genève pour avoir fait jouer la comédie fur terre de France, dans fon château à deux lieues de Genève. Puis il écrivit contre Mr. d'Alembert en faveur des prédicans de Genève; puis il écrivit contre les prédicans de Genève, & imprima qu'ils étaient tous des fripons, auffi bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de l'encyclopédie, auxquels il avait de très grandes obligations. Comme il en avait d'avantage à Mr. Hume fon protecteur qui le mena en Angleterre, & qui épuifa fon crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui; *premier fouflet*, dit-il, *fur la joue de mon protecteur*, *fecond fouflet*, *troifième fouflet*; aparemment, a-t-on dit, que le quatrième était pour le roi.

„ Il frémira qu'un homme ait la puiſſance,
„ La volonté, la coupable impudence
„ De l'avilir en lui feſant du bien.
„ Il tient beaucoup du naturel d'un chien.
„ Il jape & fuit, & mord qui le careſſe.
„ Ce qui ſurtout me plait & m'intéreſſe,
„ C'eſt que de ſecte il a changé trois fois
„ En peu de tems pour faire un meilleur choix.
„ Allez, volez Catherine, Covelle,
„ Dans votre guerre engagez mon héros,
„ Le Dieu du lac vous atend ſur ſes flots.
„ Envain mon ſort eſt d'aimer les tempêtes.
„ Puiſſe Borée enchaîné ſur vos têtes
„ Abandonner au ſoufle des zéphirs
„ Et votre barque & vos charmans plaiſirs:
„ Soyez toujours amoureux & fidèles,
„ Et jouiſſans. C'eſt ſans doute un ſouhait
„ Que juſqu'ici je n'avais jamais fait.
„ Je ne voulais que des amours nouvelles.
„ Mais ma nature étant le changement,
„ Pour votre bien je change en ce moment.
„ Je veux enfin qu'il ſoit dans mon empire
„ Un couple heureux ſans infidélité,
„ Qui toujours aime & qui toujours déſire.
„ On l'ira voir un jour par rareté.
„ Je veux donner, moi qui ſuis l'inconſtance,
„ Ce rare exemple; il eſt ſans conſéquence.
„ J'empêcherai qu'il ne ſoit imité.
„ Je ſuis vrai pape, & je donne diſpenſe,
„ Sans déroger à ma légéreté.

„ Ne doutez point de ma divinité.
„ Mon vatican, mon église est en France.
Disant ces mots la déesse bénit
Les deux amans, & le peuple aplaudit.
 A cet oracle, à cette voix divine,
Le beau Robert, la belle Catherine,
Vers la girouette avancèrent tous deux,
En se donnant des baisers amoureux.
Leur tendre flamme en était augmentée.
Et la girouette un moment arêtée
Ne tourna point, & se fixa pour eux.
 Les deux amans sont prêts pour le voyage.
Un peuple entier les conduit au rivage;
Le vaisseau part. Zéphire & les amours
Sont à la poupe & dirigent son cours,
Enflent la voile, & d'un batement d'aile
Vont caressant Catherine & Covelle.
Tels en allant se coucher à Paphos
Mars & Vénus ont vogué sur les flots;
Telle Amphitrite & le puissant Nérée
Ont fait l'amour sur la mer azurée.



CHANT

CHANT TROISIEME.

QUand ſur le dos de ce lac argenté
Le beau Robert & ſa tendre maîtreſſe
Voguaient en paix, & ſavouraient l'ivreſſe
Des doux déſirs & de la volupté,
Quand le Sylvain, la Driade atentive,
D'un pas léger acouraient ſur la rive,
Lorſque Protée & les nimphes de l'eau
Nageaient en foule autour de leur bateau,
Lorſque Triton careſſait la Naïade,
Que devenait ce Jean-Jaques Rouſſeau
Chez qui Robert allait en ambaſſade?
Dans un vallon fort bien nommé Travers,
S'élève un mont, vrai ſéjour des hyvers:
Son front altier ſe perd dans les nuages,
Ses fondemens ſont aux creux des enfers.
Au pied du mont ſont des antres ſauvages
Du dieu du jour ignorés à jamais;
C'eſt de Rouſſeau le digne & noir palais.
Là ſe tapit ce ſombre énergumène,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d'orgueil & dévoré de fiel.
Il fuit le monde, & craint de voir le ciel.
Et cependant ſa triſte & vilaine ame
Du dieu d'amour a reſſenti la flamme.

Il a trouvé pour charmer fon ennui
Une beauté digne en éfet de lui.
C'était Caron amoureux de Mégère.
Une infernale & hideufe forcière
Suit en tous lieux le mâgot ambulant
Comme la chouette eft jointe au chat-huant.
L'infâme vieille avait pour nom Vachine (*a*);
C'eft fa Circé, fa Didon, fon Alcine.
L'averfion pour la terre & les cieux
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.
Si quelquefois dans leurs ardeurs fecrettes
Leurs os pointus joignent leurs deux fquelettes,
Dans leurs tranfports ils fe pâment foudain,
Du feul plaifir de nuire au genre humain.
Notre Euménide avait alors en tête
De diriger la foudre & la tempête
Devers Genève. Ainfi l'on vit Junon
Du haut des airs terrible & forcenée
Perfécuter les reftes d'Ilion,
Et foudroyer les compagnons d'Enée.
Le roux Rouffeau renverfé fur le fein,
Le fein pendant de l'infernale amie,
L'encourageait dans le noble deffein
De fubmerger fa petite patrie.
Il déteftait fa ville de Calvin,
Hélas pourquoi? C'eft qu'il l'avait chérie.
Aux cris aigus de l'horrible harpie,

(*a*) Son nom eft Vacheur. C'eft de là que l'auteur a tiré le nom de la fée Vachine.

Déja Borée entouré de glaçons
Eſt acouru du pays des Lapons.
Les aquilons arivent de Scythie ;
Les Gnomes noirs dans la terre enfermés
Où ſe pétrit le bitume & le ſoufre ,
Font exhaler du profond de leur goufre
Des feux nouveaux dans l'enfer allumés.
L'air s'en émeut , les Alpes en mugiſſent ,
Les vents , la grêle & la foudre s'uniſſent ;
Le jour s'enfuit. Le Rhône épouvanté
Vers St. Maurice (*b*) eſt déja remonté.

(*b*) St. Maurice dans le Valais , à quelques milles de la ſource du Rhône. C'eſt en cet endroit que la légende a prétendu que Dioclétien en 287 avait fait martyriſer une légion compoſée de ſix mille chrétiens à pied , & de ſept cent chrétiens à cheval qui arivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que St. Maurice eſt une vallée étroite entre deux montagnes éſcarpées , & qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287 il n'y avait aucune perſécution , que Dioclétien alors comblait tous les chrétiens de faveurs , que les premiers oficiers de ſon palais Gorgonios & Dorotheos étaient chrétiens , que ſa femme Priſca était chrétienne &c. Le lecteur obſervera ſurtout que la fable du martyre de cette légion fut écrite par Grégoire de Tours , qui ne paſſe pas pour un Tacite , d'après un mauvais roman atribué à l'abbé Eucher , évêque de Lyon , mort en 454 : & dans ce roman il eſt fait mention de Sigiſmond , roi de Bourgogne , mort en 523.

Je veux & je dois aprendre au public qu'un nommé Nonote ci-devant jéſuite , fils d'un brave crocheteur de notre ville , a depuis peu , dans le ſtile de ſon père , ſoutenu l'autenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu pluſieurs femmes , que Dioclétien avait été toujours perſécuteur , & que Conſtantin était comme Moïſe le plus

Le lac au loin vomit de ſes abimes
Des flots d'écume élancés dans les airs;
De cent débris ſes deux bords ſont couverts.
Des vieux ſapins les ondoyantes cimes
Dans leurs rameaux engoufrent tous les vents,
Et de leur chute écraſent les paſſans:
Un foudre tombe, un autre ſe ralume.
Du feu du ciel on connait la coutume;
Il va fraper des arides rochers,
Ou le métal branlant dans les clochers.
Car c'eſt toujours ſur les murs de l'égliſe
Qu'il eſt tombé; tant Dieu la favoriſe,
Tant il prend ſoin d'éprouver ſes élus.
  Les deux amans, au gré des flots émus,
Sont tranſportés au ſéjour du tonnerre,
Au fond du lac, aux rochers, à la terre,
De tous côtés entourés de la mort.
Aucun des deux ne penſait à ſon ſort.
Covelle craint, mais c'était pour ſa belle;
Catin s'oublie, & tremble pour Covelle.
Robert diſait aux zéphirs, aux amours,
Qui conduiſaient la barque tournoyante,
Dieux des amans, ſecourez mon amante:
Aidez Robert à ſauver ſes beaux jours:

---

doux de tous les hommes. Cela ſe trouve dans un libelle de cet ex-jéſuite, intitulé *les erreurs de V.*, libelle auſſi rempli d'erreurs que de mauvais raiſonnemens. Cette note eſt un peu étrangère au texte, mais c'eſt le droit des commentateurs. Cette note eſt de Mr. C**. avocat à Beſançon.

Pompez cette eau, bouchez moi cette fente.
A l'aide! à l'aide! & la troupe charmante
Le fecondait de fes doigts enfantins
Par des éforts douloureux & trop vains.
L'afreux Borée a chaffé le zéphire,
Un aquilon prend en flanc le navire,
Brife la voile & caffe les deux mats;
Le timon cède & s'envole en éclats;
La quille faute & la barque s'entrouvre,
L'onde écumante en un moment la couvre.
La tendre amante étendant fes beaux bras,
Et s'élançant vers fon héros fidèle,
Difait cher Co.... l'onde ne permit pas
Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.
Le flot l'emporte, & l'horreur de la nuit
Dérobe aux yeux Catherine expirante;
Mais la clarté terrible & renaiffante
De cent éclairs, dont le feu paffe & fuit,
Montre bientôt Catherine flotante,
Jouet des vents, des flots & du trépas.
Robert voyait ces malheureux apas,
Ces yeux éteints, ces bras, ces cuiffes rondes,
Ce fein d'albâtre à la merci des ondes;
Il la faifit: & d'un bras vigoureux,
D'un fort jaret, d'une large poitrine,
Brave les vents, fend les flots écumeux,
Tire après lui la tendre Catherine,
Pouffe, s'avance, & cent fois repouffé,
Plongé dans l'onde, & jamais renverfé,

Perdant sa force, animant son courage,
Vainqueur des flots, il aborde au rivage.
Alors il tombe épuisé de l'éfort.
Les habitans de ce malheureux bord
Sont fort humains, quoique peu sociables;
Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,
En gagnent peu, mais sont fort charitables
Aux étrangers quand il n'en coute rien.
Aux deux amans une troupe s'avance.
(c) Bonnet acourt, Bonnet le médecin
De qui Genève admire la science;
De son grand art il connait tout le fin.
Aux impotens il prescrit l'exercice;
D'après Joli il décide qu'en Suisse
Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
A ce seul mot Covelle se réveille,
Avec Bonnet il vide une bouteille,

(c) Il est mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire, mais il n'en avait pas moins de pratiques. Il disait plus de bons mots qu'il ne guérissait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. Mr. Joli mon médecin ordinaire a contribué beaucoup à la pacification; il faut espérer que l'auteur en parlera dans sa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens ils s'en sont peu mêlés, atendu qu'il n'y a pas eu une égratignure, excepté le soufflet donné par un prédicant dans l'assemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, & plusieurs citoyens avaient fait leur testament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.

Et puis une autre ; il reprend ſon teint frais,
Il eſt plus leſte & plus beau que jamais.
Mais Catherine hélas ! ne pouvait boire.
De ſon amant les ſoins ſont ſuperflus ;
Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire ;
Robert diſait, qui ne boit point n'eſt plus.
Lors il ſe pâme, il revient, il s'écrie,
Se pâme encor ſur ſa nimphe chérie,
S'étend ſur elle, & la baignant de pleurs
Par cent baiſers croit la rendre à la vie.
Il penſe même en cet objet charmant
Sentir encor un peu de mouvement.
A cet eſpoir en vain il s'abandonne :
Rien ne répond à ſes brulans éforts.
Ah ! dit Bonnet, je crois, Dieu me pardonne,
Si les baiſers n'animent point les morts,
Qu'on n'a jamais reſſuſcité perſonne.
Covelle dit, hélas ! s'il eſt ainſi,
C'en eſt donc fait, je vais mourir auſſi.
Puis il retombe ; & la nuit éternelle
Semblait couvrir le beau front de Covelle.
  Dans ce moment du fond des antres creux
Venait Rouſſeau ſuivi de ſon armide,
Pour contempler le ravage homicide,
Qu'ils excitaient ſur ces bords malheureux.
Il voit Robert qui panché ſur l'arène
Baiſait encor les genoux de ſa reine,
Roulait les yeux & lui ſerrait la main.

Que fais-tu là ? lui cria-t-il soudain.
Ce que je fais ? Mon ami je suis yvre
De désespoir & de très mauvais vin.
Catin n'est plus : j'ai le malheur de vivre ;
J'en suis honteux, adieu, je vais la suivre.
 Rousseau réplique, as-tu perdu l'esprit ?
As-tu le cœur si lâche & si petit ?
Aurais-tu bien cette faiblesse infâme
De t'abaisser à pleurer une femme ?
Sois sage enfin : le sage est sans pitié,
Il n'est jamais séduit par l'amitié :
Tranquile & dur en son orgueil suprême,
Vivant pour soi, sans besoin, sans désir,
Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,
Dans son mérite il met tout son plaisir.
Tu vois Vachine, elle eut l'art de me plaire,
J'ai quelquefois fêtoié ma sorcière ;
Je la verrais mourante à mes côtés
Des dons cuisans qui nous ont infectés,
Sur un fumier rendant son ame au diable,
Que ma vertu paisible, inaltérable,
Me défendrait de m'écarter d'un pas,
Pour la sauver des portes du trépas.
D'un vrai Rousseau tel est le caractère ;
Il n'est ami, parent, époux, ni père,
Il est de roche, & quiconque en un mot
Nâquit sensible est fait pour être un sot.
Ah ! dit Robert, cette grande doctrine
A bien du bon, mais elle est trop divine :

Je ne ſuis qu'homme, & j'ôſe déclarer
Que j'aime fort toute humaine faibleſſe;
Pardonnez-moi la pitié, la tendreſſe;
Et laiſſez moi la douceur de pleurer.
Comme il parlait, paſſa ſur cette terre
En berlingot certain pair d'Angleterre,
Qui voyageait tout excédé d'ennui
Uniquement pour ſortir de chez lui;
Lequel avait pour charmer ſa triſteſſe
Trois chiens courans; du punch & ſa maîtreſſe.
Dans le pays on connaiſſait ſon nom
Et tous ſes chiens; c'eſt mylord Abington.
Il aperçoit une foule éperdue,
Une beauté ſur le ſable étendue,
Covelle en pleurs, & des verres caſſés.
Que fait-on là? dit-il à la cohue.
On meurt, mylord; & les gens empreſſés
Portaient déja les quatre ais d'une bière,
Et deux manans fouillaient le cimetière.
Bonnet diſait, notre art n'eſt que trop vain,
On a tenté des baiſers & du vin;
Rien n'a paſſé. Cette pauvre bourgeoiſe
A fait ſon tems; qu'on l'enterre, & buvons.
Mylord reprit, eſt-elle Genevoiſe?
Oui, dit Covelle. Eh bien, nous le verrons.
Il ſaute en bas, il écarte la troupe
Qui fait un cercle en lui preſſant la croupe,
Marche à la belle, & lui met dans la main
Un gros bourſon de cent livres ſterling.

La belle ferre, & foudain reffufcite.
On bat des mains; Bonnet n'a jamais fu
Ce beau fecret. La gaupe décrépite
Dit qu'en enfer il était inconnu.
Rouffeau convient que malgré fes preftiges
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.
Mylord fourit: Covelle transporté
Croit que c'eft lui qu'on a reffufcité.
Puis en danfant ils s'en vont à la ville
Pour s'amufer de la guerre civile.



CHANT QUATRIEME.

Nos voyageurs devisaient en chemin ;
Ils se flataient d'obtenir du destin
Ce que leur cœur aveuglement désire,
Bonnet de boire, & Jean-Jaques d'écrire,
Catin d'aimer, la vieille de médire,
Robert de vaincre, & d'aller à grands pas
Du lit à table & de table aux combats.
Tout caractère en causant se déploye.
Mylord disait, dans ces ramparts sacrés
Avant-hier les Français sont entrés ;
Nous nous batrons, c'est là toute ma joye ;
Mes chiens & moi nous suivrons cette proye.
J'aurai contre eux mes fusils à deux coups ;
Pour un Anglais c'est un plaisir bien doux.
Des Genevois je conduirai l'armée.
Comme il parlait, passa la renommée :
Elle portait trois cornets à bouquin (*a*),
L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,

(*a*) Observez, cher lecteur, combien le siècle se perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la renommée dans la Henriade, on lui en a donné deux dans la divine pucelle, & aujourd'hui on lui en donne trois dans le poëme moral de la guerre Genevoise. Pour moi j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur qui est sans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager.

Et le dernier, que l'on entend à peine,
Est pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours & ne connut jamais.
La belle aussi se servait de siflets.
Son écuyer, l'astrologue de Liège,
De son chapitre obtint le privilège
D'acompagner l'errante déité;
Et le mensonge était à son côté.
Entre eux marchait le vieux à tête chauve,
Avec son sable, & sa fatale faulx.
Auprès de lui la vérité se sauve.
L'âge & la peine avaient courbé son dos;
Il étendait ses deux pesantes ailes;
La vérité qu'on néglige ou qu'on fuit,
Qu'on aime envain, qu'on masque ou qu'on poursuit,
En gémissant se blotissait sous elles.
La renommée à peine la voyait,
Et tout courant devant elle avançait.
Eh bien, madame, avez-vous des nouvelles?
Dit Abington: j'en ai beaucoup, mylord;
Déja Genève est le champ de la mort.
„ J'ai vu De Luc (*b*) plein d'esprit & d'audace
„ Dans le combat animer les bourgeois.
„ J'ai vu tomber au seul son de sa voix

(*b*) De Luc, d'une des plus anciennes familles de la ville, c'était le Paoli de Genève: il est d'ailleurs bon physicien naturaliste. Son père entend merveilleusement St. Paul, sans savoir le grec & le latin : on dit qu'il ressemble aux apôtres tels qu'ils étaient avant la descente du St. Esprit.

„ (c) Quatre ſindics étendus ſur la place.
„ Verne (*d*) eſt en caſque, & Virlet en cuiraſſe;
„ L'encre & le ſang dégoutent de leurs doigts.
„ Ils ont prêché la diſcorde cruelle
„ Diféremment, mais avec même zèle.
„ Tels autrefois dans les murs de Paris
„ Des moines blancs, noirs, minimes & gris,
„ Portant mouſquet, carabine, rondèle,
„ Encourageaient tout un peuple fidèle
„ A débuſquer le plus grand des Henris,
„ Aimé de Mars, aimé de Gabrielle,
„ Héros charmant, plus héros que Covelle.
„ Bèze & Calvin ſortent de leurs tombeaux,
„ Leur voix terrible épouvante les ſots;
„ Ils ont crié d'une voix de tonnerre,
„ *Perſécutez*, c'eſt là leur cri de guerre.
„ Satan, Mégère, Aſtaroth, Alecton,
„ Sur les ramparts ont pointé le canon.
„ Il va tirer; je crois déja l'entendre.
„ L'égliſe tombe, & Genève eſt en cendre.
Bon! dit la vieille, allons, doublons le pas.
Exaucez nous, puiſſant dieu des combats!

(*c*) Les bourgeois voulaient avoir le droit de deſtituer quatre ſindics.

(*d*) Le miniſtre Verne, homme d'un eſprit cultivé & fort aimable; il a beaucoup ſervi à la conciliation, ce fut lui qui releva la garde poſée par les bourgeois dans l'antichambre du procureur-général Tronchin, pour l'empêcher de ſortir de la ville. La renommée qui eſt menteuſe dit ici tout le contraire de ce qu'il a fait.

Dieu Sabaoth, de Jacob & de Bèze;
Tout va périr; je ne me fens pas d'aife.
Enfin la troupe eft aux ramparts facrés,
Ramparts chétifs & très mal réparés.
Elle entre, obferve, avance, fait fa ronde.
Tout refpirait la paix la plus profonde.
Au lieu du bruit des foudroyans canons
On entendait celui des violons.
Chacun danfait. On voit pour tout carnage
Pigeons, poulets, dindons & grianaux,
Trois cent perdrix à pieds de cardinaux,
Chez les traiteurs étalant leur plumage.
Mylord s'étonne: il court au cabaret.
A peine il entre: une actrice jolie
Vient l'aborder d'un air tendre & difcret,
Et l'inviter à voir la comédie:
Oh! jufte ciel qu'eft-ce donc qui s'eft fait?
Quel changement! alors notre Zaïre,
Au doux parler, au gracieux fourire,
Lorgna mylord, & dit ces propres mots.
Ignorez-vous que tout eft en repos?
Ignorez-vous qu'un Mécène de France,
Miniftre heureux & de guerre & de paix,
Jufqu'en ces lieux a verfé fes bienfaits?
S'il faut qu'on prêche, il faut auffi qu'on danfe.
Il nous envoye un brave chevalier (*e*),

(*e*) Le chevalier de Beautteville, ambaffadeur en Suiffe, lieutenant-général des armées. Il contribua plus que perfonne à la prife de Bergopfom.

Ange de paix comme vaillant guerrier;
Qu'il ſoit béni. Grace à ſon caducée
Par les plaiſirs la diſcorde eſt chaſſée.
Le vieux Virlet ſous ſon vieux manteau noir
Cache en tremblant ſa mine embaraſſée.
Et nous donnons le Tartuffe ce ſoir.
Tartuffe! allons, je vole à cette pièce,
Lui dit mylord: j'ai haï de tout tems
De ces croquans la déteſtable eſpèce.
Egayons-nous ce ſoir à leurs dépends.
Allons Bonnet, Covelle & Catherine.
Et vous auſſi, vous Jean-Jaque & Vachine,
Buvons dix coups, mangeons vite & courons
Rire à Molière & ſiffler les fripons.
A ce diſcours enfant de l'allégreſſe,
Rouſſeau reſtait morne, pâle & penſif;
Son vilain front fut voilé de triſteſſe.
D'un vieux caiſſier l'héritier préſomptif
N'eſt pas plus ſot alors qu'on lui vient dire
Que le bon homme en réchape & reſpire.
Rouſſeau, pouſſé par ſon maudit démon,
S'en va trouver le prédicant Brognon.
Dans un réduit à l'écart il le tire,
Grince les dents, ſe recueille & ſoupire.
Puis il lui dit, vous êtes un fripon;
Je ſens pour vous une haine implacable;
Vous m'abhorez; vous me donnez au diable;
Mais nos dangers doivent nous réunir.
Tout eſt perdu; Genève a du plaiſir.

C'eſt pour nous deux le coup le plus terrible!
Virlet ſurtout y ſera bien ſenſible.
Les charlatans ſont donc bernés tout net!
Ce ſoir Tartuffe, & demain Mahomet!
Après demain l'on nous jouera de même.
Des Genevois on adoucit les mœurs.
On les polit, ils deviendront meilleurs.
On s'aimera. Soufrirons-nous qu'on s'aime?
Allons bruler le théâtre à l'inſtant.
Un chevalier ambaſſadeur de France
Vient d'ériger cet afreux monument,
Séjour de paix, de joye & d'innocence:
Qu'il ſoit détruit juſqu'en ſon fondement.
Ayons tous deux la vertu d'Eroſtrate (*f*);
Ainſi que lui méritons un grand nom.
Vous connaiſſez la noble ambition;
Le grand vous plait & la gloire vous flate;
Prenons ce ſoir en ſecret un brandon.
Envain les ſots diront que c'eſt un crime:
Dans ce bas monde il n'eſt ni bien ni mal,
Aux vrais ſavans tout doit ſembler égal.
Bâtir eſt beau, mais détruire eſt ſublime.
Brulons théâtre, actrice, acteur, ſoufleur,
Et ſpectateur, & notre ambaſſadeur.

Le

(*f*) Eroſtrate, petit homme maigre & noir, il était tourmenté d'un vilain mal dans le col de la veſſie, ce qui lui donnait des vapeurs auſſi noires que ſa mine. Il brula, dit-on, le temple d'Ephèſe pour ſe faire de la réputation.

Le lourd Brognon crut entendre un prophête,
Crut contempler l'ange exterminateur,
Qui fait ſonner ſa fatale trompette
Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.
Pour accomplir ce projet de détruire,
Pour réuſſir, Vachine doit s'armer;
Sans toi Bacchus peut-on chanter & rire?
Sans toi Vénus peut-on ſavoir aimer?
Sans toi Vachine on n'eſt pas ſûr de nuire.
Ils font venir Vachine en leur taudis.
La gaupe arive, & de ſes mains crochues
Que de l'enfer les chiens avaient mordues
Forme un gâteau de matières fondues,
Qui bruleraient les murs du paradis.
Pour en répandre au loin les étincelles
Vachine a pris (je ne puis décemment
Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)
Un tas pouri de brochures nouvelles,
Vers de Brunet morts auſſi-tôt que nés (*g*),
Longs mandemens dans le Pui confinés (*h*),
Tacite orné par le ſieur la Blétrie
D'un ſtile neuf & d'un mélange heureux
De pédantiſme & de galanterie,

(*g*) Nous ne ſavons pas qui eſt ce Brunet. Il y a tant de plats poëtes connus deux jours à Paris, & ignorés enſuite pour jamais!

(*h*) C'eſt aparemment un mandement de l'évêque du Pui en Velai, qui adreſſant la parole aux chaudroniers de ſon diocèſe leur parla de La Motte & de Fontenelle.

Journal chrétien, madrigaux amoureux,
De Chiniac (*i*) les écrits plagiaires,
Du droit canon quarante commentaires.
Tout ce fatras fut du chanvre en ſon tems.
Linge il devint par l'art des tiſſerans;
Puis en lambeaux des pilons le preſſèrent;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De viſions à l'envi le chargèrent;
Puis on le brule: il vole dans les airs,
Il eſt fumée auſſi bien que la gloire.
De nos travaux voila quelle eſt l'hiſtoire.
Tout eſt fumée: & tout nous fait ſentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.
Les trois méchans ont poſé cette étoupe
Sous le foyer où s'aſſemble la troupe;
La méche prend. Ils regardent de loin
L'heureux éfet qui ſuit leur noble ſoin (*k*),
Clignant les yeux, & tremblant qu'on ne voye
Leurs fronts pliſſés ſe dérider de joye.

(*i*) Le Chiniac nous eſt auſſi inconnu que Brunet. Nous aprenons dans le moment que c'eſt un commentateur des diſcours de Fleuri, qui a été aſſez indigent pour voler tout ce qui ſe trouve ſur ce ſujet dans un livre très connu, & aſſez impudent pour inſulter ceux qu'il a volés.

De telles gens il eſt aſſez
Priez Dieu pour les trépaſſés.

(*k*) Ce fut le 5 Févrîer 1768 qu'on mit le feu à la ſalle des ſpectacles.

Déja la flamme a surmonté les toits,
Les toits pouris, séjour de tant de rois;
Le feu s'étend, le vent le favorise.
Le spectateur que la flamme poursuit
Crie au secours, se précipite & fuit.
Jean Jaques rit; Brognon les exorcise.
Ainsi Calcas & le traître Sinon
S'aplaudissaient lorsqu'ils mirent en cendre
Les murs sacrés du superbe Ilion,
Que le dieu Mars, Aphrodise (*l*), Apollon,
Virent bruler & ne purent défendre.
Las! que devient le pauvre entrepreneur (*m*),
Ce Rosimond plus généreux qu'habile?
A ses dépends il a, pour son malheur,
Fait à grands fraix meubler le noble azile
Des doux plaisirs peu faits pour cette ville.
Un seul moment consume l'atirail
Du grand César, d'Auguste, d'Orosmane,
Et la toilette où se coëffa Roxane,
Et l'ornement de Rome & du ferrail.
O Rosimond, que devient votre bail?
De tous vos soins quel funeste salaire!
Est-ce à Chauvin que vous aurez recours?
Est-ce à l'évêque apellé titulaire?

(*l*) Vénus est nommée en grec Aphrodite. Notre auteur l'apelle Aphrodise: c'est aparemment par euphonie comme disent les doctes.

(*m*) Mr. Rosimond, entrepreneur des spectacles à Genève, un des plus honnêtes hommes du monde. Il a perdu près de quarante mille francs à cette incendie.

Hélas ! lui-même a besoin de secours.
Ah malheureux, à qui vouliez-vous plaire ?
Vous êtes plaint, mais fort abandonné.
Après vingt ans vous voila ruiné.
De vos pareils c'est le sort ordinaire.
Qui du public s'est fait le serviteur
Peut se vanter d'avoir un méchant maître.
Soldat, auteur, commentateur, acteur,
Egalement se repentent peut-être.
Loin du public heureux dans sa maison
Qui boit en paix, & dort avec Suzon.



CHANT CINQUIEME.

DEs prédicans les ames réjouies
Rendaient à Dieu des graces infinies (*a*)
Sincèrement du mal qu'on avait fait.
Le cœur d'un prêtre eſt toujours ſatisfait,
Si les plaiſirs que ſon rabat condamne
Sont enlevés au ſéculier profane.
Qu'ariva-t-il? le déſordre s'acrut
Quand de ces lieux le plaiſir diſparut.
Mieux qu'un ſermon l'aimable comédie
Inſtruit les gens, les raproche, les lie.
Voila pourquoi la diſcorde en tout tems
Pour ſon ſéjour a choiſi les couvens.
Les deux partis plus fous qu'à l'ordinaire
S'allaient gourmer n'ayant plus rien à faire.
Et tous les ſoins du miniſtre de paix
Dans la cité ſont perdus déſormais.
Mille horlogers (*b*) de qui les mains habiles
Savaient guider leurs aiguilles dociles,

(*a*) Expreſſion ſi familière à l'un d'entre eux, que l'ayant répétée vingt fois dans un ſermon, un de ſes parens lui dit: *je te rends des graces infinies d'avoir fini.*

(*b*) Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne ſont pas des artiſans ordinaires; ce ſont, comme l'a dit l'auteur du ſiècle de Louis XIV, des phyſiciens de pratique. Les Graham & les

D'un acier fin régler les mouvemens,
Marquer l'espace & diviser le tems,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles.
Le trouble augmente. On ne fait plus enfin
Quelle heure il est dans les murs de Calvin.
On voit leurs mains tristement ocupées
A ranimer sur un grès plat & rond
Le fer rouillé de leurs vieilles épées
Ils vont chargeant de salpêtre & de plomb
De lourds mousquets dégarnis de platine.
Le fer pointu qui tourne à la cuisine,
Et fait tourner les poulets déplumés,
Bientôt se change aux regards allarmés
En longue pique instrument de carnage,
Et l'ouvrier contemplant son ouvrage
Tremble lui-même & recule de peur.

O jours! o tems de disette & d'horreur!
Les artisans dépourvus de salaire,
Nouris de vent, défiant les hazards,
Meurent de faim, en atendant que Mars
Les extermine à coups de cimeterre.
Avant ce tems l'industrie & la paix
Entretenaient une honnête opulence;
Et le travail père de l'abondance
Sur la cité répandait ses bienfaits.

Leroi ont joui d'une grande considération; & Mr. Leroi d'aujourd'hui est un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens sont aux simples géomètres ce qu'un grand poëte est à un grammairien.

La pauvreté, féche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,
Au corps flétri mal couvert de lambeaux,
Fille du Stix, pire que la mort même,
De porte en porte allait trainant fes pas.
Monfieur Labat (c) la guète, & n'ouvre pas:
Et cependant Jean Jaques & fa forcière,
Le beau Covelle & fa reine d'amour,
Avec Bonnet buvaient le long du jour,
Pour foulager la publique mifère.
Au cabaret le bon mylord payait.
Des indigens la foule s'y rendait.
Pour s'en défaire, Abington leur jettait
De tems en tems de l'or par les fenêtres,
Nouveau fecret très peu connu des prêtres.

(c) C'eft un Français réfugié qui par une honnête induftrie & par un travail eftimable s'eft procuré une fortune de plus de deux millions. Prefque toutes les familles opulentes de Genève font dans le même cas. Les enfans de Mr. Hervart contrôleur général des finances fous le cardinal Mazarin fe retirèrent dans la Suiffe & en Allemagne avec plus de fix millions à la révocation de l'édit de Nantes. La Hollande & l'Angleterre font remplies de familles réfugiées qui, ayant tranfporté les manufactures, ont fait des fortunes très confidérables dont la France a été privée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaifir dans leur patrie, & y raporteraient plus de cent millions fi l'on établiffait en France la liberté de confcience comme elle l'eft dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans le vafte empire de la Ruffie & dans la Pologne.

Cette note nous a été fournie par un defcendant de Mr. Hervart.

L'or s'épuisa : le secours dura peu.
Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange.
Sous les drapeaux il est beau qu'il se range ;
Mais il faudrait qu'il eut un pot au feu.
C'en était fait. *Les seigneurs magnifiques* (*d*)
Allaient subir le sort des républiques ;
Sort malheureux qui mit Athène aux fers,
Abima Tyr & les murs de Carthage,
Changea la Grèce en d'horribles déserts,
Des fils de Mars énerva le courage,
Dans des filets (*e*) prit l'empire romain,
Et quelque tems menaça St. Marin (*f*).
Hélas ! un jour il faut que tout périsse.
Dieu paternel, sauvez du précipice
Ce pauvre peuple, & reculez sa fin.
Dans le conseil le doux Pierre Agnelin
Cède à l'orage, & navré de tristesse
Quite un timon qui branlait dans sa main.

(*d*) Quand les citoyens sont convoqués, le premier sindic les apelle, *souverains & magnifiques seigneurs*.

(*e*) Les filets de St. Pierre. Les curieux ne cessent d'admirer que des cordeliers & des dominicains ayent régné sur les descendans des Scipions.

(*f*) Le cardinal Albéroni, n'ayant pu bouleverser l'Europe, voulut détruire la république de St. Marin en 1739. C'est une petite ville perchée sur une montagne de l'Apennin entre Urbin & Rimini. Elle conquit autrefois un moulin ; mais craignant le sort de la république Romaine, elle rendit le moulin, & demeura tranquile & heureuse. Elle a mérité de garder sa liberté. C'est une grande leçon qu'elle a donnée à tous les états.

Nécessité fait bien plus que sagesse.
Brimet un jour, ce Brimet dont la presse
A tant gémi sous ma prose & mes vers,
Au magazin déja rongés des vers,
Brimet l'ainé qui jamais ne s'empresse
Que de chercher la joye & les festins,
Dont le front chauve est encor cher aux belles;
Acteur brillant dans nos pièces nouvelles,
Brimet, vous dis-je, aimé des citadins,
Se promenait dans la ville affigée,
Vide d'argent & d'ennuis surchargée.
Dans sa cervelle il cherchait un moyen
De la sauver, & n'imaginait rien.
A la fenêtre il voit madame Oudrille,
Et son époux, & son frère, & sa fille,
Qui chantaient tous des chansons en refrein;
Près d'un bufet garni de chambertin.
Mon cher Brimet est homme qui se pique
De se connaitre en vin plus qu'en musique.
Il entre, il boit, il demeure surpris
Tout en buvant de voir de beaux lambris,
Des meubles frais, tout l'air de la richesse.
Je crois, dit-il, non sans quelque allégresse,
Que la fortune enfin vous a compris
Au numero de ses chers favoris.
L'an dix-sept-cent, deux six, ou je me trompe,
Vous étiez loin d'étaler cette pompe;
Vous demeuriez dans le fond d'un taudis;

Votre gozier raclé par la piquette
Pouſſait des ſons d'une voix bien moins nette.
Pour Dieu montrez à mes ſens ébaudis
Par quel moyen votre fortune eſt faite.
Madame Oudrille en ces mots répliqua.
La pauvreté longtems nous ſufoqua,
Quand la diſcorde était dans la famille.
J'étais brouillée avec monſieur Oudrille,
Monſieur Oudrille avec tous ſes parens,
Ma belle-ſœur l'était avec ma fille;
Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis.
Notre intérêt nous a tous réunis.
Pour être en paix dans ſon lit comme à table,
Le premier point eſt d'être raiſonnable.
Chacun cédant un peu de ſon côté,
Dans la maiſon met la proſpérité.
Brimet aimait cette ſaine doctrine.
D'un trait de feu ſon eſprit s'illumine;
Il ſe recueille, il fait ſon pronoſtic,
Boit, prend congé, puis aviſe un ſindic
Qui diſputait dans la place voiſine
Avec de Luc, & Flavière & Cournois:
Trois conſeillers & quatre bons bourgeois.
Auprès de là criaient à pleine tête,
Et ſe morguaient d'un air très malhonnête.
Brimet leur dit, madame Oudrille eſt prête
A vous donner du meilleur chambertin.
Montez là haut; c'eſt l'arêt du deſtin.
Ce jour pour vous doit être un jour de fête.

Chacun y court, citadin, conſeiller ;
Le beau Covelle y monte le premier.
En jupon blanc ſa belle requinquée
L'acompagnait & ſerrait ſon blondin
Qui ſur le cou lui paſſait une main.
A leur devant madame Oudrille arive :
Sa face eſt ronde & ſa mine eſt naïve,
En la voyant le cœur ſe réjouit.
Elle conta comment elle s'y prit
Pour radouber ſa barque délabrée.
Tout le conſeil entendit la leçon.
Le peuple même écouta la raiſon.
Les jours ſereins de Saturne & de Rhée,
Les tems heureux du beau règne d'Aſtrée,
Dès ce moment renâquirent pour eux.
On rapella les danſes & les jeux,
Qu'avait bannis Chauvin l'impitoyable,
Jeux protégés par un miniſtre aimable,
Jeux déteſtés de Virlet l'ennuyeux.
Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour & des plaiſirs de paix,
Revint placer ſon lit à Plainpalais (*g*).

(*g*) Plainpalais, promenade entre le Rhône & l'Arve aux portes de la ville, couverte de maiſons de plaiſance, de jardins & d'excellens potagers d'un très grand raport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du tems qu'il n'était queſtion dans Genève que de la grace prévenante acordée à Jacob & refuſée à ſon frère le *pate-pelu*, qu'on ne parlait que des ſupralapſaires, des infralapſaires, des univerſaliſtes, de la perception de Dieu diférente de ſa viſion, de pluſieurs

Genève fut une grande famille.
Et l'on jura que si quelque brouillon
Mettait jamais le trouble à la maison,
On l'enverrait devers madame Oudrille.
Le roux Rousseau de fureur hébêté,
Avec sa gaupe errant à l'avanture,
S'enfuit de rage, & fit vite un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

---

autres visions, de la manducation supérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de Vigilantius & de Jérôme, & autres controverses sublimes extrêmement nécessaires à la santé, & par le moyen desquelles on vit fort à l'aise, & on marie avantageusement ses filles.

NB. On a souvent donné à Plainpalais de très agréables rendez-vous avec toute la discrétion requise.

Fin de ce poëme.



LES SISTÊMES

ET

LES CABALES.

LES

SISTÊMES.

LORSQUE le ſeul puiſſant, le ſeul grand, le ſeul ſage,
De ce monde en ſix jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arangé tous les céleſtes corps,
De ſa vaſte machine il cacha les reſſorts,
Et mit ſur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabin que cet Etre inéfable
Un jour, devant ſon trône, aſſembla nos docteurs,
Fiers enfans du ſophiſme, éternels diſputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (1), Scot (2), & Bonaventure (3),
Et juſqu'au Provençal élève d'Épicure (4),
Et ce maitre René (5) qu'on oublie aujourd'hui;
Grand fou perſécuté par de plus fous que lui,
Et tous ces beaux eſprits dont le ſavant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
Ça, *mes amis*, dit Dieu, *devinez mon ſecret:*
Dites-moi qui je ſuis, & comment je ſuis fait.
Et dans un ſuplément dites moi qui vous êtes:
Quelle force en tous ſens fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un deſtin trop fatal
Pour une once de bien mit cent quintaux de mal.

Je sais que, grace au soin des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les académies :
J'en donnerai. Quiconque aprochera du but
Aura beaucoup d'argent & sera son salut.
Il dit. Thomas se lève à l'auguste parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens se tira toujours bien,
Et répondit à tout, sans se douter de rien.
Vous êtes, lui dit-il, *l'existence & l'essence* (6),
Simple avec atributs, acte pur & substance,
Dans les tems, hors des tems : fin, principe & milieu,
Toujours présent partout sans être en aucun lieu.
L'Eternel, à ces mots qu'un bachelier admire,
Dit : *courage, Thomas !* & se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'évangile.
Seigneur, dit-il à Dieu, *ce bon homme Thomas*
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible :
Pour être, c'est assez que vous soyez passible (7).
Quant à votre univers, il est fort imposant ;
Mais quand il vous plaira, j'en ferai tout autant (8) :
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons & lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les loix.
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton soufrir l'audace insigne,

Et proposait à Dieu ses atômes crochus (9),
Quoique passés de mode, & dès longtems déchus.
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.
Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif & retiré,
Esprit subtil & creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maitre,
Marchant à pas comptés s'aprocha du grand Etre.
Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas;
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas (10).
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.
Jugez-nous. — A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur & d'éfroi St. Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant déformais composer pour les prix,
Il partit escorté de quelques beaux esprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, disputaient, & criaient tous ensemble,
Ainsi, lorsqu'à diner une vieille rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au verbe, & qu'il nous répondra (11).

Arnaud dit que de Dieu la bonté ſouveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine (12).
Leibnitz avertiſſait le Turc & le Chrétien,
Que ſans ſon harmonie on ne comprendra rien (13);
Que Dieu, le monde & nous, tout n'eſt rien ſans monades.
Le courier des Lapons, dans ſes turlupinades (14),
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan
Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer des géans.
Notre conſul Maillet (15), non pas conſul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poiſſon. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin criſtal;
Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir par leurs courans formé les Pirénées.
Chacun fit ſon ſyſtême; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maiſons.
Dieu ne ſe fâcha point: c'eſt le meilleur des pères:
Et ſans nous engourdir par des loix trop auſtères,
Il veut que ces enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir dès la même journée
Son ange Gabriel, ambaſſadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, & porteur de bienfaits.
Le miniſtre emplumé vola dans vingt provinces;
Il viſita des ſaints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquiſiteurs,
Dans le ſiecle paſſé dévots perſécuteurs.
Meſſeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*

De vous bien divertir sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savans,
Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorans:
Ils n'ont ni volonté ni puissance de nuire:
Pour penser de travers, hélas! faut-il les cuire?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En Sorbonne, *aux charniers* (16), *tout se mêle d'écrire:*
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.



NOTES.

Par Mr. DE MORZA.

(1) *Le bon Thomas d'Aquin*....

Nous n'avons de St. Thomas d'Aquin que dix-ſept gros volumes bien avérés ; mais nous en avons vingt & un d'Albert. Auſſi celui-ci a été ſurnommé *le grand.*

(2) *Scot*....

Scot eſt le fameux rival de *Thomas.* C'eſt lui qu'on a cru mal-à-propos l'inſtituteur du dogme de *l'immaculée conception* ; mais il fut le plus intrépide défenſeur de l'*Univerſel de la part de la choſe.*

(3) *Bonaventure*.....

Nous avons de St. *Bonaventure* le miroir de l'ame, l'itinéraire de l'eſprit à Dieu, la diette du ſalut, le roſſignol de la paſſion, le bois de vie, l'aiguillon de l'amour, les flammes de l'amour, l'art d'aimer, les vingt-cinq mémoires, les quatre vertus cardinales, les ſept chemins de l'éternité, les ſix aîles des chérubins, les ſix aîles des ſéraphins, les cinq fêtes de l'enfant Jéſus, &c.

(4)... *Provençal, élève d'Epicure.*

Gaſſendi, qui reſſuſcita pendant quelque tems le ſyſ-

tême d'Epicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois ames, la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la sensitive qui reçoit toutes les impressions, & la raisonnable qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses; & c'est beaucoup pour un philosophe.

(5) *Et ce maitre René....*

Descartes était le contraire de Gassendi : celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu, qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter, ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son tems à rechercher comment des dez, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planettes, des terres & des mers? les partisans de ces chimères les apellaient les hautes sciences, & ils se moquaient d'Aristote, & ils disaient, nous avons de la méthode. On peut comparer le systéme de Descartes à celui de Lass, tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un tems où la raison humaine était égarée. Lass se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années, ceux de Lass ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plutôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

(6) .... *l'existence & l'essence*, &c.

Ce sont les propres paroles de St. Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *somme* est fondée sur la métaphysique d'Aristote.

(7) *pour être, c'est assez que vous soyez possible.*

Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de Descartes. Je conclus l'existence de l'Etre nécessaire & éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement & de toute éternité; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant & sans cause, ce qui est absurde : donc un Etre a existé toujours nécessairement & par lui même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, & non de la possibilité qu'il soit. Cela est délicat, & devient plus délicat encore, quand on ose sonder la nature de cet Etre éternel & nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plûpart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assûrément d'une horrible injustice & d'un énorme ridicule de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf-dixièmes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de scholastiques orgueilleux & peu sensés qui osent enseigner & menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement. C'est ainsi qu'en usait Marc-Aurèle & même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garasse, à Nonote, à

l'abbé Guion, à l'auteur de la gazette eccléſiaſtique, au malheureux Paullien l'ex-jéſuite, & à tant d'autres poliſſons !

(8) *J'en ferai tout autant.*

Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai un monde. Ces paroles de Deſcartes ſont un peu téméraires ; elles n'auraient pas été permiſes à Platon. Paſſe qu'Archimède ait dit : Donnez moi un point fixe dans le ciel, & j'enléverai la terre : il ne s'agiſſait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on faſſe des organes ſentans & des têtes penſantes, cela eſt bien fort. Je doute même que Deſcartes & le pére Merſenne enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Deſcartes avait de la matière & du mouvement ; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il ? Que ne faiſait-il un petit automate de monde ? avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(9) .... *Ses atômes crochus.*

Démocrite, Epicure, Lucrèce, avèc leurs atomes déclinants dans le vuide, étaient pour le moins auſſi enfans que Deſcartes avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein ; & l'on ne peut que déplorer la perte d'un tems précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais conçu clairement que des atômes ſe ſoient aſſemblés pour aller en

ligne droite, & pour fe détourner enfuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des aftres, des animaux, des penfées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eft-il pas trouvé un feul qui foit parti d'un principe vrai & reçu de tous les hommes raifonnables? Ils ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils reffemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiftoriens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds & demi de long, donc la taille du roi Og était de quinze pieds. Le ferpent qui eut de longues converfations avec Eve ne put lui parler qu'en hébreu : car il devait lui parler en fa langue pour être entendu, & non en la langue des ferpens; & Eve devait parler le pur hébreu, puifqu'elle était la mère des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore fe corrompre. C'eft fur des raifons de cette force que furent apuyés longtems tous les commentaires & tous les fyftêmes. Hérodote a dit que le foleil avait changé deux fois de levant & de couchant; & fur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des favans fe font diftillés le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter paffa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, fans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le foleil avait reculé au foupé d'Atrée & de Thiefte, par quel fecret Hercule était refté trois jours & trois nuits enfeveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au fon d'un

inftrument les murs de. . . . Enfin on a compilé & empilé des écrits fans nombre pour trouver la vérité dans les plus abfurdes & les plus infipides fables.

(10) *Mais je penfe entre nous que vous n'exiftez pas.*

Spinofa, dans fon fameux livre fi peu lu, ne parle que de Dieu ; & on lui a reproché de ne point reconnaître de Dieu. C'eft qu'il n'a point féparé la Divinité du grand tout qui exifte par elle. C'eft le Dieu de Straton, c'eft le Dieu des Stoïciens.

Jupiter eft quodcumque vides, quòcumque moveris.

C'eft le Dieu d'Aratus dans le fens d'une philofophie audacieufe.

In Deo vivimus, movemur & fumus.

La marche de Spinofa eft plus géométrique que celle de tous les philofophes de l'antiquité. C'eft le premier athée qui ait procédé par lemmes & par théorêmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinofa à la lettre, en raifonnant d'après fes paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'eft-ce qu'un Dieu dont tous les êtres feraient des modifications, qui ferait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, deftructeur & détruit ?

Bayle paroit opofer à Spinofa une dialectique très-fupérieure. Mais quel eft le fort de toutes les difputes ! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées

plus dangereuses que Spinosa. Arnaud & ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde. Les jésuites acusaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jésuites les corupteurs de la raison & de la morale, & les fabricateurs des lettres de cachet. Pour Spinosa tout le monde en parlait, & personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes

Il ne peut exister qu'une substance ; car qui est par soi doit être un, & ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entre elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite ; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre ; puisqu'étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini, dont tout est mode.

L'intelligence & la matiere existent ; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'a-

tributs ; donc l'infinité d'attributs eſt Dieu ; donc Dieu eſt tout.

Ce ſyſtême a été aſſez réfuté par l'humain Fénelon, par le ſubtil Lami, & ſurtout de nos jours, par Mr. l'abbé Condillac, par Mr. l'abbé Pluquet.

Si d'illuſtres adverſaires peuvent ſervir en quelque ſorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus reſpectables. Il a été ataqué par deux cardinaux des plus ſavans & des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux miniſtres & ambaſſadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans ſon anti-Lucrèce, le ſecond en beaux vers français dans une épitre inſtructive & agréable.

Voici quelques-uns des vers latins.

Dogmata complexus, partim veſana Stratonis
Reſtituit commenta, ſuiſque erroribus auxit
Omnigeni Spinoſa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tanquam eſſet domus ipſa domum qui condidit, auſus.
Sic rediviva novo ſe ſe munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Conſtruxit, cui ſint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, ſimulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipſa caduci
Et qui ſeclorum jugis devolvitur ordo.

Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français.

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence;
Je suis l'être complet & l'unique substance;
La matière & l'esprit en sont les atributs,
Si je n'embrassais tout je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres;
Les membres diférens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre & sur l'onde,
Embellissent entr'eux le théâtre du monde;
Et c'est l'acord heureux des êtres réunis,
Qui comble mes trésors & les rend infinis.

Le livre du *Systême de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout diférent; c'est une philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière existe seule, & qu'elle produit seule la sensation & la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'apuyer sur quelque principe, & c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes, mais Hobbes se borne à la supofer, il ne l'afirme pas; il dit que des philosophes savans ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroaſtre & Thaut, juſqu'à nous, chaque philoſophe a fait ſon ſyſtême ; & il n'y en a pas deux qui ſoient de même avis C'eſt un cahos d'idées, dans lequel perſonne ne s'eſt entendu. Le petit nombre des ſages eſt toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par ſa raiſon ce qui n'eſt pas, on ne voit point ce qui eſt. Dans ce conflict éternel de témérités & d'ignorances, le monde eſt toujours allé comme il va ; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui, les puiſſans ont gouverné, & les philoſophes ont argumenté, tandis que des ignorans ſe partageaient la terre.

(11) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il vous répondra.*

Par quelle fatalité le ſyſtême de Mallebranche parait-il retomber dans celui de Spinoſa, comme deux vagues qui ſemblent ſe combatre dans une tempête, & le moment d'après s'uniſſent l'une dans l'autre ?

Dieu, dit Mallebranche, *eſt le lieu des eſprits, de même que l'eſpace eſt le lieu des corps. Notre ame ne peut ſe donner d'idées. — Nos idées ſont efficaces, puiſqu'elles agiſſent ſur notre eſprit. Or rien ne peut agir ſur notre eſprit que Dieu. — Donc il eſt néceſſaire que nos idées ſe trouvent dans la ſubſtance efficace de la Divinité.* Livre 3, de l'eſprit pur, partie 2.

Voila les propres paroles de Mallebranche. Or ſi nous

ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de fentiment que dans lui, ne faire aucune action que dans lui ; cela me parait évident. On peut donc en inférer que nous ne fommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une feule fubftance. Voila le fpinofifme, le ftratonifme tout pur. Et Mallebranche pouffe les illufions qu'il fe fait à lui-même jufqu'à vouloir autorifer fon fyftême par des paffages de St. Paul & de St. Auguftin.

Je ne dis pas que ce favant prêtre de l'Oratoire fut fpinofifte, à Dieu ne plaife ; je dis qu'il fervait d'un plat dont un fpinofifte aurait mangé très-volontiers. On fait que depuis il s'entretint familiérement avec le verbe. Eh ! pourquoi avec le verbe plutôt qu'avec le St. Efprit ? Mais comme il n'y avait perfonne en tiers dans la converfation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'eft dit. Nous nous contentons de plaindre l'efprit humain, de gémir fur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(12) *Exprès pour nous damner.*

Il faut avouer que ce fyftême, qui fupofe que l'Etre tout puiffant, tout parfait & tout bon, a créé exprès des millions de milliards d'êtres raifonnables & fenfibles, pour en favorifer quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraitra toujours un peu brufque à quiconque a des mœurs douces.

(13) *Que sans son harmonie....*

Notre ame étant *simple*, (car on supose que son existance & sa *simplicité* sont prouvées) elle peut résider dans l'étoile du nord ou du petit chien, & notre corps végéter sur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'ame est l'horloge, & le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; & l'inventeur de ce systême est celui qui a disputé contre Newton, & qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties & sans étendue font donc l'étendue & les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituént des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être diférente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir des raports avec toutes les autres; parce qu'il y en a entre les corps dont ces *monades* font l'assemblage. Ces raports entre ces *monades simples, inétendues*, ne peuvent être que des idées, des

perceptions. Il n'y a pas de raiſon, pour laquelle une monade, ayant des raports avec une de ſes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, & par conſéquent eſt un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eſt enſeigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(14) .... *Dans ces turlupinades.*

On a fait aſſez connaitre l'idée d'aller diſſéquer des cervelles de Patagons pour voir la nature de l'ame; d'examiner les ſonges, pour ſavoir comme on penſe dans la veille; d'enduire les malades de poix-réſine, pour empêcher l'air de nuire; de creuſer un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que ces folies ont cauſé des querelles & des infortunes.

(15) *Notre conſul Maillet....*

On connait auſſi le ſyſtême vraiſemblable par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre eſt de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeſte. Certes ceux qui ont inventé la charue, la navette & les poulies étaient des dieux bienfaiſans, en comparaiſon de tous ces rêveurs. Et il eſt vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les ſyſtêmes de Cudworth, de Wiſton, de Burnet & de Woodward. Car ces ſyſtêmes n'ont apris aucune vérité & n'ont fait aucun plaiſir; mais l'opéra des gueux & le déſer-

déſerteur ont fait paſſer très-agréablement le tems à plus de cent mille hommes.

(16) .... *Aux Charniers, tout ſe mêle d'écrire.*

Charniers des Sts. Innocents, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du louvre. C'eſt-là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit pluſieurs écrivains qui font les placets au Roi, les lettres des cuiſinières à leurs amans, & les critiques des piéces nouvelles. On y a travaillé long-tems à l'année litéraire. Il y a le ſtyle à cinq ſous, & le ſtyle à dix ſous.

Qu'on écrive les imaginations de Mr. Oufle, les mémoires d'un homme de qualité, les ſoliloques d'une ame dévote; ou que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne enſuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de Thérèſe à Sophie, ou qu'on diſe en mauvais latin, (*) *que la vraie religion a été*

(*) *Veram religionem, etſi quantùm ad ſui formam & revelationis perſpicuitatem, &c.* page 21 d'un ouvrage latin, rempli de ſoleciſmes & de barbariſmes, imputé fauſſement à la Sorbonne; il eſt intitulé, *Determinatio Sacræ Facultatis Pariſienſis in libellum cui titulus* BELISAIRE. *Pariſiis* 1767. Cenſure de la faculté de Théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BÉLISAIRE, à Paris 1767 chez la veuve Simon, &c.

Voyez auſſi les trente-ſept vérités opoſées aux trente-ſept impiétés, par un bachelier ubicuiſtre.

ſelon la variété des tems, variée & diverſe, quant à ſa forme & quant à la clarté de la révélation, & que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui apartient à la ſubſtance ; que ces belles choes, dis-je, partent des Charniers St. Innocent, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela eſt bien égal, *imitons le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

Concluons ſurtout, qu'une nation qui s'amuſe continuellement de tant de ſotiſes doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuſe, puiſqu'elle eſt ſi oiſive.



LES

CABALES.

LES

CABALES.

BArbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
S'agit-il d'un emploi de fermier - général,
Ou du large chapeau qui coife un cardinal ?
Etes-vous au conclave ? Aſpirez-vous au trône (1)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone ?
Ça, que prétendez-vous ? — De la gloire — Ah ! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il couta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan Mouſtapha pour jamais ignoré ?
Je ne m'atendais pas qu'un crapaut du Parnaſſe
Eut pu dans ſon bourbier s'enfler de tant d'audace.
„ Monſieur, écoutez-moi, j'arive de Dijon,
„ Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
„ J'ai fait de méchans vers ; & vous pouvez bien croire
„ Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
„ Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
„ Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit ;
„ Monſieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames ;
„ Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames.

„ Nous ferons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
„ Mais le befoin préfent nous tient encore unis.
„ Je me forme fous eux dans le bel art de nuire,
„ Voila mon feul talent; c'eft la gloire où j'afpire.
Laiffons là de Dijon ce pauvre garnément (2),
Des bâtards de Zoïle imbécille inftrument;
Qu'il coure à l'hôpital où fon deftin le mène.
Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon! j'y vois deux partis l'un à l'autre opofés.
Léon dix & Luther étaient moins divifés.
L'un claque, l'autre fiffle, & l'autre du parterre (3)
Et les cafés voifins font le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chanfons;
J'entends crier „ Lulli, Campra, Rameau, Bouffons (4),
„ Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie?
Je fuis pour mon plaifir, meffieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, fans vouloir écouter?
Ne fuis-je à l'opéra que pour y difputer?
Je fors, je me dérobe aux flots de la cohue;
Les laquais affemblés cabalaient dans la rue.
Je me fauve avec peine aux jardins fi vantés
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'inftant une troupe m'arrête,
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
„ Avez-vous lu fa piece? il tombe, il eft perdu;
„ Par le dernier journal je le tiens confondu.
Qui? de quoi parlez-vous? D'où vient tant de colère?
Quel eft votre ennemi? — „ C'eft un vil téméraire,
„ Un rimeur infolent qui caufe nos chagrins;
„ Il croit nous égaler en vers alexandrins.

Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
„ Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'on parlait du vin qu'on boit sans eau ;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance.
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coifure (5),
Me dit d'un ton de maitre, avec peine adouci,
„ Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici.
„ Lequel préférez-vous? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès, & dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maitre, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage (6),
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers;
Sans quiter leur grenier, ils traversent les mers;
Ils raniment l'Etat, le peuple, l'enrichissent;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'atends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'aprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses.
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles bontés garnissent mes guérêts.
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.

On eſt un peu faché ; mais qu'y faire ? — obéïr.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?
„ Mais, monſieur, des Capets les loix fondamentales,
„ Et le grenier à ſel, & les cours féodales,
„ Et le gouvernement du chancelier Duprat. . . . .
Monſieur, je n'entends rien aux matières d'Etat.
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquile.
La fronde était plaiſante, & la guerre civile (7)
Amuſait la grand - chambre & le coadjuteur.
Baricadez-vous bien ; je m'enfuis, ſerviteur.
A peine ai-je quité mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'envelope & m'entraine
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part. . . .
„ Je vous goûtai, dit-il, lorſque de ſaint Médard (8)
„ Vous crayonniez gaiement la cabale groſſière
„ Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière,
„ Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
„ Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
„ Nous aplaudimes tous à votre noble audace,
„ Lorſque vous nous prouviez qu'un maroufle à beſace
„ Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre humain,
„ S'il eut bêché la terre, eut ſervi ſon prochain.
„ Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée.
„ Acceptez à la fin votre brevet d'athée.
Ah ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé ſaint Médard & la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encore quelque ſcrupule.
L'univers m'embaraſſe, & je ne puis ſonger
Que cet horloge exiſte, & n'ait point d'horloger (9).

Mille abus, je le ſais, ont regné dans l'Egliſe ;
Fleuri le confeſſeur en parle avec franchiſe (10).
J'ai pu de les ſifler prendre un peu trop de ſoin.
Eh! quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin ?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire.
Je crois pourtant un Dieu puiſqu'il faut vous le dire....
„ Ah traitre! ah malheureux! je m'en étais douté.
„ Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
„ Alors que de Maillet inſultant la mémoire (11),
„ Du monde qu'il forma tu combatis l'hiſtoire....
„ Ignorant! vois l'éfet de mes combinaiſons.
„ Les hommes autrefois ont été des poiſſons.
„ La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe.
„ Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe.
„ Nous te l'avions apris, mais tu t'ès éloigné
„ Du vrai ſens de Platon par nous ſeuls enſeigné.
„ Lâche! oſes tu bien croire une eſſence ſuprême ?
Mais oui. — „ De la nature as-tu lu le ſyſtême ?
„ Par ſes propos difus n'es tu pas foudroyé ?
„ Que dis-tu de ce livre ? Il m'a fort ennuyé.... (12).
„ C'en eſt aſſez, ingrat! ta perfide inſolence
„ Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
„ Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant,
„ Nous t'avions juſqu'ici préſervé du néant.
„ Nous t'y ferons rentrer ainſi que ce grand Etre
„ Que tu prends baſſement pour ton unique maître.
„ De mes amis, de moi, tu ſeras mépriſé. ——
Soit. — „ Nous inſulterons à ton génie uſé. ——
J'y conſens. — „ Des fatras de brochures ſans nombre
„ Dans ta bière à grands flots vont tomber ſur ton ombre. —

Je n'en sentirai rien. — „ Nous t'abandonnerons
„ Aux puissans Langlevieux, aux immortels Frérons (13).
Ah ! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence.
Nous avons, vous & moi, besoin de tolérance.
Que deviendrait le monde & la société,
Si tout jusqu'à l'athée était sans charité !
Permettez qu'ici bas chacun fasse à sa tête.
J'avouerai qu'Epicure avait une ame honnête :
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu, vous osez le nier ;
Examinons le fait sans nous injurier.
J'ai désiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
De voir notre saint père, au sortir de la messe,
Avec le grand lama dansant un cotillon ;
Bossuet le funèbre embrassant Fénelon ;
Et le verre à la main, Le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ses jours
Entre le dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids savans dont les vieilles querelles
Trainaient si pesamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur était frapé ;
J'espérais en jouir, je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre.
Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre ;
Ils y seront toujours. La discorde autrefois,
Ayant brouillé les dieux, descendit chez les rois,

Puis dans l'églife fainte établit fon empire,
Et l'étendit bientôt fur tout ce qui refpire.
Chacun vantait la paix que partout on chaffa.
On dit que feulement par grace on lui laiffa
Deux aziles fort doux, c'eft le lit & la table.
Puiffe-t-elle y fixer un règne un peu durable !
L'un d'eux me plait encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris, & faifons des chanfons.



NOTES

SUR LES CABALES.

Par Mr. DE MORZA.

(1) *Le trône.*

Ce trône eſt très-reſpectable. Il eſt ſans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, eſt un très grand ſaint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expreſſément à tous ces envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maitre*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier ſerait le dernier. Les choſes ſont changées, & dans la ſuite des tems le trône devint la récompenſe de l'humilité paſſée.

(2) *De Dijon ce pauvre garnement.*

Ce garnement de Dijon eſt un nommé Clément, maitre de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre meſſieurs de St. Lambert, de Lille, de Vatelet, Dorat & pluſieurs autres perſonnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de ſufiſance, un ton déciſif & tranchant qui a été tant blamé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus acrédités de la litérature, & qui eſt le comble de l'inſolence & du ridicule dans un jeune provincial ſans expérience & ſans génie. On nous dit qu'il faut mépriſer un auteur de libelles; oui, il faut le mépriſer & le corriger.

(3) *Et l'antre du parterre.*

C'eſt principalement au parterre de la comédie françaiſe, à la repréſentation des piéces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage, & le parti qui le ſoutient, ſe rangent chacun d'un côté. Les émiſſaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur diſent: venez-vous pour ſifler, mettez-vous là: venez-vous pour aplaudir, mettez-vous ici. On a joué quelquefois au dez la chute ou le ſuccès d'une tragédie nouvelle au café de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, & n'ont pas peu ſervi à décréditer un ſpectacle qui avait fait ſi longtems la gloire de la nation.

(4) *Rameau, Bouffons.*

La même manie a paſſé à l'opéra & a été encore plus tumultueuſe. Mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'eſt celui de la ſatire raiſonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des ſons. Quand on a dit cette chacone, cette loure me déplait, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raiſonnemens, des paſſions, la conduite, l'expoſition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conſéquence en conſéquence, que vous êtes un ſot, qui avez voulu avoir de l'eſprit, & qui avez aſſemblé quinze cents perſonnes pour leur prouver que vous en ſavez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent eſt ſans le ſavoir un peu jaloux de vous; il eſt en droit de vous critiquer & vous êtes en

droit de lui répondre. Le ſeul malheur eſt que vous êtes trop ſouvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de muſique ; il n'y a que le potier qui ſoit jaloux du potier, & le muſicien du muſicien, diſait Héſiode. Il y faut ſeulement ajoûter encore les partiſans du muſicien ; mais ceux-là ſont ennemis, & ne ſont point jaloux. Dans les talens de l'eſprit au contraire, tout le monde eſt jaloux en ſecret ; & voila pourquoi tous les gens de lettres, mépriſés quand ils n'ont pas réuſſi, ont été perſécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(5) *La royale coifure.*

Il n'y a pas longtems que les jeunes conſeillers allaient au tribunal les cheveux étalés, & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(6) *N'ayant pu gouverner.*

L'Europe eſt pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie, ou de quelque état voiſin. Ils préſentent aux miniſtres des mémoires qui rétabliront les afaires publiques en peu de tems ; & en atendant, ils demandent une aumône qu'on leur refuſe. Boiſguilbert qui écrivit contre le grand Colbert, & qui enſuite oſa atribuer ſa dixme royale au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui ſont aſſez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne ſe doutent pas que ſi on ſuivait ſes beaux ſyſtêmes, le royaume ſerait auſſi miſérable que lui. Celui qui a imprimé le moyen d'enrichir l'Etat, ſous le nom du comte de Boulainvilliers, eſt mort à l'hôpital. Le petit la Jon-

chère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumone. Tels font les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, & ceux qui n'ayant jamais possédé une charue remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la litérature ne subsiste presque plus que d'infâmes plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

(7) *La fronde était plaisante.*

La fronde en éfet était fort plaisante, si on ne regarde que ses ridicules. Le président le Cogneux qui chasse de chez lui son fils le célèbre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ses chevaux dans la rue, Bachaumont qui lui dit : mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire son père à la santé du cardinal Mazarin proscrit par le parlement ; le gentil-homme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit : il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vai chez le cardinal Mazarin, & qui en éfet va de ce pas batre les troupes auxquelles il était venu se joindre ; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes, un de ces convives qui leur dit : mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage : ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie ;

c'eſt ſon bréviaire ; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots, & les chanſons qui ne finiſſaient point ; tout cela ſerait bon ſans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les ſcélérateſſes, les aſſaſſinats, les crimes de toute eſpèce dont ces plaiſanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conſcripti*, qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de Retz dit dans ſes mémoires *que le parlement faiſait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamné lui-même par les arrêts les plus ſanglans.*

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de ſinges dans le ſiécle de Louis XIV ; un de ces magiſtrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, ſe croiaient en droit de parler orgueilleuſement aux lettrés, écrivit à l'auteur que meſſieurs pouraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : „ Un empereur de la „ Chine dit un jour à l'hiſtoriographe de l'empire, je ſuis „ averti que vous mettez par écrit mes fautes, tremblez. L'hiſtoriographe prit ſur le champ des tablettes. Qu'oſez-vous écrire là ? Ce que votre majeſté vient de me dire. L'empereur ſe recueillit, & dit : écrivez tout, mes fautes ſeront réparées.

(8) *Lorſque de St. Médard.*

On connait le fanatiſme des convulſions de St. Médard, qui durèrent ſi long-tems dans la populace, &

qui

qui furènt entretenues par le président Dubois, le conseiller Carré, & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus afreuses : mais jamais il n'y en eut de plus sotte & de plus avilissante. L'histoire des billets de confession & l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez sur-tout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signés de plus de cinq cent personnes. Les miracles d'Esculape, ceux de Vespasien, & d'Apollonius de Thiane, n'ont pas été plus authentiques.

(9) *Que cet horloge existe.*

Si un horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en éfet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon apellait l'éternel géometre ? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de dessein qui doit à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre esprit. Non seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre ; non seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter, ni comprendre ; mais sa vie a un raport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, & les rayons qui partent de Sirius à quatre cent millions de lieues au delà du soleil pénétrent dans ses petits yeux, selon toutes les régles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité & unité

de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire. Mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Loke, ont été frapés également de cette grande vérité ; ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux & le plus respectable.

Des objections ! on nous en fait sans nombre ; des ridicules ! on croit nous en donner en nous apellant cause finaliers ; mais des preuves contre l'existance d'une intelligence suprême, on n'en a jamais aporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaitre cette intelligence, & Virgile avant lui, & après tant d'autres avait dit : *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées & les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans son livre de l'existence de Dieu, livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, & auquel je ne pourais préférer que le naturel & la candeur de Loke.

(10) *Fleuri le confesseur en parle avec franchise.*

Fleuri, célèbre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain & d'un citoyen zélé, connu aussi par son histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la légende dorée.

(11) *Alors que de Maillet &c.*

Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, & créer un monde avec

la parole. C'eſt lui qui, abuſant de l'hiſtoire de quelques bouleverſemens avérés arivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poiſſons avaient été changés en hommes. Auſſi quand on a imprimé ſon livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cirano de Bergerac.

(12) *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre; mais il faut avouer qu'il eſt difus, & quelquefois déclamateur, qu'il ſe contredit, qu'il afirme trop ſouvent ce qui eſt en queſtion, & ſurtout qu'il eſt fondé ſur de prétendues expériences dont la fauſſeté & le ridicule ſont aujourd'hui reconnues & ſiflées de tout le monde. Tenons-nous en à ce dernier article qui eſt le plus palpable de tous. C'eſt cette fameuſe tranſmutation qu'un pauvre jéſuite Anglais nommé Néedham crut avoir fait de jus de mouton & de bled pouri en petites anguilles; leſquelles produiſaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On diſait au jéſuite Néedham que cela n'était bon que du tems d'Ariſtote, de Gamaliel, de Flavien-Joſeph, & de Philon, où l'on croiait que la génération s'opérait par la coruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondait que notre Sauveur lui-même & ſes apôtres avaient dit pluſieurs fois qu'il faut que le bled pouriſſe & meure pour lever & pour produire, & que par conſéquent ſon bled pouri & ſon jus de mouton faiſaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que Jéſus-Chriſt daignait ſe con-

former aux idées fauſſes & groſſières des payſans Galiléens, ainſi qu'il daignait ſe vêtir à leur mode, parler leur langage, & obſerver tous leurs rites; mais que la ſageſſe incarnée devait bien ſavoir que rien ne peut naître ſans germe, que ſon ſyſtême était auſſi dangereux qu'extravagant, que ſi on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir ſe paſſer de Dieu, & que les athées s'empareraient de la place. Néedham n'en démordait point; & auſſi mauvais raiſonneur que mauvais chimiſte, il perſiſta long-tems à ſe croire créateur d'anguilles; de ſorte que par une étrange bizarerie, un jéſuite ſe ſervait des propres paroles de Jéſus-Chriſt pour établir ſon opinion ridicule, & les athées ſe ſervaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jéſuite pour ſe confirmer dans l'athéïſme. On citait partout la découverte de Néedham. Un des plus intrépides athées m'aſſurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faiſait tous les mois des lapreaux à une poule. Enfin l'expérience du jéſuite fut reconnue pour ce qu'elle était, & les athées furent obligés de ſe pourvoir ailleurs.

Spinoſa, circonſpect & fort honnête homme; nous l'apellons ici Barutz, parce que c'eſt ſon véritable nom. On ne lui a donné celui de Benoît que par erreur. Il ne fut jamais batiſé. Nous avons fait une note plus longue ſur ce ſophiſte à la ſuite du petit poëme ſur les ſyſtêmes.

(13) *Au puiſſant Langlevieux.*

C'eſt ce même Langlevieux la Beaumelle, dont il eſt

parlé ainsi dans un recueil de pièces imprimé en 1771.

„ Le sieur la Beaumelle en 1752 vendit à Francfort „ au libraire Esselinger, pour dix-sept louis d'or, le siècle „ de Louis XIV dont il avait fait un libelle difamatoi- „ re. Il le chargea de notes dans lesquelles il dit, qu'il „ soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le mar- „ quis de Louvois son ministre, dont il était excédé, & „ qu'en éfet ce ministre craignait que le roi ne l'empoi- „ sonnât. (*Tom. III pag.* 269 & 271.)

„ Que Louis XIV ayant promis à madame de Mainte- „ non de la déclarer reine, madame la duchesse de Bour- „ gogne irritée engagea le prince son époux, père du „ roi régnant, à ne point secourir Lille, assiégée alors par „ le prince Eugéne, & à trahir son roi, son aïeul & sa „ patrie. Il ajoute que l'armée des assiégeans jettait dans „ Lille des billets, dans lesquels il était écrit : *Rassurez-* „ *vous, Français, la Maintenon ne sera pas reine, nous* „ *ne léverons pas le siege.*

„ La Beaumelle raporte la même anecdote dans les „ mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de mada- „ me de Maintenon. (*Tome IV. page* 109.)

„ Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de „ Louis XIV avec madame de Maintenon, dans de vieil- „ les culotes de l'archevêque de Paris : mais qu'un tel „ mariage n'est pas extraordinaire, atendu que Cléopa „ tre déja vieille enchaîna Auguste. (*Tome III page* 75.)

„ Que le duc de Bourbon, étant premier ministre, fit „ assassiner Vergier, ancien commissaire de marine, par „ un oficier auquel il donna la croix de St. Louis pour

„ récompenſe. *Tome III. du ſiécle*, *pag.* 323.)

„ Que le grand père de l'empereur, aujourd'hui régnant, „ avait, ainſi que ſa maiſon, des empoiſonneurs à gages. „ (*Tome. II. page* 345.)

„ Les calomnies abſurdes contre le duc d'Orléans, ré- „ gent du royaume, ſont encore plus exécrables; on ne „ veut pas en ſouiller le papier. Les enfans de la Voiſin, „ de Cartouche & de Damiens, n'auraient jamais oſé „ écrire ainſi, s'ils avaient ſu écrire. L'ignorance de ce „ malheureux égalait ſa déteſtable impudence.

„ Cette ignorance eſt pouſſée juſqu'à dire que la loi „ qui veut que le premier prince du ſang hérite de la „ couronne au défaut d'un fils du roi *n'exiſta jamais*.

„ Il aſſure hardiment que le jour que le duc d'Orléans „ ſe fit reconnaitre à la cour des pairs, régent du royau- „ me, le parlement ſuivit conſtamment l'inſtabilité de ſes „ penſées; que le premier préſident de Maiſons était prêt „ à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y „ ait jamais eu de premier préſident de ce nom.

„ Toutes ces inepties, écrites du ſtyle d'un laquais qui „ veut faire le bel eſprit & l'homme important, furent „ reçues comme elles le méritaient; on n'y prit pas gar- „ de, mais on rechercha le malheureux qui pour un peu „ d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre „ toute la famille royale, contre les miniſtres, les géné- „ raux, & les plus honnêtes gens du royaume. Le gou- „ vernement fut aſſez indulgent pour ſe contenter de le „ faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753.

„ Après avoir publié ces horreurs, il ſe ſignala par

„un autre libelle intitulé *Mes pensées*; dans lequel il „insulta nommément messieurs d'Erlach, de Vatteville, „de Diesbach, de Sinner, & d'autres membres du con„seil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il „voulut ensuite en faire une nouvelle édition, mon„sieur le comte d'Erlach en écrivit en France où la „Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des „Cévennes dont il est natif.

„Il avait outragé la maison de Saxe dans le même li„belle (*pag.* 108.) & s'était enfui de Gotha avec une „femme de chambre qui venait de voler sa maitresse.

„Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat „à madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui „fit expédier celui-ci.

„On se rapelle très-bien que vous partites d'ici avec „la gouvernante des enfans d'une dame de Gotha, qui „s'éclipsa furtivement avec vous après avoir volé sa mai„tresse; ce dont le public est pleinement instruit ici: mais „nous ne disons pas que vous ayez part à ce vol. A „Gotha 24 Juillet 1767. signé ROUSSAULT, conseil„ler aulique de son altesse sérénissime.

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron, & malgré tant d'horreurs & tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules: mais *oportet cognosci malos.*

Nous ajouterons à cette note que Boileau ataqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, & que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures & les calomnies des *Rollets* de son

tems. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que la Beaumelle a vomies pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti le plus juste & le plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles de faire connaitre le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'état, & tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherches dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute espèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim & la malice produisent tous les jours de ces ouvragess infâmes, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les dévore, qu'ils font pendant un tems une impression dangereuse; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales; & que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, & qui se rendent si indignes de leur patrie.



ÉPITRE

DE

MONSIEUR DE VOLTAIRE

A

MONSIEUR MARMONTEL.

Mon très aimable fucceffeur,
De la France hiftoriographe,
Votre indigne prédéceffeur
Atend de vous fon épitaphe.

Au bout de quatre vingts hivers,
Dans mon obfcurité profonde,
Enfeveli dans mes déferts
Je me tiens déja mort au monde.

Mais fur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rapelle
A ce monde que j'ai quité.

Si vers le foir un trifte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me fouviens qu'à votre cour
Le tems change encor davantage.

Si mes paons de leur plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes ſeigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs d'inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.

De vos courtiſans hipocrites
Mes chats me rapellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſes-cours,
Me font penſer aux jéſuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore?

Lorſque les chantres du printems
Réjouiſſent de leurs accens
Mes jardins & mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis,
On me ſoutient que leur muſique
Cède au bémol de Moncignis
Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple Helvétique!
Brionne arive, on eſt ſurpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles,
Mais chacun m'aprend qu'à Paris
Il en eſt cent preſqu'auſſi belles.

Je lis cet éloge éloquent,
Que Thomas a fait ſavamment,
Des dames de Rome & d'Athènes,
On me dit, partez promtement,
Venez ſur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'eſprit & de peine.

Ainſi du monde détrompé
Tout m'en parle, tout m'y ramène,
Serais-je un eſclave échapé
Que tient encor un bout de chaîne?
Non, je ne ſuis point faible aſſez
Pour regretter des jours ſtériles,
Perdus, bien plutôt que paſſés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos ſolides hiſtoriens
Sont des auteurs bien reſpectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami?... des fables.



RÉPONSE

DE

MONSIEUR MARMONTEL

A

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Ainsi par vous tout s'embellît,
Ainsi tout s'anime & tout pense.
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit!
Pour vous l'âge n'a point de glaces.
Les fleurs sont de toute saison;
Enfant vous orniez la raison;
Vieillard, vous couronnez les graces.
Quand vous parcourez vos hameaux,
La joye avec vous se promène;
Partout dans votre heureux domaine,
Vos semblables sont vos égaux;
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux.
Et pour mieux égayer la scène,
Vous observez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.

Oui, le monde eſt tel à peu près
Que vous en tracez la peinture.
L'art doit cauſer peu de regrets
A qui jouit de la nature.
Elle a de ſublimes erreurs,
Et l'art n'a que de vains caprices.
Elle eſt belle dans ſes horreurs,
Et l'homme eſt ſi laid dans ſes vices.
Croyez-moi, vos renards, vos loups
Sont bien moins cruels que les nôtres,
Et nos chiens, ſoit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.
De la Ruette & de Clairval
Grettry fait briller le ramage;
Mais le roſſignol leur rival
De leurs chanſons vous dédommage.
Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas les traits adoucis
Ont eux-mêmes flaté nos dames.
Près de Neker il était aſſis
Lorſqu'il fit de ſi belles ames.
Sur la Vénus des Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.
Des Brionne! ah qu'il eſt loin
Le tems où l'on en comptait mille.
Notre pays, j'en ſuis témoin,
N'eſt plus en beautés ſi fertile.
On eſt plus jolie à préſent,
Et d'un minois plus ſéduiſant

On a les piquantes finesses ;
Mais du beau les tems sont passés.
De nimphes il en est assez,
Mais nous avons peu de déesses.
Cependant Paris doit avoir
Pour vous encor assez de charmes.
Et quand Zaïre sur le soir
Le remplit de tendres allarmes,
Il vous serait doux de le voir
Aplaudir & verser des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernait aux Corneilles.
Venez, nos transports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.
Ah! si j'aprochais des grandeurs,
Je dirais bien que c'est dommage
Que vous n'adoriez qu'une image,
Qu'il est d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devrait changer l'usage
Des baisers par ambassadeur.
Mais si Paris qui vous désire
Vous demande aux dieux vainement,
J'aurai du moins en vous aimant
La douceur d'aller vous le dire.
Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes.
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.

Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelques étincelles,
Pour éclairer l'obſcurité
Du nuage qui la recèle ;
J'ai fait vœu de ſuivre ſes pas.
Je ſais bien qu'elle a moins d'apas
Que des fables enchantereſſes ;
Mais ce ſont de folles maîtreſſes
Qu'on aime & qu'on n'eſtime pas.



LA TACTIQUE.

J'Étais lundi paffé chez mon libraire Caille,
Qui dans fon magazin n'a fouvent rien qui vaille;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Néceffaire aux humains, & fage autant que beau:
C'eft à l'étudier qu'il faut que l'on s'aplique;
Il fait feul nos deftins; prenez, c'eft la tactique.
La tactique, lui dis-je! hélas! jufqu'à préfent
J'ignorais la valeur de ce mot fi favant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence;
Des plus nobles efprits il remplit tous les vœux.
J'achetai fa tactique, & je me crus heureux.
J'efpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eft pourfuivie,
De cultiver mes goûts, d'être fans paffion,
D'affervir mes défirs au joug de la raifon,
D'être jufte envers tous, fans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis, & ne m'ocupe
Que d'aprendre par cœur un livre fi divin.
Mes amis, c'était l'art d'égorger fon prochain.
J'aprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amufer, du foufre & du falpêtre:
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour ariver plus bas,

Que

Que d'un tube de bronze auſſi-tôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverſe en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mouſquets, poignards, épée ou tranchante ou pointue,
Tout eſt bien, tout va bien, tout ſert, pourvu qu'on tue.
 L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, ſans tambour & ſans bruit,
Diſcrettement chargés de fuſils & d'échelles,
Aſſaſſinent d'abord cinq ou ſix ſentinelles.
Puis montant leſtement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en ſûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flames,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Écraſent les enfans, & las de tant d'éforts
Boivent le vin d'autrui ſur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'égliſe,
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entrepriſe,
Lui chanter en latin qu'il eſt leur digne apui,
Que dans la ville en feu l'on n'eut rien fait ſans lui,
Qu'on ne peut ni voler, ni violer ſon monde,
Ni maſſacrer les gens ſi Dieu ne nous ſeconde.
 Étrangement ſurpris de cet art ſi vanté,
Je cours chez monſieur Caille, encor épouvanté;
Je lui rends ſon volume, & lui dis en colère,
Allez, de Belzébuth déteſtable libraire,
Portez votre tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'eſt lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
Dans leur propre ſcience inſtruit les infidèles;

Allez, adreſſez-vous à monſieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout ſanglans de Bender & d'Azof;
A FÉDERIC ſurtout portez ce bel ouvrage,
Et ſoyez convaincu qu'il en fait davantage:
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur;
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Guſtave & qu'Eugène.
Allez, je ne crois point que la nature humaine
Sortit, je ne ſais quand, des mains du Créateur,
Pour inſulter ainſi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ſes dix doigts, ſans armes, ſans défenſe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceſſité rendait déja ſi courts.
La goute avec ſa craye, & la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond d'une veſſie,
La fièvre, le catarre, & cent maux plus afreux,
Cent charlatans fourés, encor plus dangereux,
Auraient ſufi ſans doute au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, & Nembrod & Cyrus,
Et ce roi ſi brillant qui forma Lentulus.
Le monde admire envain leur valeur indomtable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervait avec ſoin;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprêtes;
Ses regards aſſurés, mais tranquiles & doux,
Annonçaient ſes talens ſans marquer de couroux;

De la tactique enfin c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur atendri se sent pour mon métier;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant: Caïn tua son frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigots,
Des bords du Tanaïs acourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre?
Seriez-vous bien content qu'un Goth vint mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes,
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois,
Il soutenait le droit de sa naissance auguste;
La ligue était coupable, Henri quatre était juste.
Mais sans plus retracer les faits de ce bon roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne anglaise avec ordre animée
Marchait à pas comptés à travers notre armée.
Trop fortuné badaut! dans les murs de Paris
Vous faisiez, en riant, la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre,

Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas! qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs;
Qu'aurait fait tout Paris, si LOUIS en personne
N'eut passé le matin sur le pont de Calone?
Et si tant de césars à quatre sous par jour
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel amoureux de la gloire,
Avec quatre canons, ramena la victoire.
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaiment, avec un ris malin,
Sifler Sémiramis, Mérope, & l'orphelin.
Soufrez donc, s'il vous plait, qu'on prenne la défense
D'un art qui fit longtems la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.

Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire:
Je conçus que la guerre est le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déja dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avourai, je formai des souhaits
Pour que cet art si beau ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fit régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de saint Pierre.





LA BRUNETTE ANGLAISE.

CONTE.

JE veux conter un miracle d'amour :
Peuple Gaulois, chez vous on n'en voit guère ;
De tous les tems, à la ville, à la cour,
Vous ne brulez que d'une ardeur légère :
Avez-vous tort ? ce n'est pas mon afaire :
Mais pour le trait que je vais raconter,
Il prit naissance au sein de l'Angleterre,
Vers onze cent, si je sais bien compter.
Certain baron, riche, sexagénaire,
Avait pour fille une jeune beauté,
Que je peindrais, mais c'est témérité :
On ne peint bien qu'une beauté vulgaire.
Brune elle était, c'est le point nécessaire ;
A ce sujet, elle eut tant de renom
Qu'à tout propos les grands & la commune
Ne la nommaient que la piquante Brune ;
Et qu'à la fin on oublia son nom.
Mais sous celui de Brune ou de Brunette,
Elle enchantait tous les cœurs d'Albion.
Comtes, marquis, chevaliers du grand ton,
A ses genoux avouaient leur défaite ;
Plus d'un héros, la terreur des dragons,
Et des géans & des démogorgons,

Abandonnant les infantes, les fées,
Pour la fervir négligeaient les trophées ;
Tous s'adreſſaient humblement au baron,
Briguant l'honneur de devenir ſon gendre.
Chers chevaliers, diſait ce père tendre,
Vous avez tous également ma voix,
Et ma Brunette eſt libre dans ſon choix;
Qu'un de vous plaiſe, & l'afaire eſt finie ;
Je la lui donne avec ma baronie.
Sur cet aveu chaque amant s'ingénie,
A qui fera plus dextrement ſa cour.
Que l'opulence aide bien à l'amour !
Vingt fois la nuit ſe change en un beau jour;
On fait chercher dans toute la contrée
Ce que le luxe, à peine encor enfant,
Pouvait ofrir de plus éblouiſſant.
La lice s'ouvre aux joutes préparée.
Que de couleurs & d'aigrettes au vent !
Que de pavois & d'armures dorées,
De palefrois, de pages, de livrées !
De tant d'aprêts l'amour ſe rit ſouvent.
Nos concurens perdaient leur étalage :
Non que Brunette eut l'ame ſi ſauvage
Qu'un tendre amour n'y pût trouver accès ;
Mais un galant d'un tout autre parage,
A petit bruit, avait tout le ſuccès :
Henri, c'était le nom du perſonnage.
Sur ſon raport il avait été page ;
Pour le préſent, il était bachelier ;

Bienfait de corps, d'agréable visage,
Adroit, dispos, bien-disant & fort sage,
Vaillant, courtois; d'ailleurs, de tout métier;
Pour le besoin, il savait manier
L'épieu, la lance, ou bien la hallebarde;
Musicien, décorateur ou barde:
Enfin à tout il savait se plier,
Et qui plus est, faisait tout avec grace.
Dire comment il eut assez d'audace
Pour expliquer ses désirs amoureux,
On ne le sait; peut-être que les yeux
D'un feu secret trahirent le mystère:
On les comprend, on rougit, on est fière,
On s'arme enfin de dédains afectés;
Mais l'amour plait, les yeux sont écoutés,
On leur répond, & voila la manière.
Un tems s'écoule en ces muets discours:
Mais pourait-on se taire ainsi toujours?
On lâche un mot, un soupir l'accompagne,
Et ce soupir est ençor répondu;
Les billets doux de trotter en campagne:
Baisers surpris, & puis baisers rendus,
Mais chastement: car une flamme honnête
Ne soufrait rien qui ne fût très-décent.
Ce n'est pas peu; le pas était glissant:
Car ils étaient très souvent tête à tête.
Sous un vieux chêne, écarté du château,
Se dérobant à la foule importune,
La belle allait tous les soirs sur la brune,
En grand secret, trouver le jouvenceau.

Quand l'un des deux, par fortune contraire,
Au rendez-vous se voyait araché,
Un mot d'ecrit, dans le chéne caché,
Éclaircissait tout le nœud de l'afaire.
De ces billets on devine le tour :
Mais il en tombe un aux mains de Brunette,
Dont elle eut bien raison d'être inquiète.
„ *Atendez-moi jusqu'à la fin du jour;*
„ *N'y manquez pas! le sort me persécute;*
„ *A ses rigueurs désormais tout en bute,*
„ *Je dois vous voir pour la dernière fois.*
Qu'on se figure une amante aux abois!
Uu coup de foudre eut été moins terrible;
Elle eut crié, mais elle était sans voix,
Sans mouvement, comme un membre insensible,
Sortir de-là lui devint impossible;
Tant que la nuit ayant voilé les cieux,
A pas de loup Henri vint en ces lieux.
Elle l'entend, se lève, elle s'éforce.

BRUNETTE.

Quoi! me quiter, Henri! qui vous y force?

HENRI.

Hélas! madame, un arêt rigoureux,
Mais juste enfin; il condamne un coupable......

BRUNETTE.

Coupable! vous! vous êtes malheureux:
Mais d'un forfait je vous crois incapable;
Je vous connais....

HENRI.

Vous me connaissez mal.

D'un crime ateint, une loi équitable
Bannit d'ici votre amant misérable,
Et le réduit au tourment sans égal
D'abandonner...

BRUNETTE.

Je puis être déçue :
Je doute encor, & ne crois point faillir,
Qu'une ame noble, (en vous je l'ai connue,)
Par des forfaits ait voulu s'avilir.
Les passions emportent la jeunesse ;
Un mouvement de colère ou d'ivresse,
Suivis bientôt d'un ferme repentir,
Vous auront fait...

HENRI.

Excusez mes faiblesses;
D'un voile adroit couvrez-en bien l'horreur;
Votre bonté redouble mon malheur:
Je suis banni, je pars.

BRUNETTE.

Et tu me laisses!
Et tu me crois lâche au point de rester,
Lorsqu'un arêt te force à me quiter!
Connais-moi mieux, Henri; tu sus me plaire
Par des vertus bien chères à mon cœur;
Je te croyais & je te crois sincère :
Tu ne saurais n'être qu'un imposteur.
De la vertu, cette image chérie,
Tu la peignais avec tant de candeur
Que tu l'aimais, quoique tu l'as trahie.

Coupable ou non, l'afcendant eft trop fort:
Rien ne nous peut féparer que la mort;
Et je te fuis.

HENRI.

Vous, madame! me fuivre!
Vous, renoncer à cet état flateur!
Abandonner un père à fa douleur,
Pour tous les maux à qui le fort me livre!

BRUNETTE.

Arête, Henri, ceffe de m'éclairer;
Je fais quel cœur je m'en vais déchirer;
Le mien frémit d'un coup fi néceffaire:
Mais il me faut abandonner mon père.
Quant à l'éclat qui me fuit en ces lieux,
Ce faux bonheur qui n'eft que pour les yeux,
Je ne perds rien, quand je le facrifie;
Tu fus toujours l'unique bien pour moi;
Que je te fuive, & je trouve avec toi
Mon rang, mon bien, mon fafte & ma patrie.

HENRI.

Quoi! vous me fuivre au milieu des forêts,
Qui déformais feront mon feul azile!

BRUNETTE.

T'aimais-je donc pour vivre en un palais,
Pour ne jouir que d'un deftin tranquile?
Je t'aime, Henri; ton fort fera le mien.

HENRI.

Vous le voulez: mais le pourez-vous bien?
Je dois ici faire un tableau fincère;
Ne croyez pas que ma bouche exagère,

Pour engager ce courage à mollir,
Les maux afreux qui me vont assaillir.
Je vais finir ma trame languissante
Parmi la faim, la soif & l'épouvante,
Parmi des ours & des monstres afreux,
Et des humains plus redoutables qu'eux.
Je vais...

BRUNETTE.

Eh bien! j'y serai ta compagne.
Trouve un azile au creux d'une montagne:
Quand excédé de travaux & de soins,
Tu chercheras un sommeil salutaire,
Ta sûreté, ton repos, tes besoins
Sont à ma charge, & j'en fais mon afaire.

HENRI.

Mais il faut donc vous armer!

BRUNETTE.

Il le faut.
Vas me chercher ce qui m'est nécessaire,
Et ne crains pas que mon bras, en défaut,
Manque à fraper qui te sera contraire.

HENRI.

Vous allez donc couper ces beaux cheveux!
Ils trahiraient votre sexe, & je pense
Qu'il faut au moins en imposer aux yeux.

BRUNETTE.

Coupe hardiment.

HENRI.

Vous aurez répugnance
A déguiser ces traits si ravissans:

Sur tous les cœurs ils feraient trop puiffans!
Il faut encor, pour fauver l'aparence...

BRUNETTE.

Va, ne crains pas que fur rien je balance.
Défigurons tous ces faibles atraits:
Et que je fois, aux regards, belle ou laide,
Ce m'eft affez que Henri, fous ces traits,
Me reconnaiffe...

HENRI.

Un feul mot, & je cède.
En fuportant mille maux à la fois,
Et fucombant fous un deftin contraire,
Du repentir atentive à la voix,
N'aurez-vous pas de reproche à me faire?

BRUNETTE.

Je t'en fais un, c'eft de m'en foupçonner.

HENRI.

Ignorez-vous qu'on vient vous couronner?
Déja par-tout la nouvelle eft femée;
Un prince, épris de votre renommée,
Par fes agens demande votre main.

BRUNETTE.

Et ferais-tu chargé de m'y réfoudre?

HENRI.

Oui, je le fuis.

BRUNETTE.

Efclave lâche & vain,
Digne en éfet de mon jufte dédain,
Digne des fers, de l'exil, de la foudre!

Je vois ton but; il ſe montre à la fin.
Oſe achever : quel eſt ton ſouverain ?
Qu'il ſe préſente; il faut que je le voye,
Et que je montre à ſes yeux le mépris
Que j'ai pour toi, pour celui qui t'envoye:
A ſon ardeur je réſerve ce prix.

HENRI.

Vous le voyez qui ſe livre à la joie,
Rempli d'amour, à ſes remords en proie,
Tremblant, honteux, confus, mais enyvré.
Ce criminel, banni, déſeſpéré,
Henri n'eſt plus: il me cède la place;
Richard, vainqueur des Celtes, le remplace.
Pardonnez-moi mes ſoupçons odieux.
Trop prévenu contre un ſexe adorable,
D'atachement je le crus peu capable;
Je le fuyais; je vous vis, & vos yeux,
Me ſoumettant au pouvoir que je brave,
En un inſtant me rendent votre eſclave;
Sous un nom faux...

BRUNETTE.

Ceſſe de t'acuſer;
Ou dans les fers, ou ſous le diadême,
Henri, Richard, pour moi toujours le même;
De quoi te ſert ici de t'excuſer?
Eh! pourait-on s'ofenſer quand on aime?



L'ANNIVERSAIRE
DE LA
S^T. BARTHELEMI,
POUR L'ANNÉE 1772.

TU reviens après deux cents ans,
Jour afreux, jour fatal au monde.
Que l'abîme éternel du tems
Te couvre de ſa nuit profonde.
Tombe à jamais enſeveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique hiſtoire.
Mortels à ſoufrir condamnés,
Ce n'eſt que des jours fortunés
Qu'il faut conſerver la mémoire.



C'eſt après le triumvirat
Que Rome devint floriſſante.
Un poltron tyran de l'état
L'embellit de ſa main ſanglante.
C'eſt après les proſcriptions
Que les enfans des Scipions

Se croyaient heureux ſous Octave.
Tranquile & ſoumis à ſa loi,
On vit danſer le peuple roi
En portant des chaînes d'eſclave.



Virgile, Horace, Pollion,
Couronnés de myrthe & de lière,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baiſers de Glicère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des aſſaſſins mercenaires.
Et les familles des proſcrits
Raſſemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévaſté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ſes dons renaiſſans
A bientôt conſolé la terre.
L'enfer engloutit dans ſes flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on ſon ſéjour?...
On y revint, on fit l'amour,
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a verſé des pleurs,
Chaque ſiécle a connu les crimes,
Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids inſuportable;
Dieu prit pitié du genre humain;
Il le créa frivole & vain
Pour le rendre moins miſérable.

A MADAME DE B***,

*Qui acuſait monſieur le comte de *** de lui avoir pris deux contrats au jeu, & qui choiſit l'auteur pour arbitre.*

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris:
C'eſt vous qui raviſſez des biens d'un plus haut prix,
Qui ſur nos libertés ne ceſſez d'entreprendre;
Votre cœur ataqué ſait trop bien ſe défendre,
Et la mère des jeux, des graces & des ris,
Vous condamne à le laiſſer prendre.



AU ROI DE SUEDE.

JEune & digne héritier du grand nom de Guſtave,
Sauveur d'un peuple libre, & roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
Guſtave a triomphé ſitôt qu'il a paru.
On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime;
Tu viens de reſſaiſir les droits du diadême.
Et quels ſont en éfet ſes véritables droits?
De faire des heureux en protégeant les loix,
De rendre à ſon pays cette gloire paſſée,
Que la diſcorde obſcure a longtems éclipſée;
De ne plus diſtinguer, ni bonnets, ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées,
Qu'à leurs diſſenſions la haine avait livrées,
Et de les réunir ſous un roi généreux :
Un état diviſé fut toujours malheureux.
De ſa liberté vaine il vante le preſtige;
Dans ſon illuſion ſa miſère l'aflige;
Sans forces, ſans projets pour la gloire entrepris,
De l'Europe étonnée il devient le mépris.
Qu'un roi ferme & prudent prenne en ſes mains les rênes,
Le peuple avec plaiſir reçoit ſes douces chaînes;
Tout change, tout renait, tout s'anime à ſa voix;
On marche alors ſans crainte aux pénibles exploits.

ÉPITRE

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

DE Barmécide épouſe généreuſe,
Toujours aimable, & toujours vertueuſe,
Quand vous ſortez des rives de Bagdat,
Quand vous quitez leur faux & vain éclat,
Et que tranquile aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie;
Quand tous les cœurs, en ces climats heureux,
Sont ſur la route & vous ſuivent tous deux,
Votre départ eſt un triomphe auguſte.
Chacun bénit Barmécide le juſte,
Et la retraite eſt pour vous une cour:
Nul intérêt; vous régnez par l'amour:
Un tel empire eſt celui qui vous flate.
Je vis hier ſur les bords de l'Euphrate
Gens de tout âge & de tous les pays;
Je leur diſais: qui vous a réunis?
C'eſt Barmécide. Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré?
Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place,
Ta penſion? Qui t'a fait cette grace?
C'eſt Barmécide. Il répandait le bien
De ſon calife, & prodiguait le ſien.

Et les enfans répétaient: *Barmécide.*
Ce nom sacré sur nos lèvres résule,
Comme en nos cœurs. Le caffe à ce bruit,
Qui redoublait encor pendant la nuit,
Nous défendit de crier davantage.
Chacun se tut, ainsi qu'il est d'usage;
Mais les échos répétèrent cent fois:
C'est Barmécide; & leur bruyante voix
Du doux sommeil priva, pour son dommage,
Le commandeur des croyans de notre âge.
Au point du jour, alors qu'il s'endormit,
Tout en rêvant le calife redit:
C'est Barmécide. Et bientôt sa sagesse
A ranimé sa première tendresse.

A MONSIEUR
LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

en lui envoyant plusieurs pièces détachées.

Que de ces vains écrits, enfans de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse:
Mais charmant Richelieu, ne traitez point ma muse
Ainsi que vos autres amours.
Ne l'abandonnez point, elle en sera plus belle.
Votre aimable sufrage animera ma voix;
Richelieu, soyez-lui fidèle;
Vous le serez pour la première fois.

L'ART ET LA NATURE

À

MADAME DUSSÉ.

L'Art dit un jour à la nature,
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main;
Vous agissez sans choix, vous marchez sans dessein:
Que feriez-vous sans ma parure ?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard;
C'est moi qui d'une prude arange la sagesse;
Aux coquettes beautés j'inspire la finesse;
Je conduis sous mon étendard
Et les beaux esprits & les belles:
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelle,
Et les fables du sieur Houdard.
Ainsi, belle Dussé, l'art se croyait le maître,
Et le monde à son char paraissait s'atacher;
Mais la nature vous fit naître,
Et l'art confus s'alla cacher.



COUPLET A MADAME CRA***,

SUR

LE CHEVALIER DE B***.

MArs l'enlève au féminaire;
Tendre Vénus, il te fert;
Il écrit avec Voltaire;
Il fait peindre avec Hubert;
Il fait tout ce qu'il veut faire:
Tous les arts font fous fa loi;
De grace, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il fait faire avec toi.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

LEs talens, l'efprit, le génie,
Chez Clairon font très affidus:
Car chacun aime fa patrie.
Chez elle ils fe font tous rendus,
Pour célébrer certaine orgie (*)

(*) Féte connue fous le nom de l'inauguration de la ftatue de monfieur de Voltaire, & célébrée chez mademoifelle Clairon en Octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtreffe d'Apollon, pofa une couronne de laurier fur le bufte de l'auteur de Zaïre, & récita une ode de monfieur Marmontel en fon honneur.

Dont je ſuis encor tout confus :
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus !
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croiſſent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les tems votre ouvrage.

TRADUCTION

De quelques épigrammes, tirées de l'anthologie grecque.

UN peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable ;
Herçule eſt bien plus cher, il eſt bien moins traitable ;
Sans deux agneaux par jour il n'eſt point ſatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu ſera propice.
Qu'il ſoit béni ! mais entre nous,
C'eſt un peu trop en ſacrifice ;
Qu'importe qui les mange, ou d'Hercule, ou des loups ?



SUR LAIS

Qui remit son miroir dans le temple de Vénus.

JE le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle ;
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

SUR UNE STATUE DE VÉNUS.

OUi, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & j'en rougis;
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

SUR UNE STATUE DE NIOBÉ.

LE fatal couroux des dieux
Changea cette femme en pierre;
Le sculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

SUR DES FLEURS,

A une fille grecque qui paſſait pour être fière.

JE ſais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos apas;
Ne vous enorgueilliſſez pas,
Le tems vous fanera comme elles.

SUR LÉANDRE,

Qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.

LEandre conduit par l'amour,
En nageant diſait aux orages:
Laiſſez-moi gagner le rivage,
Ne me noyez qu'à mon retour.

QUATRAIN AU SUJET DE BAYLE.

Ecrivain très libre & caſuiſte très ſévère.

LE matin rigoriſte, & le ſoir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèſe excuſa la matrone,
Renchérit tantôt ſur Pétrone,
Et tantôt ſur ſaint Auguſtin.

A MR. LE COMTE DE SCHOWALOU,

Qui lui avait adressé une épitre pendant son séjour à Ferney.

PUisqu'il faut croire quelque chose,
J'avoûrai qu'en lisant vos séduisans écrits
Je crois à la métempsycose.
Orphée, aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays:
Près du lac de Genève il vient se faire entendre,
En vous lisant il renait aujourd'hui,
Et vous ne devez pas atendre
Que les femmes jamais vous batent comme lui.

A MAD. DE....

En lui envoyant la Henriade.

QUand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables;
Je chantais dignement vos graces, vos vertus:
Cet ouvrage naquit dans des tems favorables;
Il eut été parfait: mais vous ne m'aimez plus.



DIALOGUE
DE
PÉGASE ET DU VIEILLARD.

PÉGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une mazure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je fers la nature.
Je défriche un défert; je fème & je bâtis.

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes fens apefantis!
Que tes goûts font changés, & que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton courfier du Parnaffe?
Monte moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maitre Apollon,
Comme moi, dans fon tems fut berger & maçon.

PÉGASE.

Oui; mais rendu bientôt à fa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il fema la lumière;
Il reprit fa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes fœurs encor pouraient t'ouvrir leur temple:

Tu pourais dans la foule heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé (1),
Retrouver une place au séjour du génie.

LE VIEILLARD.

Hélas! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises.
A peine j'abordai, les places étaient prises.
Le nombre des élus au Parnasse est complet;
Nous n'avons qu'à jouir, nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse, & les roses vermeilles
Ont prodigué leur sucs aux trompes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.
Ton Parnasse d'ailleurs & ta belle écurie,
Ce palais de la gloire est l'antre de l'envie.
Homère, cet esprit si vaste & si puissant,
N'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des rois du tems passé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille.
Bientôt Martin Fréron (2), promt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrace,

Je voulus adoucir par des égards flateurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle:
Je n'ai pu désarmer Sabotier (3) mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.
J'ai vu les beaux esprits; je sais ce qu'il en coute.
Il falut, malgré moi, combatre soixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds savans,
Toujours en faction, toujours en sentinelle:
Ici c'est l'abbé Guyon (4), plus bas c'est Labeaumelle (5);
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissans plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence.
La poste, comme on sait, console de l'absence:
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les couriers de leurs beaux sentimens:
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime;
J'écris une sotise; aussitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide, emprisonné dans mon vieux sécrétaire,
En criant tout est bien, s'enfuit chez un libraire (6).
Jeanne & la tendre Agnès, & le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins avec leurs doctes plumes
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage, à la postérité.

Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiſcrets, rebut de la fortune,
Nés le long du Charnier nommé les Innocens,
Se gliſſe (7) ſous la preſſe avec mes vrais enfans.
C'en eſt trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de reſpect & d'eſtime pour elles;
Mais tout change, tout s'uſe, & tout amour prend fin:
Va, vole au mont ſacré; je reſte en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin. Tes chagrins ſont injuſtes.
Des arts qui t'ont nourri les déeſſes auguſtes
Ont mis ſur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coifa Chapelain, Deſmarets, ſaint Didier (8).
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique ſcène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain le premier des acteurs
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Coriger, par des tons que dictait la nature,
De ton ſtile ampoulé la froide & ſéche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne-foi:
Cinquante bons eſprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la ſtatue
Dont tu n'étais pas digne, & qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Poſa ton corps tout nu ſur un beau piédeſtal;
Sa main creuſa les traits de ton viſage étique,
Et plus d'un connaiſſeur le prend pour une antique.
Je vis Martin Fréron à le mordre ataché
Conſumer de ſes dents tout l'ébène ébréché.

Je vis ton bufte rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cét apoftat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes fots ennemis les fronts humiliés.
Aux fons de ton fiflet vois rouler dans la crote
Sabatier fur Clément (9), Patouillet (10) fur Nonotte (11).
Leurs clameurs un moment pouront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaifir.
De quoi viens-tu flater le déclin de mon âge ?
La jeuneffe eft maligne, & la vieilleffe eft fage.
Le fage, en fa retraitte, ocupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant fans les fuir,
Ne s'embaraffe point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, fans dire fon avis,
Trois états polonais doucement envahis,
Saint Ignace dans Rome écrafé par faint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné fur Lemierre.
Dans fes champs cultivés, à l'abri des revers,
Le fage vit tranquile & ne fait point de vers.
Monfieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe
A tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais.
Triptolême eft le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur eft cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Héfiode ou Virgile.
Le befoin, la raifon, l'inftinct doit nous porter
A faire nos moiffons plutôt qu'à les chanter.

J'aime mieux t'ateler toi-même à ma charue,
Que d'aller ſur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triſte & froid diſcours
Eſt d'un vieux impuiſſant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuiſé ſe pique de ſageſſe.
Eh bien! tu te ſens faible; écris avec faibleſſe;
Corneille en cheveux blancs ſur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila:
Je ſuis tout fier encor de ſa courſe dernière.
Tout mortel juſqu'au bout doit fournir ſa carrière,
Et je ne puis ſoufrir un changement groſſier.
Quoi! renoncer aux arts, & prendre un vil métier!
Sais-tu qu'un villageois ſans eſprit, ſans ſcience,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans ſon champ de plus riches moiſſons
Que n'en eut Mirabeau par ſes nobles leçons.
Laiſſe un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bêche, aux maçons leur équerre.
Songe que tu naquis pour mon ſacré vallon.
Chante encor avec Pope, & penſe avec Platon;
Ou rime, en vers badins, les leçons d'Epicure,
Et ce ſyſtême heureux qu'on dit de la nature.
Pour la dernière fois veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.

Apren que tout ſyſtême ofenſe ma raiſon.
Plus de vers, & ſurtout plus de philoſophie.
A rechercher le vrai j'ai conſumé ma vie;

J'ai marché dans la nuit sans guide & sans flambeau:
Hélas voit-on plus clair au bord de son tombeau?
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipsée?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien! végète & meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pouraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, & tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions.
J'avais porté René (12) parmi ses tourbillons;
Son disciple plus fou (13), mais non pas moins superbe,
Etait monté sur moi, quand il parlait au verbe.
J'ai des amis en prose & bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés:
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc: bon voyage au pays des chimères.



NOTES

NOTES

DE MONSIEUR DE MORZA.

(1) *Vadé*, écrivain de la foire sous le nom duquel l'auteur de l'écossaise se cacha par modestie.

(2) *Martin Fréron*. Martin n'est pas son nom de batême, ce n'est que son nom de guerre. Il s'est déchainé, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ses feuilles. *Qua mensura mensi fueritis, eadem remetietur vobis*. Il s'est atiré l'écossaise, & nous en sommes bien fâchés.

(3) *Sabotier mon rival*. L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Castres, ne s'est pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, & le peintre qui a dessiné le siècle de Louis XIV & de Louis XV. Ainsi il ne peut être son rival. S'il s'était donné aux mêmes études il aurait été son maître.

Cet abbé avait fait en 1771 un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés ; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre en 1772, intitulé les trois siècles, dans lequel il prodiguait des calomnies, & il se vendit. Il insulta messieurs d'Alembert, de saint Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Baurée, La Harpe, de Lille, & vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que messieurs Sabotier & Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de litérature, nous dirions qu'il est très injuste d'acuser l'auteur de la Henriade & du siécle de Louis XIV, ocupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siécle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de Corneille, de *la perfection désespérante* du stile de Racine, (comme s'exprime monsieur de La Harpe) de la perfection non moins désespérante de l'art poëtique, & de plusieurs belles épitres de Boileau.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siécle mémorable contient l'éloge raisonné de l'inimitable Molière, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de La Fontaine qui a surpassé Phèdre par sa naïveté & par ses graces; celui de Quinault qui n'eut ni modèle ni rivaux dans ses opéras. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Bossuet, aux Fénelon, à tous les hommes de génie, à tous les savans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'aprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine. Que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang Cinna, Pertharite, Polyeucte & Théodore, & d'ad-

mirer également les excellentes fables de La Fontaine & celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encor, il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, & un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes. C'est en quoi consiste le goût. Et nous pourions assurer que l'auteur du siécle de Louis XIV après cinquante ans de travaux était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui monsieur Sabotier.

Mais il s'agit ici d'acusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs dont il ignore l'équité & le discernement, impute à cent litérateurs de nos jours des sentimens odieux. Il a la cruauté de les apeller *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de la Henriade nie *l'immortalité de l'ame*. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, & dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le tems à venir. Ce procédé est injuste & mal adroit; & d'autant plus mal adroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'ame de l'abbé dans le tems présent.

Nous l'avons vu & lu, & nous le tenons entre nos mains, le Spinosa commenté, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de monsieur l'abbé; & nous déposerons ce monument chez un notaire ou chez un grefier, dès qu'il nous en aura donné la per-

mission; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poësies légeres de ce grand critique, & de ce grand missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain. Voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de messieurs St. Lambert, de Lille, de la Harpe si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa pour se dissiper à faire un conte intitulé le ...... mauvais lieu. Ce conte commence ainsi. Et remarquez bien que nous l'avons écrit de sa main, de la même main que le Spinosa.

Du tems que la dame *Paris*
Tenait école florissante
De jeu d'amour à juste prix,
D'une écolière assez savante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa,
La chose assurément n'était pas merveilleuse,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuse,
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'apas.
Aussi plein d'ardeur héroïque
Mit-il, sans hésiter, chemise & pourpoint bas &c.

Nous épargnons sans hésiter aux yeux de nos chastes

lecteurs la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poësie de monsieur l'abbé des trois siécles.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant & bien plus décisif (& toujours de sa main, & signé Sabotier de Castres).

„ On n'aime ici que les processions, les sermons & „ les messes. Les gens qui ont eu la force de secouer „ le joug des préjugés de l'enfance, du fanatisme & de „ l'erreur, en un mot les hommes qui pensent bien n'o„ sent se faire connoitre, &c. &c.

Nous donnerons le reste si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire de nos académies d'impie & de scélérat, & d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessamment un bénéfice. Mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite de prêcher la vertu & le bon goût?

On dit qu'il est tonsuré, & qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'église il croira en Dieu; ne fût-ce que par reconnaissance. Car malgré son spinosisme il saura qu'il n'y a point de societé policée qui n'admette un Etre suprême, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de monsieur de Voltaire.

Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer.

Ce philosophe écrivait, il n'y a pas longtems, à un grand prince. C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits le moins médiocre, & celui dont je suis le moins mécontent.

(4) *L'abbé Guyon.* Auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé l'oracle des philosophes.

(5) *Langleviel*, dit la *Beaumelle*, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, & en exposant simplement leurs calomnies.

(6) On a imprimé cinq ou six volumes de prétendues lettres de notre auteur. Cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs; cela est encor moins honnête; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(7) On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des apocriphes de Fabricius, qui est de Mr. Bigex; un dialogue de Périclès & d'un Russe, fort estimé, dont l'auteur est Mr. Suard; des vers sur la mort de mademoiselle Lecouvreur, moins estimés, commençant par ces vers:

Quel contraste frape mes yeux?
Melpomène ici désolée
Elève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mausolée.

Cette piece est du sieur Bonneval jadis précepteur chez Mr. de Montmartel. S'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de Mr. de V.... de prétendus vers de Mr. Clairault qui n'en fit jamais. Une piece qui a pour titre, *les avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime. Une épitre à mademoiselle Salé qui est de Mr. Thiriot. Une épitre à l'abbé de Rotelin qui est de Mr. de Formont. Des vers sur la mort de madame du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent, qu'il n'a jamais faits.

Une ode intitulée, *le vrai Dieu*, qui est d'un jésuite nommé Lefévre.

Une épitre de l'abbé de Grécourt assez licentieuse qui commence par ces mots: *belle maman soyez l'arbitre*. Des vers au médecin Silva & à l'oculiste Gendron. Une réponse à un Mr. de B., qui commence ainsi.

Oui, mon cher B., il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénetre & sa clarté l'inonde.
Effets d'une même action
Sa plus belle production
Est cette lumiere éthérée
Dont Neuton le premier d'une main inspirée
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers! & que les gens qui les attribuent à Mr. de V^e^. ont le goût fin & que leur main est inspirée!

Des vers à une prétendue marquise de T. sur la philosophie de Neuton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade.

Tout eſt en mouvement. La terre eſt ſuſpendue
En atome léger nage dans l'étendue.
L'eſpace ou plutôt Dieu dans ſon immenſité
Balance ſur ſon poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phaſes ſont prédites.
Neuton des premiers mois retraça les orbites.

On a fait pourtant un recueil immenſe de ces fadaiſes barbares en vingt-quatre volumes in-quarto ſans conſulter jamais l'auteur; ce qui eſt auſſi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainſi deshonoré leur art & la litérature.

C'eſt ſur quoi l'auteur diſait: on fait mon inventaire quoique je ne ſois pas encor mort; & chacun y gliſſe ſes meubles pour les vendre.

(8) *St. Didier.* Mr. Clément, & Mr. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de la Henriade d'un poëme intitulé Clovis par Mr. St. Didier. Cela eſt encor peu honnête; car ce Clovis ne parut que trois ans après la Henriade; mais une erreur de trois ans eſt peu de choſe.

Il en a échapé une de quinze ans à Mr. l'abbé Sabotier, car il a imprimé que notre auteur avait pillé ſon ſiécle de Louis XIV dans les annales politiques de l'abbé de St. Pierre; mais le ſiécle de Louis XIV fut imprimé pour la premiere fois en 1752, & le livre de l'abbé de St. Pierre en 1767. Surquoi un mauvais plaiſant ſe ſouvenant mal à propos que Sabotier eſt le fils d'un bon perruquier de Caſtres, chaſſé de chez ſon père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour

l'auteur de la Henriade que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, & d'exposer sa tête octogenaire à la rigueur des saisons.

(9) *Clément.* Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de Charles I, & sa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait, il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satires à venir. Mr. de St. Lambert donnait alors ses saisons, Mr. de Lille sa traduction de Virgile, Mr. Dorat son poëme sur la déclamation, Mr. Vatelet son poëme sur la peinture. Voila l'écolier Clément qui se met vite à écrire contre ces maitres de l'art, & qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu. Mais pour rendre ses leçons plus piquantes, il y méla des traits personnels; il outrage une dame respectable. Alors on sait qu'il existe, la police met mon pédant dans je ne sai quelle prison, soit bicêtre, soit le fort l'évêque. Mr. de St. Lambert a la générosité de solliciter sa grace, & d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors? il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, & qu'il est comme Fréron victime de ses grands talens.

Sorti de prison il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un conseiller de grand-chambre, fils d'un magistrat de la chambre des comptes; il dit ingénieusement

qu'il est fils d'un pâtissier ; & ce magistrat a dédaigné de le faire remettre à bicêtre. Il s'associe depuis à Fréron, à Sabotier & à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire, plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment.

„ Jugez, Monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être hélas ! vous êtes-vous imaginé que „ vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits par „ la plus noire ingratitude. Que je serais assez lâche, „ assez criminel, pour n'être pas plus réconnoissant que „ tant d'autres. Ah ! Monsieur, ne me faites pas l'in„ jure de soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bien „ précieux que je voudrais délivrer de la contagion gé„ nérale ; vos soupçons le flétriraient. Votre générosité, „ votre grandeur d'ame, peuvent en conserver & en re„ lever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, „ voila mes seuls biens ; ils sont tous à vous, & ils y „ seront toujours, &c. A Dijon ce 6e Décembre 1769. „ Voici mon adresse, à Clément fils, chez son père pro„ cureur à Dijon, derrière les Minimes.

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, & la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une piece bien curieuse, mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui faisait dire à Mr. Duclos secrétaire de l'académie, qu'il ne connaissait rien de plus mépri-

table & de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que Mr. Clément s'étant marié deviendra plus juste & plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il n'insultera plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, & qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si condamnable.

(10) *Patouillet sur Nonotte.* Patouillet est un ex-jésuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collège, nommées mandemens, pour des évêques qui ne pouvoient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur & contre d'autres gens de lettres : c'est dommage qu'il ait été brulé par la main du boureau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eu depuis Garasse.

(11) *Nonotte* est un autre ex-jésuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes sous le titre d'*erreurs de V. . . . .* & qu'il aurait pu intituler *erreurs de Nonotte.* Il commence par reprocher à l'auteur de l'*essai sur l'histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations* d'avoir dit, *que l'ignorance chrétienne* regarde le régne des empereurs romains comme une St. Barthélemi continuelle : & l'auteur n'a point dit cela. Nonotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grace ce mot *chrétienne.* L'auteur ne parle point là des autres empereurs ; il parle du seul Dioclétien que Galérius engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un régne de douceur & de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont fait tous

les chronologistes de placer l'ère des martirs la première année de ce règne : il la falait dater de l'an 303, & non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que Dioclétien *ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés & factieux.* L'auteur n'a pas dit un mot de cela; & n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons.*

Nonotte acuse l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voila en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonotte est convaincu. Mr. Damilaville daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de Nonotte. Elles sont imprimées à la suite de *l'essai sur les mœurs & l'esprit des nations.* Et Nonotte était tout étonné qu'on lui manquat ainsi de respect, à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, & de régenter en sixieme. L'orgueil a du bon; & quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(12) *René Descartes.* On sait assez qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(13) On sait aussi que Mallebranche s'est entretenu familiérement avec le Verbe, quoique la premiere partie de son livre sur les erreurs des sens & de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

FIN.

Dr. D. Potts
26.11.91
[VOLT.]





